This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

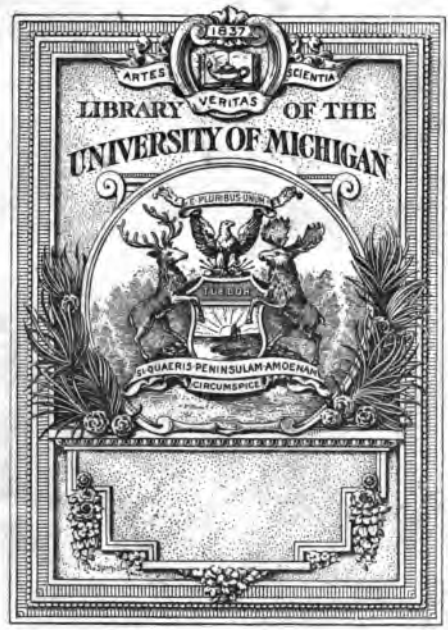
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

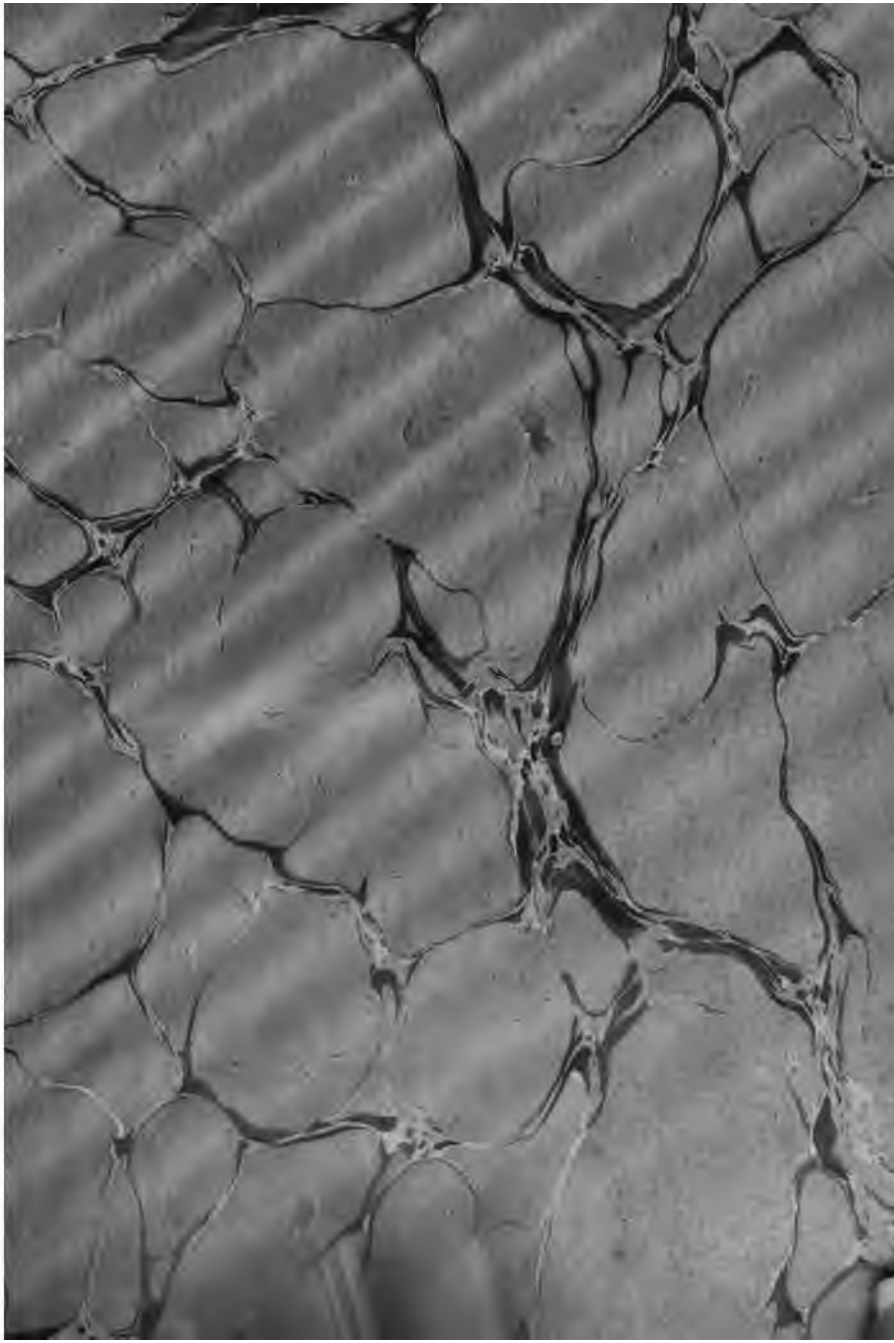
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



BTL
C942q
1905

FRANCIS de CROISSET

*Deuxième édition*

# *Qui trop embrasse...*

COMÉDIE

# Qui trop embrasse...

## DU MÊME AUTEUR

**Les Nuits de Quinze ans** . . . . . *Épuisé* 1 VOL.
(Préface par OCTAVE MIRBEAU.)

**Les Toiles d'Araignée.** Comédie. . . . . 1 ACTE.
(En collaboration avec MAURICE DE WALEFFE.)

**Tout s'arrange ou l'Ami véritable.** Comédie 1 ACTE.

**Par Politesse.** Comédie. . . . . 1 ACTE.

**La Vierge aux Fleurs.** Conte dramatique en vers (en collaboration avec JACQUES RICHEPIN). . 1 ACTE.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

**Trop de Femmes !** Comédie . . . . . 3 ACTES.

**Chérubin.** Comédie en vers . . . . . 3 ACTES.

**Chaussonette ou la Fausse Courtisane.**
Comédie . . . . . 3 ACTES.

IMPRIMERIE DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS.

FRANCIS DE CROISSET

# Qui trop embrasse...

COMÉDIE EN UN ACTE

*Représentée pour la première fois le 5 octobre 1899*
*sur la scène du Théâtre des Mathurins.*

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
*Librairie Paul Ollendorff*
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905
Tous droits réservés

A TARRIDE

*son ami,*

F. C.

291374

# PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| PIERRE..... | MM. TARRIDE. |
| JEAN..... | PIERRE ACHARD. |
| MARTHE..... | Mlles BLANCHE TOUTAIN. |
| MAUD..... | SAMIE. |

# Qui trop embrasse...

*Petit salon élégant. Porte au fond, porte à droite, fenêtre à gauche, au deuxième plan. Au premier plan, à gauche, un canapé. A droite, un guéridon, et deux chaises. Des fleurs partout.*

## SCÈNE I

### MAUD, JEAN

MAUD, entre, regarde autour d'elle, retire son chapeau qu'elle pose dans la chambre à côté. On sonne. Elle va ouvrir. Entre Jean.

Vous? c'est gentil de venir me dire adieu avant votre départ. Pierre est sorti, mais il ne tardera pas à rentrer.

JEAN

Je savais que Pierre était sorti. Je viens de l'apercevoir, mais c'est pour vous voir seule que je suis monté.

MAUD

Quel air grave! Il se passe quelque chose!

JEAN

Mon Dieu ! oui, une chose très normale, mais à l'idée de laquelle j'ai peine à m'habituer, une chose qui ne devrait pas me surprendre, étant donné qu'avec la certitude de mourir, c'est le seul fait dont, en venant au monde, un homme puisse être convaincu. Eh ! bien, malgré moi, je suis ahuri.

MAUD

Mais de quoi s'agit-il?

JEAN

Ma chère amie, vous aimez Pierre?

MAUD

Vous le savez, voici quatre ans que je suis sa maîtresse. Nous vivons presque ensemble. Je ne l'ai pas trompé... même en imagination. Il y a peu de femmes mariées capables d'en dire autant. Mais pourquoi?

JEAN

Ne me posez pas de questions, c'est moi qui vous en pose. Répondez-moi comme au juge d'instruction. Que faites-vous tantôt, entre cinq et six heures?

MAUD, étendant la main.

Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Dînant à Saint-Germain chez des amis, je prends un train à la gare Saint-Lazare à cinq heures.

JEAN

Avec Pierre?

MAUD

Non. Pierre prend le train de sept heures. Il a affaire en ville. M'expliquerez-vous?

JEAN

Mon Dieu! c'est une chose banale, mais un peu difficile, un peu désagréable à avouer. Ma femme me trompe.

MAUD, riant malgré elle.

Votre femme! Ah! mon pauvre ami. Ce n'est pas possible. Comment! vous aussi... je vous demande pardon, c'est plus fort que moi, je ris... mais c'est nerveux... je vous plains beaucoup. Il faut venir nous voir plus souvent. Nous vous consolerons. Au fond, vous l'avez dit (elle rit...) C'est si banal! Il faut tâcher de remédier à cela, ou bien, vous êtes philosophe, de vous résigner, mais pourquoi... (elle rit — j'en suis flattée — est-ce à moi

que vous venez raconter vos (elle rit), vos (elle rit) malheurs?

JEAN

Réfléchissez! avec qui voulez-vous que ma femme me trompe, si ce n'est avec le plus intime de mes amis?

MAUD, riant.

Je ne puis m'empêcher... c'est plus fort que moi... qui vous fait... par qui êtes-vous...

JEAN

Dame!... Pierre.

MAUD, avec un haut-le-corps.

Pierre! Et vous ne le disiez pas! Avec Pierre, et vous venez m'annoncer cela tranquillement, le sourire aux lèvres? Et vous ne bondissez pas à l'idée que votre femme vous trahit, et vous...

JEAN

Il faut tâcher de remédier à cela, ou de se résigner, vous le disiez à l'instant même.

MAUD

Je disais... je disais cela, lorsqu'il s'agissait de vous... Je vous demande pardon, mon ami.

JEAN

Allez donc! c'est si naturel!

MAUD

C'est que j'aime Pierre! je l'aime férocement et je suis jalouse! férocement jalouse. Et vous êtes sûr?

JEAN

Lisez, c'est un billet mal déchiré par ma femme.

MAUD, lisant.

« N'oubliez pas notre premier rendez-vous ».

JEAN

Oui, ça n'y est pas encore.

MAUD, continuant sa lettre.

« Notre premier rendez-vous demain chez moi à cinq heures et demie. Enfin, ma chérie, enfin! Avant votre départ qui me déchire l'âme, il faut que je puise dans un baiser suprême la force de ne pas vous aimer pendant trois mois. A demain... Je t'adore. — Il y a, je t'adore. — Signé : Pierre. » — Ah! le misérable, le misérable! mais je vais me venger. Vous ne songez donc pas à vous venger?

JEAN

Si, vengeons-nous.

MAUD, nerveuse.

Vengeons-nous! (Jean la prend par la taille). Ah! pas comme ça!

JEAN

On aurait toujours pu commencer par ça.

MAUD

Je sais ce que je ferai. Pierre rentrera, je lui mettrai ce billet sous le nez, je l'enfermerai dans sa chambre à double tour, je...

JEAN

Déplorable, ce moyen, déplorable! La violence n'a jamais servi de rien. Plus on élève d'obstacles entre deux amants, plus on donne à l'amour des ailes pour les franchir.

MAUD

Mais...

JEAN

Écoutez-moi sans m'interrompre, cela vous sera difficile, la devise des femmes étant : quand j'aurai fini

de parler, je parlerai. Un petit effort sur vous-même. C'est promis?

MAUD

Oui.

JEAN

Au fond, Pierre vous aime.

MAUD

Ah ! oui ! d'un joli amour. Pierre vous aime, c'est charmant !

JEAN

Là, qu'est-ce que je vous disais ? Vous voilà partie. Au fond, Pierre vous aime. Il a pour Marthe cette curiosité sympathique et sensuelle qu'on accorde à la femme de son ami, et un désir qu'augmente sans cesse le charme irritant d'une muflerie à commettre. Son raisonnement est celui-ci : J'aime Jean de tout mon cœur. Pour avoir envie de le trahir, il faut vraiment que mon amour pour sa femme soit irrésistible. Hélas ! ne résistons pas ! Ananké !

MAUD

Comment ?

JEAN

Un mot grec qui signifie à peu près : « Je m'en f... moque. » Quant à ma femme, c'est une petite personne romanesque, que j'eus le tort de négliger un peu ces temps-ci, pour laquelle l'adultère prend encore la majuscule et qui se figure, étant provinciale, qu'on ne devient Parisienne qu'à force de tromper son mari. Là non plus le sentiment n'est ni bien profond, ni bien durable. Nous partons dans trois jours pour l'Égypte, où je me charge de faire rester Marthe trois mois au moins. Dans trois mois j'aurai reconquis ma femme et vous aurez retrouvé le cœur de Pierre, dont l'affection d'ailleurs n'a jamais cessé de vous être acquise. Donc...

MAUD, toujours nerveuse.

Donc, croisons-nous les bras, n'est-ce pas, et attendons ! Mais comme votre femme rencontrera Pierre vers cinq heures et qu'il est probable que ce n'est pas pour lui demander son auteur favori ou la villégiature qu'il préfère, au coucher du soleil je serai cornette et vous, mon cher monsieur, vous serez coc...

JEAN

Oui. Donc je reprends où j'en étais resté ; il faut trouver moyen de ridiculiser à jamais Pierre aux yeux de ma femme. J'aborde là un point délicat, très per-

sonnel à Pierre, et pour lequel je requiers toute votre indulgence et votre tact féminin. Ceci est une expression courante, que le sage pèche sept fois par jour. J'entends bien ce qu'on veut désigner par là, mais vous me comprendrez si je vous pose la question suivante : Combien de fois Pierre peut-il pécher par jour ?...

MAUD

Mais.

JEAN

Répondez-moi. C'est pour notre bonheur à tous deux, et plutôt qu'un chiffre minimum, exagérez le nombre, dût-il paraître à ma vanité invraisemblable.

MAUD

C'est qu'ainsi, à première vue...

JEAN

Si douces que soient les nuits, il y en a toujours une meilleure.

MAUD

Eh bien ! je me souviens d'une nuit ; c'était au bord du lac de Côme. Les étoiles, dans l'eau bleue, palpitaient vivantes comme de larges bêtes d'or. Dans une

barque, aux rames immobiles, un jeune garçon chantait. L'air fleurait bon, le vent balançait mollement la robe verte des saules. Pierre et moi étions restés longtemps à la fenêtre. Je la refermais enfin... et lorsqu'au matin je la rouvris je songeai que j'aimais Pierre... cinq fois plus encore que la veille.

JEAN

Je vous... je le félicite... Une indiscrétion encore. Vous avez rouvert à quelle heure ?

MAUD

Midi.

JEAN

Vous m'en direz tant. Et, dites-moi, en un après-midi, mieux pour cet après-midi, combien croyez-vous que Pierre..,

MAUD

Ah ! c'est presque de la statistique.

JEAN

Je n'insiste pas. Eh bien, ma chère amie, vous avez une heure et demie devant vous... Quand ma femme arrivera pour connaître l'ardent baiser de l'adultère,

il dépend de vous qu'elle soit plus déçue que cette duchesse allemande qui, dans sa garde d'honneur, engagea, sur sa bonne mine, un majestueux gaillard, le fit nommer d'emblée colonel et huit jours après le cassa de son grade, s'étant aperçue qu'il avait servi dans l'armée turque.

MAUD

Votre idée est sublime, (devant la glace) sublime, mais, peut-être pas commode. Elle est jolie, votre femme...

JEAN

Eh bien ! et vous ?

MAUD

Oui. Je vous demanderai de ne sortir d'ici qu'avec moi, vous prétexterez une course dans les environs de la gare Saint-Lazare, vers cinq heures. Votre présence m'est nécessaire.

JEAN

Ah !... Oh !...

MAUD

Que c'est bête ! Votre présence m'est utile pour stimuler la vanité de Pierre. C'est surtout, hélas ! sur son amour-propre que je compte.

JEAN

Vous verrez que j'ai pensé à tout. Voici le parfum dont se sert ma femme.

MAUD

Vous êtes un grand capitaine. (Elle s'en met un peu partout.) Ah ! la vicieuse odeur ! ces femmes mariées, tout de même ! Il n'y a plus que nous d'honnêtes !

JEAN

Le fait est qu'il est bien bizarre, cet appétit qu'elles ont toutes pour l'adultère. Marthe me contait ce rêve : « Je voudrais te tromper avec toi-même. Tu me donnerais un rendez-vous dans une garçonnière. J'arriverais le visage couvert d'une épaisse voilette. Tu me presserais dans tes bras, en m'appelant mon cher crime, ma volupteuse infamie, mon trésor volé. Moi je me défendrais en criant : « Je veux rester fidèle à mon mari. Je ne suis venue ici que pour admirer votre collection de papillons. » Toi, dans un brusque élan de désir et abusant lâchement de ta force, tu m'entraînerais, effrayée et ravie, dans la chambre à coucher, où, à la lueur d'un feu de bois s'apercevraient, traînant encore sur le tapis, des épingles à cheveux de cocotte ! » J'ai traité ce rêve d'enfantillage. J'ai eu tort. J'aurais dû devenir l'amant adultérin de ma femme,

## SCÈNE II

Les Mêmes, PIERRE.

PIERRE

Tiens! Jean! la bonne surprise.

MAUD

Bonjour, mon chéri!

JEAN

Oui, je suis venu te dire adieu. J'avais passé au Club hier au soir, mais sans t'y trouver. Je ne te reste pas longtemps. Vers cinq heures...

PIERRE, à part.

Diable!

JEAN

Vers cinq heures Maud prend, m'a-t-elle dit, un train à la gare Saint-Lazare. Ayant affaire à ce moment rue de Châteaudun, je me propose de l'accompagner.

PIERRE

Parfait! Parfait! Ah! mes amis, je suis content.

MAUD

Content? Pourquoi?

PIERRE

Pour rien. Pour tout.

JEAN

Alors, tu es heureux?

PIERRE

Certes! J'ai une maîtresse exquise. Mes parents ont eu l'esprit de ne pas être dépensiers, ce qui leur permet d'avoir un fils prodigue. Je ne prends au baccara que de petites culottes, des culottes de première communion. Mon estomac est en autruche. J'ai l'égoïsme de croire tout le monde satisfait. Mes muscles et mon escrime me permettent de dire ce que je pense. Je ne vois autour de moi que des visages riants. La vie est belle, mes enfants! Veux-tu une cigarette

JEAN

Merci.

PIERRE

Mais qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que vous avez tous les deux?

JEAN

Moi? Rien!

PIERRE

Mais si, vous ne dites pas un mot.

MAUD

Je crois bien, tu parles tout le temps, et tu ne m'as même pas embrassée.

PIERRE

C'est vrai, pauvre mignonne. (Il l'embrasse.) Tiens? (Il l'embrasse à nouveau) Tiens?

MAUD

Quoi?

PIERRE

Ce parfum. Qu'est-ce que c'est?

MAUD

C'est un mélange.

PIERRE

Naturellement. C'est toujours un mélange.

MAUD

Il te déplaît?

PIERRE

Il ne me déplaît pas, au contraire.

MAUD

Tu l'aimes? Alors embrasse-moi derrière l'oreille, où tu adores.

PIERRE

Boudou, boudou, boudou, boudou! (Il l'embrasse.)

MAUD

Oh! mieux.

PIERRE

Oui... pas Boudou. (Il l'embrasse.)

JEAN

Ma parole, je vous admire. Vous êtes unis depuis quatre ans, et à vous voir on dirait deux amoureux de la veille.

MAUD

C'est la preuve que nous nous aimons bien, n'est-ce pas, mon loup?

PIERRE

Tenez-vous, madame, monsieur est marié.

JEAN, encourageant

Allez donc! Allez donc!

MAUD

Tu vois, le monsieur y permet.

PIERRE

Non, tiens-toi, je t'assure.

JEAN

Voyons! vous vous gênez pour moi, un vieil ami

MAUD

Oh! non, vous ne comptez pas; c'est à la femme, n'est-ce pas, qu'appartient le privilège de la pudeur? Alors, Pierre, pourquoi te montres-tu plus catholique que le pape?

PIERRE

Ne mêle donc pas le pape à ces questions-là!

MAUD

Embrasse-moi.

PIERRE

Ah! ça, c'est donc aujourd'hui ma fête?

MAUD

Tous les jours, puisque je t'aime.

JEAN

A-t-il de la chance, ce Pierre! Que fais-tu donc aux femmes pour être aimé à ce point?

PIERRE

Pas de mal, probablement. Et puis je ne sais pas, c'est peut-être parce que je suis beau.

MAUD

Non.

PIERRE

Oh! je disais ce que tu penses.

MAUD, souriant.

Fat!

PIERRE, à Jean.

Tiens ! dernièrement encore, une grande dame m'a fait comprendre qu'elle quitterait, volontiers, pour moi, son amant, membre de la jeunesse royaliste.

JEAN ET MAUD

Oh !

PIERRE

Et boyaudier à la Villette.

JEAN

Pour le coup, c'est merveilleux, mais comment t'arranges-tu ?

PIERRE

C'est un don de naissance, je t'assure. Tout enfant, ma nourrice prétendait que j'avais une façon de prendre le sein qui était troublante, parole d'honneur !

MAUD

Quel fou !

PIERRE

Cela m'est resté, n'est-ce pas, Maud ?

MAUD

Oui, quand tu veux, tu es très gentil.

PIERRE, à Jean.

Tu vois, je suis gentil.

MAUD

Et très tendre.

PIERRE

Tu vois, je suis tendre.

MAUD, s'asseyant sur les genoux de Pierre.

Et très confortable.

PIERRE

Yes ! tu vois ! I am confortable.

MAUD, à mi-voix.

Vô voler joer avec moâ ?

PIERRE

Chut ! Pouce ! je ne joue pas.

JEAN

Mes enfants, je vous gêne, je sens que je vous gêne,

(Il se lève.)

PIERRE

Mais non, mais non.

JEAN

Si, si, vous mourez d'envie d'aller voir dans la chambre à côté si je n'y suis pas.

PIERRE

Quelque chose me dit que tu n'y es pas.

MAUD, à mi-voix.

Cela ne fait rien. On pourrait voir tout de même.

PIERRE

En plein jour, à la face du soleil?

MAUD

Nous fermerons les yeux, cela fera la nuit.

JEAN

Mais oui, mais oui.

PIERRE

Qu'est-ce qu'il a, lui, Pousse-l'Amour !

JEAN

J'ai... j'ai... que je ne veux pas vous gêner, qu'il y a longtemps que vous seriez partis si je n'étais pas ici, et qu'enfin si vous ne disparaissez pas tout de suite, c'est moi qui vais m'en aller.

MAUD

Oh ! tu vois, tu es pris.

PIERRE, l'imitant.

Oh ! tu vois que tu es pris ! Qu'est-ce que tu as à être jolie comme cela !

JEAN

Vous n'êtes pas encore partis ? Je vais siffler la marche nuptiale de Mendelssohn. (Il siffle.)

PIERRE

Ah ! non, pas en musique. (Ils sortent.)

## SCÈNE V

JEAN, seul, il tire sa montre et la fait sonner.

J'ai là un chronomètre tout à fait remarquable. Je l'ai acheté à Genève, il y a trois ans, en revenant de

mon voyage de noces. Certes, me voyant au bras de ma jeune épouse, l'honnête horloger qui me vendit cette montre, ne prévit point qu'elle servirait à compter de pareilles minutes. Ah ! qu'il est délicat d'être un homme marié ! Un proverbe espagnol dit : « Si tu veux une mule sans défaut, il faut te résigner à te faire moine. » Pourquoi ne me suis-je pas fait moine ? Je suppose que Maud ne se sera pas contentée d'une explication sommaire. Cette jeune femme, outre qu'elle parle couramment l'anglais, et qu'elle ne rougit pas de sa mère, me paraît douée d'un esprit consciencieux et d'une volonté tenace. Je pense aussi qu'issue d'une classe de boutiquiers laborieux et forcément roublards, elle doit posséder avec un certain souci de la probité un sens avantageux du calcul et qu'on ne doit pas la lui faire. Quinze minutes.

## SCENE IV

### PIERRE, JEAN

PIERRE, rentre, l'air sinistre, et s'avançant vers Jean :

Nabuchodonosor II, roi de Chaldée, fils de Napolassar, descendant de Nabuchodonosor Ier, roi de Babylone, éprouva une surprise moins grande d'être changé en bœuf que ne fut grand mon étonnement de voir Maud toujours si routinière, métamorphosée en bacchante.

JEAN

Que veux-tu dire ?

PIERRE

Le prophète Jonas se retrouvant tout à coup dans un ventre de baleine...

JEAN

Qu'est-ce que tu as ?

PIERRE

Rien ! L'homme est un animal sans volonté. (Jean regarde Pierre et lui ferme une boutonnière ouverte de son gilet.)

PIERRE

Merci.

JEAN

Tu as l'air soucieux.

PIERRE

Moi ? Du tout, au contraire.

JEAN

Tu as beau dire, tu es comme moi, mon ami, nous sommes jeunes tous deux, mais cette adolescence fougueuse qui nous faisait voir la vie au travers d'une ardente vapeur rose, cette adolescence, nous ne l'avons plus.

PIERRE

Mais si, nous manquons simplement d'enthousiasme.

JEAN

Ne fais donc pas le malin. Tu cannais tout à l'heure, à l'idée de te trouver seul avec ta femme. Prends garde ! l'amour est l'opposé de la charité. En amour, il faut toujours donner plus que l'on ne vous en demande.

PIERRE

Oh ! ce n'est pas ce que Maud peut me reprocher, à moins qu'elle manque singulièrement de gratitude.

JEAN

Je te le répète. Prends garde. C'est une chose qui arrive aux plus aimés d'être trompés.

PIERRE, à part.

C'est à moi qu'il vient dire cela ? C'est drôle ! (Haut.) Dis donc, tu pars vraiment pour l'Égypte dans trois jours ?

JEAN

Vraiment.

PIERRE

L'Égypte ! Quelle idée bizarre ! Des pyramides, des fièvres, des crocodiles et des Anglais. Puis cela te

vieillira, être toute la journée contemplé par quarante siècles. Tu vas t'ennuyer horriblement.

JEAN

C'est ton amitié qui te fait parler de la sorte ; je sais combien tu tiens à moi. Tu es bien gentil, mais l'Égypte me tente beaucoup.

PIERRE

N'en parlons plus.

JEAN

Que fait donc Maud ?

PIERRE

Je ne sais pas. Aucune importance. Elle se recueille.

JEAN

Elle dort ?

PIERRE

Oui, peut-être... si tu veux...

JEAN, à part.

Ah ! diable ! mais non ! (Haut.) Si tu allais voir ?

PIERRE

Non, je t'en prie, ne réveille pas le ch...

LA VOIX DE MAUD

Pierre !

JEAN

Elle t'appelle. Vas-y.

PIERRE, de sa place, à Maud.

Quoi ?

MAUD

Voulez-vous du thé ?

PIERRE

Oui. Tu veux du thé ?

JEAN

Pourquoi pas ?

PIERRE, à Maud.

Oui, apporte-nous du thé. (A Jean). Tu pourras ensuite accompagner Maud à la gare Saint-Lazare.

JEAN

Mais nous avons bien le temps, le train part à cinq heures.

PIERRE

Hé ! la gare Saint-Lazare, c'est encore assez loin.

JEAN

Cinq minutes.

PIERRE

Cinq minutes, soit, mais il suffirait que ta montre retardât de cinq minutes et que le train partît cinq minutes en avance pour que, tout de suite, cela fît dix minutes de retard.

JEAN

Un train en avance, tu crois ?

PIERRE

Non. Écoute. Si j'insiste pour que Maud ne manque pas ce train, c'est qu'il s'agit d'une chose très importante.

JEAN

Ah ! laquelle ?

PIERRE

Eh ! eh oui !... Sa santé. Depuis quelque temps, elle ne digère pas normalement. C'est l'atmosphère de Paris. Saint-Germain lui fera du bien. Le grand air, la forêt, c'est très important.

## SCÈNE VI

### Les Mêmes, MAUD

MAUD, elle pose le plateau et va embrasser Pierre.

Je t'adore.

PIERRE

Oui, oui, on s'adore ; (à part) ça, c'est la reconnaissance du cœur.

MAUD, à Jean, distrait.

Du sucre ? Je vous mets deux morceaux !

PIERRE

Un peu de rhum, ma chérie.

JEAN, à Maud, à mi-voix.

Ce n'est pas assez !

PIERRE

Ce n'est pas assez ? Mâtin ! il t'en faut, du sucre.

MAUD

Ce n'est pas assez ? Encore un morceau ?

JEAN, haut.

Oui, oui. (A Maud). Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce n'est pas assez, je parlais de Pierre.

MAUD

J'avais bien compris !

PIERRE

Maud, tu prépares le thé comme toute l'Angleterre.

MAUD, lui versant du rhum plein sa tasse.

Un peu de rhum, n'est-ce pas, mon loup ?

PIERRE

C'est peut-être beaucoup de rhum ?

MAUD

Je t'en ai mis à peine.

PIERRE, buvant.

Sacristi, sacristi ! que c'est fort !

JEAN, à Maud.

Allez-y ! allez-y !

MAUD, à Jean.

Un peu de patience.

JEAN, à Maud.

Allez donc ! allez donc !

PIERRE

Je boirai volontiers une seconde tasse. Le rhum dans le thé, c'est une boisson délicieuse. Avec le massage et la douche, c'est encore le plus sûr moyen de ragaillardir un homme.

JEAN

Nom d'un chien !

MAUD

Alors, c'est vrai, mon chéri, tu te sens renouvelé ?

PIERRE

Complètement.

MAUD

Et tu l'aimes bien, ta petite femme ?

PIERRE

Plus que jamais !

MAUD

Eh bien! si tu veux...

(Elle lui parle à l'oreille.)

PIERRE

Encore! ah! mais non!

MAUD

Oh!

PIERRE

Ah! cà, tu as donc rapporté le Vésuve de chez ta mère?

MAUD

Oh! dis!

PIERRE

Mais nous n'allons pas jouer à cela toute la journée! Tu ne pourrais pas parler d'autre chose?

MAUD

Si... Embrasse-moi.

PIERRE, à Jean.

Elle appelle ça parler d'autre chose.

MAUD

C'est bien. Pour une fois que c'est moi qui te demande, tu refuses. Tu refuses grossièrement.

PIERRE

Ah ! çà, qu'est-ce qui te prend ?

MAUD

Il me prend... il me prend que tu ne m'aimes plus... que c'est moi qui suis obligée de te faire toutes les avances. Jadis tu devançais mon caprice. Aujourd'hui, je me vois forcée de t'immoler toutes mes pudeurs, toutes mes délicatesses de femme. Il faut que je mendie ton amour, baiser par baiser — que je tende ma bouche à tes lèvres comme vers une aumône !

PIERRE

Mais c'est insensé !

MAUD

Tu vois, je suis folle... Tu as dis que j'étais une folle.

PIERRE

Mais pas du tout.

MAUD

Si, tu l'as dit. N'est-ce pas qu'il l'a dit?... Ah! je suis une folle! ah! tu as dit que j'étais une folle! eh! bien, tu vas voir! Je ne t'embarrasserai pas de ma personne plus longtemps. Je sais ce que je ferai! (Fausse sortie.) Mais tu peux dire que jamais un homme valide n'a refusé à une femme une chose... aussi... aussi naturelle.

PIERRE, entre ses dents.

Il y en a eu, Joseph!

MAUD

Aussi naturelle!

(Elle entre dans la chambre.)

## SCÈNE VI

### PIERRE, JEAN

PIERRE

Oh! oh! crois-tu?

JEAN

Quoi?

PIERRE

Cette scène à propos de... à propos de rien !

JEAN

Mon cher, puisque tu me demandes mon avis, je t'avoue qu'à mon sens elle a parfaitement raison.

PIERRE

Allons ! bon ! lui aussi ?

JEAN

Comment ! tu as une maîtresse adorable et qui t'adore. Et tu lui refuses une chose...

PIERRE

Aussi naturelle... oui... je sais, naturelle.

JEAN

Certainement, naturelle.

PIERRE

Il en parle à son aise.

JAAN

Enfin, pourquoi refuses-tu d'accéder à un désir aussi flatteur?

PIERRE, à part.

Pourquoi, pourquoi! Il est bon, lui!... je ne peux pas le lui dire!

JEAN, se levant.

Allons, je m'en vais...

PIERRE

Mais attends... Ne devais-tu pas accompagner Maud?

JEAN

Oh! du train dont vont les choses, Dieu sait quand Maud partira!

PIERRE, à part.

Sapristi! Et l'autre qui va venir. (Haut.) Tu as raison, je vais lui parler...

JEAN

Un peu de vaillance, que diable! Tu n'es pas un vieillard!

PIERRE, entrant.

Oh! Il m'agace! il m'agace!

## SCÈNE VIII

JEAN, seul.

Je fais là un métier épouvantable! Vous ne savez pas le cauchemar qui me hante? Je suis une grosse dame. J'ai des cheveux carotte, un corsage violet. Dans la chambre qui est là, sur le lit que je devine, c'est ma nièce, ma propre nièce, à peine pubère, dont la virginité maigrichonne agonise aux mains séniles d'un repoussant sénateur. (Il tire son chronomètre et le fait sonner.) J'ai l'air d'un juge à l'arrivée. Il me semble que je chronomètre un record. Au fond, mon cœur ne laisse pas que d'être un peu inquiet. Certes, Pierre sera tout à l'heure dans un état d'infériorité évidente. Mais je songe à ces soldats harassés, amaigris, presque pleurant de fatigue et de faim, qui, malgré les menaces ou les prières de leurs chefs, se refusent à marcher sur la route incendiée de soleil. Survient l'ennemi. On croit que ces soldats vont jeter leurs armes et se rendre. C'est mal connaître la France. L'excès même de leur malheur galvanise leur désespoir. Ils poussent un cri, se précipitent sur leurs adversaires et sortent vainqueurs d'un combat où tout concourait à leur perte. Qui sait si la vue de ma femme ne relèvera pas le courage abattu de Pierre?... Samson retrouva sa vigueur première pour ébranler les colonnes du Temple. Pierre, nouveau Samson, ne pourra-t-il, dans un élan suprême, reconquérir sa force

perdue et faire ainsi crouler l'édifice de nos ruses, malgré qu'en ce moment encore Dalila lui coupe les cheveux? A la quantième coupe de cheveux en sont-ils?

## SCÈNE IX

MAUD, entrant habillée et piquant l'épingle à son chapeau.

Là... Je suis prête. Nous partons. Au revoir, mon loup.

LA VOIX DE PIERRE

... Voir.

MAUD

Viens dire adieu à Jean. Il m'accompagne.

PIERRE

Salut, mon vieux, salut! Et pardonne-moi de t'avoir reçu d'une manière aussi... Je te laisse aller. Je te reverrai avant ton départ.

JEAN

Oui... adieu! cher ami. (A Maud.) C'est égal, je ne suis pas sans inquiétude. Et vous?

MAUD

Moi pas.

JEAN

Nous jouons gros jeu.

MAUD

Non... Rien ne va plus...

(Ils sortent.)

## SCÈNE X

PIERRE, seul.

(Scène muette. Il se tâte le front, les bras, à l'air très ennuyé.) Ah! nom de nom. (Il prend dans le buffet une bouteille de malaga, deux verres, des assiettes de bonbons, le tout sur un plateau qu'il pose sur la table. Il se verse un verre et boit.) C'est stupide, ce proverbe de Maud : « Jamais deux sans trois ». C'est idiot, ce que j'ai fait là. Je ne sais rien me refuser ! Pourvu que tout à l'heure ! N'y pensons pas... Je serais flambé !... Ah ! nom de nom ! (Il se regarde dans la glace.) C'est gai ! Eh bien, mon vieux, tu es gentil ! Imbécile, idiot ! oui mais... je me connais... tout à l'heure elle sera forcée de m'arrêter. (Chantant.)

A nous les folles nuits d'ivresse !

(Il fait un couac.) Non, ce n'est pas fameux, ça ne fait rien. (Il tire sa montre et voit un portrait.) Ah ! voilà son portrait ! son cher portrait ! Tantôt je l'embrasserai là,

boudou, boudou, boudou... et puis là... et puis ici... et puis, la photographie n'est pas assez grande ! Ce brave Jean, qu'il est bon ! Il ne se doute de rien, il ne se doute jamais de rien ! Tous les mêmes ! Un peu de parfum. Aïe donc ! Aïe donc ! Grisons-la. Dès qu'elle entrera dans cette chambre, elle sentira une odeur d'amour et de volupté. Pourvu que... je... j'ai été idiot !... Je vais boire un verre de malaga. (Il boit.) Ah ! cela va mieux ! allons ! mon vieux Pierre, allons ! (Il ouvre la porte.) Tout est prêt dans le sanctuaire. J'ai réparé le désordre des coussins. J'ai baissé les stores. Ce sera délicieux. Un peu de parfum. Aïe donc ! aïe donc ! C'est égal, qu'est-ce qui a pris à Maud ? J'ai peut-être été un peu loin. Heureusement que c'est notre premier rendez-vous. Un peu de réserve ne sera peut-être pas déplacé. D'ailleurs, j'ai une demi-heure devant moi. En une demi-heure... (Coup de sonnette.) Tiens ! Il faut que j'aille ouvrir. J'ai renvoyé tout mon monde.

## SCÊNE XI

### PIERRE, MARTHE

PIERRE

Comment, vous ?

MARTHE

Je suis en avance. Je ne puis rester que jusqu'à six heures et demie.

PIERRE

Eh bien ! un peu plus vous tombiez sur votre mari.

MARTHE

Ah ! mon Dieu !

PIERRE

Nous sommes seuls.

MARTHE

Fermez bien la porte.

PIERRE

Voilà ! (Il va pour l'embrasser.) Ah ! que je vous aime. (Il se cogne le front au chapeau de Marthe.) Ça ne vous fait rien. (Il lui retire sa voilette et son chapeau.) Ah ! que je vous aime ! J'avais si peur que vous ne vinssiez pas !

MARTHE

J'étais décidée, mon ami.

PIERRE

Ah ! mettons-nous là, voulez-vous... Que je vous aime ! C'est bien vous... Vous n'avez rien oublié... Vos jolis yeux... votre bouche... vos menottes. Vous avez tout apporté ?

MARTHE

Et tout cela est pour vous, mon ami !

PIERRE

Oui... pour moi... Un peu de malaga ?

MARTHE

Non, merci... plus tard.

PIERRE

Oui... (Il boit).

MARTHE

Ah ! mon Pierre ! il y a si longtemps que j'attendais cette minute. Viens ici près de moi. Câline-moi.

PIERRE

Oui.

MARTHE

Je t'étonne, je le vois bien ; tu ne t'attendais pas à trouver une amoureuse dans cette petite femme frêle qui rougissait sous ton baiser. Mais je ne puis mentir, comme les autres.

PIERRE

Comme tu as raison !

MARTHE

Je ne suis pas une névrosée ou une vicieuse. Je suis venue ici pour commettre un crime délicieux et je te dis tout simplement : je t'aime, tu es mon amant, je t'aime !

PIERRE

Comme tu as raison ! (Silence).

MARTHE

Ah ! mon Pierre, ne te crois pas obligé d'user vis-à-vis de moi de ces exquises délicatesses qui te firent chérir tout d'abord, Ne crains pas de m'effrayer. Je suis toute à toi. Je me donne toute à toi. (Silence.)

PIERRE

Comme tu as raison ! (Silence).

MARTHE

Je ne sens plus rien. Tu vois, je ferme les yeux. (Elle renverse la tête sur la poitrine de Pierre .)

PIERRE

Oui, c'est cela : dors... Tu peux dormir... Fais dodo, mon loulou, fais dodo dans mes bras.

MARTHE

Pierre !

PIERRE

Chut !

MARTHE

Déjà six heures ! (La pendule sonne six heures.)

PIERRE

Comme le temps passe quand on 'aime ! (Un silence).

MARTHE

Pierre !

PIERRE

Chut !

MARTHE

Embrasse-moi.

PIERRE

Oui ! (Il l'embrasse.)

MARTHE

Mieux !

PIERRE

Oui. (Il l'embrasse.)

MARTHE

Ah! mon chéri! Oh! comme tu embrasses bien!... Fais de moi ce que tu voudras!

PIERRE

C'est curieux.

MARTHE

Quoi?

PIERRE

Je ne sais pas ce que j'ai...

MARTHE

Comment?

PIERRE

Je ne sais pas. C'est l'orage.

MARTHE

L'orage? Il n'y a pas d'orage.

PIERRE

Quand le ciel est sans nuage et si bleu, c'est qu'il y a de l'orage. Et je le sens de loin. Il viendra demain

matin... demain soir... il viendra quand il voudra, mais il viendra, — et je suis nerveux... impressionné... mais ce n'est rien. (Il boit un verre de malaga.)

MARTHE, se levant.

C'est gentil ici ! C'est bien arrangé, c'est gentil !

PIERRE

Oui, c'est central...

MARTHE

Cette chambre est intime. Elle a une âme. On reconnaît l'homme de goût.

PIERRE

C'est un petit tapissier qui s'est occupé de tout cela. Un petit tapissier très consciencieux. Il arrivait de bonne heure avec un seul ouvrier. Il clouait. Je le regardais clouer. C'est très spécial un tapissier qui cloue !

MARTHE

C'est votre chambre ici ?

PIERRE

Oui, c'est la... c'est ma...

MARTHE

Je suis sûre qu'elle est jolie.

PIERRE

Oh ! bien ordinaire, comme toutes les chambres, quelques chaises, un fauteuil, une table.

MARTHE

Et un lit.

PIERRE

Non... oui... Il y a un lit ! Oh ! un tout petit lit (geste du lit minuscule.) Pas très commode. Une seule place, et encore. Un lit pour dormir, quoi !

MARTHE

Ah !

PIERRE

Ce qui est agréable, c'est qu'elle donne sur la cour. Alors, vous comprenez, il ne passe pas beaucoup de voitures. Il y a bien un sacré perroquet. Un perroquet qui répète tout le long du jour...

MARTHE

Tu m'aimes, dis ?

PIERRE

Non, ce n'est pas cela. Il dit co... Ah ! oui, oui... Si, je t'aime, laisse-moi t'expliquer comment je t'aime. Je t'aime idéalement, purement, chastement.

MARTHE

Ah !

PIERRE

Oui. Qu'est-ce que les mots? Qu'est-ce que les baisers ? Faible moyen de rapprocher les âmes. Ah ! les âmes ! Ton âme ! mon âme ! nos âmes !

MARTHE

Tu m'aimes bien ?

PIERRE

Auprès de mon amour les grandes amours pâlissent. Ah ! les grandes amours !

MARTHE

Oui, Yseult et Tristan.

PIERRE

Philémon et Baucis. Ah ! Philémon !

MARTHE

Manon et Des Grieux.

PIERRE

Héloïse et Abélard. Ah ! Abélard !

MARTHE

Il est tard, Pierre, le temps s'en va.

PIERRE

Le temps fuit ! Est-ce divin, ce temps qui coule comme de l'eau à travers nos doigts enlacés ? Écoute-le fuir. Il fait dans le silence le bruit d'une source. D'ailleurs, est-ce bien le temps qui fuit? Ronsard a dit :

> Le temps s'en va, le temps s'en va, madame...
> Las ! le temps, non, mais nous, nous en allons.

C'est nous qui partons, ma chérie. C'est toi qui t'en vas, petit à petit, insensiblement, mais sûrement. C'est toi, hélas ! qui vas partir.

MARTHE

Oui, Pierre, à six heures et demie, il faut que je m'en aille. Ne passons pas ces chers instants à murmurer des vers... Prends-moi contre toi. Prends-moi toute, je ne t'en aimerai que davantage.

PIERRE (Il pleure.)

Ah! que je suis malheureux!

MARTHE

Comment!

PIERRE

Te quitter! Songer que dans trois jours je vais te quitter pour des mois!

MARTHE

N'y pense pas. Profite de la minute heureuse.

PIERRE

Je ne peux pas. Je ne peux pas ne pas y penser. Je t'aime trop. Retarde ton voyage.

MARTHE

C'est impossible, tu le sais. Ne songe pas à ces choses. Je tâcherai que nous nous aimions encore demain.

PIERRE

C'est cela, tu reviendras demain.

MARTHE

Je te le promets.

PIERRE

Demain. A quelle heure reviendras-tu demain ?

MARTHE

Mais, mon chéri, je ne sais pas, nous verrons. Ne sommes-nous pas heureux ainsi ? Pourquoi cette inquiétude, quand l'heure présente peut être si douce ?

PIERRE

Dis-moi à quelle heure tu reviendras demain.

MARTHE

Mais...

PIERRE

Dis-moi l'heure ! Dis-moi l'heure !

MARTHE

Oh !

PIERRE

Songe quelle joie ce sera pour moi de me dire : elle va venir, celle que j'aime, que j'adore, qui est ma maîtresse, car tu es ma maîtresse. Dis-toi bien que tu es ma maîtresse.

MARTHE

Je suis obligée de vous croire sur parole.

PIERRE

N'éprouves-tu pas un immense bonheur à te murmurer cette phrase suprême : J'ai un amant, j'ai pris un amant ! Car je suis ton amant. Dis-toi bien que je suis ton amant.

MARTHE, se levant.

Oui.

PIERRE

Que fais-tu ? tu as l'air fâchée.

MARTHE

Moi ? Pourquoi ? (Elle met son chapeau.)

PIERRE

Et vous mettez votre chapeau...

MARTHE

Nous n'avons plus rien à nous dire. Vous êtes mon amant. Je suis votre maîtresse. C'est fort bien.

PIERRE

Vous êtes fâchée, je le vois. Vous avez tort, vous ne pouvez pas comprendre.

MARTHE

Mais si, je comprends. Vous me donnez rendez-vous pour me prier de repasser le lendemain : quoi de plus naturel ?

PIERRE

Ne vous en allez pas ainsi. Je vais vous expliquer... C'est, c'est l'énervement... l'émotion...

MARTHE

Ne continuez pas, vous allez être ridicule. Je vous préfère encore autrement.

PIERRE

Je vous assure que d'ordinaire je ne suis pas comme cela.

MARTHE

Je vous demande pardon.

PIERRE

Ce n'est pas ce que je voulais dire. Comme tu es méchante !

MARTHE

Mon cher, je vous prie, ne me tutoyez plus. Ouvrez-moi la porte; voulez-vous?

PIERRE

Vous partiriez sur une mauvaise impression. Vous allez... me juger mal. Je vous jure que ce ne m'était jamais arrivé.

MARTHE

Je vous ai déjà demandé pardon. Vous ne voulez pas ouvrir?

PIERRE, héroïquement.

Et si je ne voulais pas?

MARTHE

J'ouvrirai donc moi-même. (Elle ouvre la porte. On entend la clef dans la serrure.)

MARTHE, reculant.

Quelqu'un!

PIERRE

Nom de nom! C'est Maud!

## SCENE XII

LES MÊMES, JEAN

JEAN

Tiens, Marthe! voilà une surprise. J'étais venu pour chercher un sac qu'on a oublié. (A Pierre.) On a manqué le train et on t'attend pour dîner à la Maison d'Or.

MARTHE

Je vais t'expliquer : je suis montée ici dans l'espoir de te trouver.

PIERRE

Oui, justement, Madame me disait : « Jean n'est pas là, alors je n'ai plus rien à faire ici, » et elle sortait.

MARTHE

Oui, je sortais, tu n'y étais pas.

PIERRE, riant bêtement.

Il n'y était pas, mais il y est, voilà! (A part.) Quelle guigne!

JEAN, prenant Marthe à part.

Je connais la raison véritable pour laquelle tu es ici.

MARTHE

Comment ?

JEAN

Oui, ton rêve d'être avec moi dans une garçonnière.

MARTHE

Ah ! je respire.

JEAN

Eh bien ! si tu veux, ce rêve nous pouvons le réaliser.

PIERRE, à part.

Quelle fatalité ! Maintenant que le mari est là, je sens que je me retrouve.

MARTHE, à Jean.

Vraiment, tu consentirais ? (A part.) La voilà, ma vengeance !

PIERRE

Quelle guigne ! Quelle guigne !

MARTHE

Mais crois-tu qu'on puisse demander pareille chose à ton ami ?

JEAN

Oui, oui... il sera très content, mais cela te gêne peut-être?

MARTHE

Pas du tout, je t'assure... et la preuve (elle l'embrasse).

PIERRE, à part.

Ah! çà... (Haut.) Dites donc, mes amis, si je suis de trop?

JEAN

Oui, justement... tu serais bien gentil de nous prêter...

MARTHE

Pour une heure.

JEAN

Ta garçonnière.

PIERRE

Mais pourquoi faire?

JEAN

Oh! voyons!

PIERRE

(A Jean.) Comment, tu veux? (A Marthe.) Vous voulez? (A part.) Délicieux!

MARTHE

Oui, une idée folle qui m'a passé par la tête, une envie que j'ai d'avoir un amant et que cet amant soit mon mari. C'est amusant, vous ne trouvez pas?

JEAN

Tu ne trouves pas ça amusant?

PIERRE, rageur en dedans.

Très drôle! Je trouve ça très drôle! J'allais vous le proposer, ça me manquait. Je me disais : « Pourvu qu'il me le demande! » Tenez, voilà ma chambre. Il y a un lit, un très grand lit pour deux personnes... des fleurs...mon malaga... mon parfum... mes pantoufles... Avez-vous bien tout ce qu'il vous faut? C'est très amusant!

JEAN, lui serrant la main.

Vieil ami!

PIERRE lui prend la main.

Merci! Et quand vous passerez dans le quartier, n'oubliez pas de monter chez moi. Cela me fera toujours plaisir. Allons, tout est prêt. Bonsoir.

(Jean et Marthe entrent dans la chambre.)

PIERRE, à la porte.

Et vous savez, je trouve ça très drôle! (Il prend son chapeau et sa canne.) Vicieux! (Il sort.)

RIDEAU

# Les Deux Courtisanes

COMÉDIE EN UN ACTE

## *DU MÊME AUTEUR :*

Les nuits de Quinze ans (poésies).

Par Politesse (comédie en 1 acte).

Qui trop embrasse (comédie en 1 acte).

Les Toiles d'Araignée (comédie en 1 acte) *en collaboration avec M. Maurice de Waleffe.*

L'Homme a l'Oreille coupée (comédie en 3 actes).

Tout est bien (comédie en 1 acte).

Le je ne sais quoi? (comédie en 3 actes) *en collaboration avec M. Maurice de Waleffe.*

Chérubin (comédie en 3 actes).

La Passerelle (comédie en 3 actes) *en collaboration avec Madame Fred. Gresac.*

Par Vertu (comédie en 1 acte).

---

FRANCIS DE CROISSET

# Les Deux Courtisanes

COMÉDIE EN UN ACTE

Musique de M. REYNALDO HAHN

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Mathurins, le 10 Octobre 1902.

PARIS

LIBRAIRIE MOLIÈRE

*28, Rue de Richelieu, 28*

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| ROBERT | M. Brulé. |
| MAUD | Mlle Demarsy. |
| NÉRÉA | Mlle Cora Laparcerie. |
| FANNY | Mlle Léo Renne. |

Cette pièce a été reprise à Bruxelles au Théâtre de l'Olympia en octobre 1903. Elle y fut alors jouée par Mme Berthe Cerny, M. Felyne et M. Brûlé.

# Les Deux Courtisanes

---

Un petit salon. Divan, table servie pour le souper. Fleurs partout. Atmosphère de luxe un peu osé, mais de bon goût.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, ROBERT

ROBERT, (très jeune, imberbe, fleur à la boutonnière, chapeau melon.)

Madame n'est pas encore rentrée?

FANNY

Non, monsieur Robert, madame est au théâtre, mais elle attend monsieur.

ROBERT, (tandis qu'il parle, Fanny le débarrasse de son pardessus et de son chapeau. Il apparaît en costume de soirée. Regardant la pendule.)

Onze heures! Elle m'avait dit qu'elle serait ici à onze heures. En retard, comme d'habitude.

FANNY

Monsieur Robert est injuste. Madame est aussi exacte que peut l'être une parisienne qui est jolie

ROBERT

C'est avec le baron qu'elle est allée au théâtre?

FANNY

Oui, et même le baron a apporté à madame un petit cadeau qui fera plaisir à monsieur Robert.

ROBERT

Ah!

FANNY

Mille cigarettes, des cigarettes turques, à bout doré. (*Prenant une boîte sur le guéridon.*) Monsieur désire en griller une?

ROBERT

Je veux bien.

FANNY, (s'asseyant aussi et allumant une cigarette.) Elles ont un parfum agréable.

ROBERT

Il y a longtemps, Fanny, que vous êtes au service de madame?

FANNY

Dix ans.

ROBERT

Dix ans!

FANNY

Ça vous rajeunit ça, monsieur. Il y a dix ans, vous ne songiez pas encore à faire la fête!

ROBERT

J'y songeais!

FANNY, (souriant.)

Oh! monsieur! Avec quoi?

(Un temps.)

ROBERT

Est-ce que monsieur de Chanluce est venu aujourd'hui?

FANNY

Non, il est venu hier. Même il a fait apporter à madame un petit cadeau qui fera plaisir à monsieur Robert.

ROBERT

Ah!

FANNY

Cent bouteilles de champagne, le champagne préféré de monsieur Robert, du demi-sec. Monsieur va en goûter.

(Elle verse du champagne dans un verre.)

ROBERT, (buvant.)

Il est bon.

FANNY, (buvant aussi.)

Très bon.

(Un temps.)

ROBERT

Qui vient le plus souvent ici? Monsieur de Chanluce ou le baron?

FANNY

Monsieur de Chanluce. Monsieur de Chanluce vient trois fois par semaine, monsieur le baron, lui, est plus âgé. Il vient moins fréquemment. Il vient... tant qu'il peut.

ROBERT

Et il ne vient... personne d'autre?

FANNY

Oh! madame est une femme très fêtée, très entourée. C'est une artiste. Elle reçoit beaucoup de monde.

ROBERT

Oui, mais je parle de visites... plus intimes.

FANNY

Oh! monsieur! Madame n'a que les deux amis qu'elle avoue à monsieur.

ROBERT

Oui.

FANNY

Certainement. Madame est une honnête femme, elle est fidèle à tous ses amants.

ROBERT

Ah ?

FANNY

Monsieur Robert a de la chance ! A son âge, être aimé par ce qu'il y a de mieux à Paris.

ROBERT

C'est vrai.

FANNY

Si c'est vrai ! Une femme comme madame ! Une femme qui a fait la Commère dans la Revue des Folies-Moulin-Bergère : une femme qui a sa photographie sur les boulevards à côté de celle du roi d'Angleterre ! Ah ! pour sûr, monsieur Robert est bien tombé. Une vraie bonne fortune. D'ailleurs, ça se comprend, monsieur Robert est si gentil !

ROBERT

Vous trouvez ?

FANNY

Nous somme tous de cet avis-là, ici. J'en parlais l'autre jour encore avec le cocher : de tous ces messieurs qui viennent voir madame, c'est monsieur Robert le plus sympathique.

ROBERT

Tenez, Fanny, vous êtes une brave fille. Voilà vingt francs.

FANNY, (avec un beau sourire.)

Non.

ROBERT

Vous ne voulez pas.

FANNY

C'est un beau mouvement. Ça me fait plaisir. Mais je ne veux pas.

ROBERT

Pourquoi ? Vous n'acceptez pas de petits pourboires ?

FANNY

Des autres, si, mais pas de monsieur. Monsieur Robert est encore dans sa famille, il a besoin de son argent de poche. Je sais trop ce que c'est qu'un jeune homme.

ROBERT

Ah ?

FANNY

Oui. J'ai un ami, moi aussi, de l'âge de monsieur Robert. Il déjeune avec nous dans la cuisine tous les dimanches. Il est employé au Louvre. Mes jours de sortie, nous allons, quand il fait beau, à la campagne. C'est moi qui régale des voitures; et quand il pleut nous allons au théâtre ; c'est moi qui régale des places. De temps en temps, il m'apporte un petit bouquet de violettes, et moi je lui donne une épingle de cravate, une canne, un petit bibelot ; avant-hier je lui ai donné une montre. Je l'aime bien.

Il a une figure très douce, pas de moustache et des yeux de fille. C'est un type dans le genre de monsieur Robert.

ROBERT

Ah !

FANNY

Et je ne le trompe pas ! J'ai un autre amant chef cuisinier dans un grand restaurant, mais celui-là, ce n'est pas pour le sentiment, c'est pour la stabilité. — Une cigarette ?

ROBERT, (froissé.)

Merci.

FANNY

Voyez-vous, monsieur Robert, toutes les femmes de mon âge pensent de même. Nous avons toutes dans la vie un petit coin de poésie qui ne nous rapporte qu'en bonheur. J'ai trente ans comme madame. J'ai besoin de protéger quelqu'un, de sorte que j'ai mon petit ami, J'ai mon petit Gustave, comme madame a son petit Robert. Le prénom change, la position sociale aussi. Voilà tout.

ROBERT, (furieux)

Très peu !

FANNY

Comment ?

ROBERT

Rien.

FANNY

On a sonné. C'est madame.

(Elle va ouvrir.)

## SCÈNE II

ROBERT, MAUD, (sortie de théâtre très élégante)

MAUD, (entrant)

Mon pauvre chéri ! Je t'ai fait attendre !

ROBERT, (mollement.)

Non...

(Ils s'embrassent.)

MAUD

J'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser du baron. Nous sommes partis après le deuxième acte. Il voulait m'emmener souper. Quant à Joseph Kahn, il prétendait prendre le thé chez moi. Tu vois ça d'ici. A onze heures.

ROBERT

Joseph Kahn ?

MAUD

C'est un banquier.

ROBERT

J'allais le dire. Mais depuis quand le connais-tu ? Tu ne m'en avais jamais parlé.

MAUD

Il me fait la cour depuis un mois. Il est très riche. Je le ménage.

ROBERT

Pourquoi?

MAUD

Parce que le baron est vieux. Il arrivera un jour où le pauvre homme... Eh bien, ce jour-là, c'est Joseph Kahn qui le remplacera.

ROBERT

Et déjà il a ses petits profits. Il ne doit pas se gêner pour t'embrasser... Et je suppose que toi, de ton côté...

MAUD

Ah ! tu m'ennuies !... Kahn a 50 ans, et puis, que veux-tu ?.. Je puis avoir besoin d'argent. Tu n'y peux rien, mon pauvre petit. *(Robert hausse les épaules s'assied et tire son porte-cigarettes.)* Tiens, prends une cigarette du baron. Des turques. Elles sont meilleures.

ROBERT, (digne.)

Je préfère fumer les miennes.

MAUD

Elles sont moins bonnes.

ROBERT

Elles sont à moi.

MAUD, (examinant la table du souper.)

Des huîtres, des œufs à la gelée et du perdreau. J'ai une faim de loup. Et toi?

(Elle sonne.)

ROBERT, (boudeur.)

Moi non.

MAUD

Moi non... *riant.* Tu es bête, quand tu dis ça. *à Fanny.* Portez ces effets dans ma chambre. Préparez-moi un peignoir. *Fausse sortie de Fanny* Il n'est rien venu pour moi?

FANNY

Ces lettres et ce colis.

(Sort Fanny.)

MAUD

Un colis?(*Elle le regarde.*) « Alexandrie ! » Oh ! mais, c'est la table !

ROBERT

Quelle table ?

MAUD

La table que Grandelle m'a envoyée d'Egypte.

ROBERT

Qui ça, Grandelle ?

MAUD

Un ami. Tu ne connais pas.

ROBERT, (amer.)

Naturellement.

MAUD

Ah ! Je suis contente. C'est la table qui a appartenue à Néréa, la grande courtisane, la danseuse. Tu sais bien, je t'ai montré la lettre de Grandelle.

ROBERT

Cette table du temps des Ptolémée ?

MAUD

Des Ptolémée, tu crois ? C'est possible. Tiens ! Ouvre la caisse.

ROBERT

Avec quoi ?

MAUD

C'est vrai. (*A Fanny qui rentre.*) Fanny, apportez-nous un ciseau et des tenailles.

(Elle décachète une lettre.)

ROBERT

De qui, ces lettres ?

MAUD

De Thylda. Tiens! Elle a lâché son amant!

ROBERT

Lequel?

MAUD

Elle ne dit pas. (*Elle ouvre une autre lettre.*) Allons bon! un bulletin de répétition pour demain. On répète la nouvelle revue.

ROBERT

Tu vas encore montrer tes jambes!

MAUD

Pourquoi les cacherais-je? (*Fanny rentre avec un ciseau et des tenailles.*) Voilà pour toi, travaille!..Ote ton habit, tu vas te salir.

FANNY

Si monsieur désire que je l'aide?

MAUD

Non. C'est amusant. Nous allons ouvrir la caisse à nous deux. (*A Robert.*) Veux-tu un petit veston?

ROBERT

Un petit veston?

MAUD

Oui, tu te salirais.(*A Fanny.*)Apportez le veston d'intérieur de monsieur de Chanluce.

ROBERT, (choqué.)

Voyons, non !

MAUD

Si ! mais si ! Qu'est-ce que ça fait ?

FANNY, (simple.)

Si monsieur a peur que le veston soit trop grand, il n'aura qu'à retrousser les manches.

(Elle sort.)

MAUD, (à la table du souper, dégrafe sa robe et mangeant un fizalis.)

Un fizalis?

ROBERT

Merci.

MAUD

Tu as tort. C'est à la fois musqué et citronneux. C'est exquis. Tu n'aimes pas ça ?

ROBERT

Non.

MAUD, (lui jetant un fizalis à la figure.)

Les hommes sont bêtes !

Fanny(rentre avec le peignoir et le petit veston.)

MAUD, (prenant le veston et le lançant à Robert.)

Tiens ! fais-toi beau ! (*Fanny lui passe son peignoir. Robert qui a mis le veston, ouvre la caisse.*) C'est dur ?

ROBERT

Non. (*Il tire de la paille.*) Tu sais, il n'y a que de la paille là dedans.

FANNY

Que monsieur cherche bien, il trouvera la poutre.

Elle rit.

ROBERT

Charmant!.. (*Il tire de la paille.*) Toujours de la paille... Ah!

MAUD

Tu vois la table ?

ROBERT

Ça commence.

MAUD

Elle est lourde?

ROBERT

Attends que ça vienne... non, pas trop.

(Robert la tient à bras tendu.)

FANNY

Monsieur a des muscles...

MAUD

Montre !. Oh! qu'elle est originale...
Mets-la debout !

ROBERT

Elle est gravée. C'est rigolo ces petites femmes nues qui dansent en se tenant la main.

MAUD

Mets-la debout. Regarde! La table se tient sur une seule patte.

ROBERT

Une patte d'ibis.

MAUD

De quoi ?

ROBERT

Ibis.

MAUD

Traduis.

ROBERT

Ibis veut dire grue en égyptien.

FANNY, (remportant la robe de Maud.)

Déjà !

MAUD

Comme les couleurs sont bien conservées.

ROBERT

Tu vois cette fine bande pourpre et ces rayons d'or...

MAUD

C'est sur cette table, m'écrit Grandelle, que la courtisane Néréa posait ses bijoux avant d'entrer au bain.

ROBERT

Qu'en sait-il, Grandelle ?

MAUD

C'est écrit sur papier russe.

ROBERT

Papyrus !

MAUD

Oui, Néréa était célèbre comme Thaïs, sa danse, sa beauté, ses mœurs légères ont défrayé la chronique. La pauvre femme, un amant jaloux l'a tuée en plein théâtre, d'un coup de couteau au cœur. Elle est morte à 33 ans.

FANNY, (qui est rentrée et qui sort emportant la paille.)

Comme le Christ.

MAUD, (avec mélancolie.)

Dire qu'il y a des milliers d'années de ça. Des centaines de générations ont passé.

ROBERT, (même jeu.)

Néréa est morte. Son squelette n'est probablement plus qu'une fine poussière grise.

MAUD

Et cette table est là.

ROBERT

Toute fragile.

MAUD

Gardant encore ses couleurs d'autrefois.

ROBERT, (riant.)

Nous n'allons pas nous attendrir.

MAUD, (riant.)

Non! Il doit y avoir son nom gravé sur une plaque d'argent au milieu de la table... Il me l'a dit...

ROBERT

Son nom ? Ah ! oui, je vois. Mais il y a deux plaques.

MAUD

Je sais. Mais c'est la plus grande.(*Elle se penche.*) Je ne vois rien. Où est-ce ?

ROBERT, (indiquant.)

Là !

MAUD

C'est son nom, tu crois, ces petits signes qui ressemblent à des cacas de mouche?

ROBERT, (sévèrement.)

Des cacas de mouche ! C'est de l'écriture cunéiforme.

MAUD

Oh ! pardon ! (*Un temps.*) Si on soupait !

ROBERT

Soupons !

(Ils s'asseoient.)

MAUD, (elle lui sert des huîtres)

Je suis follement gaie, ce soir. Et toi ?

ROBERT, (vague.)

Oui.

MAUD

Remarquables, ces huîtres. Le citron les crispe. Elles vivent encore. Moi, je les mâche. J'adore ça. Tu crois que ça souffre, une huître ?

ROBERT

Maud, tu le fais exprès.

MAUD

Non, je t'assure. Tu n'admires pas mon couvert ?

ROBERT

C'est vrai. Il est nouveau.

MAUD

Un service complet que Chanluce m'a acheté à la dernière vente Drouot. Ces couverts avaient appartenu à la princesse de Vendôme. Tu vois, la couronne fermée avec les fleurs de lys. Il a beaucoup de goût, Chanluce.

ROBERT, (froidement.)

Beaucoup.

MAUD

Il paraît que c'est très chic chez lui. C'est plein d'œuvres d'art. D'ailleurs, les réceptions qu'il donne dans son hôtel sont très élégantes. Tu devrais y aller. C'est un monde utile à connaître. Je t'inviterai à diner avec lui. Vous ferez connaissance,

ROBERT

Ce n'est pas la peine.

MAUD

Mais si. D'ailleurs je lui ai déjà parlé de toi. Je lui ai montré tes dessins. Il les trouve très bien. S'il pouvait te les acheter, c'est ça qui te ferait de l'argent de poche.

ROBERT, (haussant les épaules.)

C'est stupide.

MAUD

Je sais ce que je dis. Tu as beaucoup de talent. Ta famille ne t'encourage pas assez.

ROBERT

Ah ! pour ça !.,

MAUD

Mon pauvre chien ! Mais nous arrangerons ça, tu verras. Nous les placerons tes dessins. J'en parlerai à Jean Kéran, le directeur de l'Etendard. C'est un vieil ami. Il n'a rien à me refuser. Pas, s'il te prenait tes croquis au journal, c'est ça qui te ferait une petite rente ?

ROBERT, (énervé.)

Ne t'inquiète donc pas de mes dessins.

MAUD

Tu es trop modeste. Tiens, sonne donc. (*Fanny entre.*) Fanny, enlève-nous ça. Une aile de perdreau ?

ROBERT

Tu m'en donnes trop.

MAUD

Fais un vœu. C'est le premier gibier de la saison. Joseph Kahn a tiré ces perdreaux avant hier. Il me les a envoyés. C'est gentil, pas ?

ROBERT, (horripilé.)

Très gentil.

MAUD

Prends encore un peu de champagne. Mais si. C'est le champagne que tu aimes, du demi-sec. Il vient de la cave du baron.

ROBERT, (se levant)

Merci.

MAUD

Tu te lèves ?

ROBERT, (sèchement.)

Je n'ai plus faim, (*Il prend machinalement une cigarette du baron et l'allume.*)

MAUD

Tu fais la tête.

ROBERT

La tête, pourquoi?

MAUD

Je ne sais pas. Pour rien. Ça ne te changerait pas. Tu es nerveux depuis quelques jours.

ROBERT, (brusquement.)

Ecoute, ça m'ennuie de venir chez toi.

MAUD, (interloquée.)

Bien !

ROBERT

Oui. Je ne viendrai plus. Nous nous verrons ailleurs où tu voudras, n'importe où. Je prendrai un appartement.

MAUD

Tu n'as pas le sou.

ROBERT

Je trouverai de l'argent. Mais tu comprends, ici, ce n'est plus possible . Il y a trop de choses ici, trop de choses qui ne sont pas à moi.

MAUD

Comment ?

ROBERT

Oui. Tes amants sont avec nous, même quand nous sommes seuls.

C'est à eux tout ceci.

MAUD

C'est à moi.

ROBERT

Ils te l'ont donné et moi j'en profite.

MAUD

Tu es bête !

ROBERT

Jusqu'aux mets que je mange. Jusqu'au vin que je bois. Jusqu'aux cigarettes que je fume, (*Il jette sa cigarette.*)

MAUD

C'est logique ! Tu es mon amant de cœur.

ROBERT

J'ai l'impression que tu m'entretiens.

MAUD

Je ne t'ai même jamais donné d'argent.

ROBERT, (furieux.)

Je n'accepterais pas.

MAUD

Si tu étais l'amant d'une femme du monde, toutes ces petites choses te sembleraient toutes naturelles.

ROBERT

Une femme du monde ne reçoit pas tant de cadeaux.

MAUD

Allonc donc ! Quand une femme du monde est jolie, c'est pire qu'une grue.

ROBERT

Mais avec les amants que tu as, et ceux que tu tiens en réserve, comment veux-tu que je sache si tu m'aimes ?

MAUD

Il me semble que je te le prouve.

ROBERT

Ça ne prouve rien.

MAUD

Merci.

ROBERT

Non. Tu le prouves aussi au baron.

MAUD, (souriant.)

Tu ne peux pas être jaloux du baron.

ROBERT

Soit, celui-là ! Mais il y a de Chanluce. Il est beau garçon, et parfois, ça peut te faire plaisir.

MAUD, (sincère.)

Oui.

ROBERT, (furieux.)

Ah ! tu vois !

MAUD

Ce n'est pas de l'amour.

ROBERT

Pourquoi n'est-ce pas de l'amour ?
C'est ton amant, et il ne t'entretient pas.

MAUD, (avec nuance.)

Il ne m'entretient pas, mais il m'enrichit.

ROBERT, (qui ne comprend pas.)

Ah !

MAUD

Mes meubles, ce guéridon, ces tableaux, ce dessus de cheminée, et, tiens, ces couverts, c'est lui qui me les a donnés. Cette bague que tu aimes tant, vient de lui. Ce collier que tu as trouvé si joli, c'est encore de lui. Les glaces Louis XV de ma chambre à coucher, tu sais... ces glaces où... Eh bien, c'est toujours de lui.

ROBERT, (impartial.)

Oui. Il a du goût, je ne dis pas...

MAUD

C'est un artiste. Alors, quand je descends en moi-même, je ne sais plus si ce que j'aime en lui c'est les cadeaux qu'il me donne... ou la manière dont il sait me les donner.

ROBERT

Enfin, il n'en est pas moins vrai que tu trompes le baron avec nous deux.

MAUD

Ce n'est pas la même chose. Si le baron apprenait que je le trompe avec Chanluce, il pourrait en concevoir de l'irritation, il ne saurait être jaloux.

ROBERT

Pourquoi ?

MAUD

Parce qu'il se rendrait compte que puisque Chanluce embellit ma maison qui est aussi la sienne, il y a de sa part comme une association anonyme. Au contraire, il se dirait que j'ai du tact, que je n'ai pas voulu abuser de sa générosité et que j'ai préféré m'adresser ailleurs.

ROBERT

— Et moi ?

MAUD

Toi, ça n'a aucun rapport. Toi, tu es le monsieur qui ne donne rien, qui n'a pas de raison sociale, toi, tu es, je te le répète, le petit amant de cœur. Si le baron apprenait ma liaison avec Chanluce, il se dirait ; elle m'a trompé. S'il apprenait ma liaison avec toi, il se dirait : elle m'a trahi... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre...

ROBERT, (vexé.)

Trop bien. Car puisque je ne donne rien et que je suis ton amant, je deviens une manière de ma...

MAUD, (froissée.)

Tais-toi ! Quelle manie tu as de vouloir toujours employer de gros mots. Mon Dieu, que les hommes ont peu le sentiment des nuances ! Mets-toi donc une bonne fois dans la tête que tu es quelque chose de spécial... de spécial et d'exquis. Tu es le camarade et en même temps l'amant, à qui, bien entendu, on ne donne rien.

ROBERT, (furieux.)

Encore !

MAUD, (continuant.)

Mais si on ne lui donne rien, on est ravie et en même temps un peu fière de lui montrer ce qu'on a reçu. Il se dit alors flatté : Cette femme dont on paie si cher les caresses, se livre à moi pour mes beaux yeux. D'autres ont partagé ses faveurs, mais ils n'ont jamais été sûrs qu'ils étaient employés pour eux-mêmes, moi, au contraire, j'en suis sûr. Et alors on sourit comme tu souris en ce moment... Tiens ! embrasse-moi !... Et réjouis-toi dans ton cœur, c'est toi qui les fais tous cocus !

ROBERT, (satisfait.)

Je crois que tus as raison !

(Il l'embrasse.)

MAUD, (sur ses genoux.)

Grosse bête ! Ecoute... Il y a un petit mot aujourd'hui, pour désigner ce que tu es... un petit mot gentil... Tu es le gigolo...

ROBERT, (de nouveau vexé.)

Oui, je sais. Mais c'est encore un de ces mots nouveaux, un palliatif inventé pour les besoins de la cause.

MAUD

Le mot est nouveau, mais la chose est ancienne. Il y a eu de tous temps des gigolos, mon chéri, seulement, on ne leur avait pas encore trouvé de nom, voilà tout.

C'est vieux comme le monde.

ROBERT, (un peu rassuré.)

Tu crois ?

MAUD

Si je crois !.. Tiens, je suis sûre que déjà au temps des Pto... des Ptol... Comment dis-tu ça ?

ROBERT

Des Ptolémée.

MAUD

Eh bien, je suis sûre qu'au temps des Ptolémée, le gigolo existait déjà. Je suis sûre que Néréa, qui était riche et belle et qui ne devait pas manquer de michés sérieux, avait, elle aussi, dans sa vie, un petit bonhomme comme toi, son gigolo...

ROBERT

Peut-être...

MAUD

Ah ! si la table pouvait parler. Certes, il a du appuyer sa main frémissante sur le rebord du bois, les jours où seul admis dans la chambre intime, le gigolo regardait le corps de Néréa se cambrer dans l'eau tiède du bain... Dis donc ?

ROBERT

Quoi ?

MAUD

Si qu'on la faisait tourner la table ?

ROBERT

Pourquoi faire ?

MAUD

Nous pourrions évoquer l'esprit de Néréa. Peut-être un peu d'elle vibre encore dans ce bois fragile.

ROBERT

Tu crois aux tables tournantes ?

MAUD

Comme au bon Dieu ! Oh ! veux-tu, dis ?

ROBERT, (s'approchant de la table.)

Tu espères vraiment que ça va parler, cette machine-là ?

MAUD, (s'asseyant à la table, les mains sur le bois.)

Je ne sais pas. — On peut toujours essayer.

ROBERT

On peut.

MAUD

Esprit ! Etes-vous là ? (*Rorbert rit.*) Non, ne ris pas... C'est idiot ! Il faut être sérieux... (*Reprenant d'une voix grave.*) Esprit ! Etes-vous là ?...

(La table ne bouge pas.)

ROBERT

La peau !

MAUD

Tu m'agaces !.. Eteins les deux bougies... Il y a trop de lumière...

(Robert souffle les deux bougies. Demi-obscurité sur la scène.)

(Robert revient s'asseoir.)

ROBERT

Appelle-la par son nom.

MAUD

Esprit de Néréa, êtes-vous là ?

(La table hésite, se balance et frappe trois coups.)

ROBERT, (inquiet.)

Nom d'un chien ?

MAUD, (très émue.)

Elle a frappé trois coups... C'est le grand oui.

ROBERT

Ça me fiche le trac, ces blagues-là?

MAUD

Esprit de Néréa, pouvez-vous répondre?(*Trois coups de la table.*) Elle peut nous répondre... Tu as entendu? Elle peut nous répondre!..

ROBERT, (affectant d'être sceptique.)

C'est égal, je voudrais bien voir cette femme-là!

MAUD

Esprit de Néréa, pouvez-vous nous apparaître? (*Trois coups.*) Elle peut, tu as vu, elle peut!

ROBERT

Tu pousses... je suis sûr que tu pousses.

MAUD, (très agitée.)

Sur la tête de ma mère!.. Esprit, que faut-il faire pour que vous nous apparaissiez?

(La table se livre à une danse désordonnée.)

ROBERT, rattrapant la table sur le point de tomber.

Qu'est-ce que ça veut dire ce qu'elle danse là?

MAUD

Je ne sais pas... nous allons voir... Esprit, nous allons

procéder par la méthode des lettres de l'alphabet... A la lettre voulue, vous vous arrêterez...

ROBERT

Non, non, c'est idiot, puisque c'est un esprit égyptien, l'alphabet n'est pas le même.

MAUD, (logique.)

Puisque c'est un esprit, il comprendra : A.. B... (*La table s'arrête.*) C'est B... Continuons: A... c'est A...

ROBERT

B. A.

MAUD

Ça fait Ba... A. B. C. D. E. F. G. H. I.

ROBERT

C'est I...

MAUD

Ça fait Bai... Continuons.

ROBERT

Ça fait bai. A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L.M.N. O. P. Q. R.S... C'est S... Bais.

MAUD

Ça doit être un baiser.

ROBERT

Il faut que je te donne un baiser.

(Il l'embrasse longuement.)

MAUD

C'est gentil... mais ça ne doit pas être ça (*A la table.*) Est-ce ça?(*Deux coups.*)Ce n'est pas ça ! J'ai une idée!.(*A la table*) Faut-il que mon ami embrasse la table? (*Trois coups.*) C'est oui.., Non, attends... (*A la table.*) Faut-il qu'il embrasse une des petites bonnes femmes toutes nues. (*Deux coups.* C'est non.

ROBERT

Dis donc Maud, il faut peut-être que.

(Il dit un mot à l'oreille de Maud.)

MAUD, riant.

Ah! non,ce serait un peu fort! (*Sérieuse.*) Nous allons lui demander. (*A la table.*) Esprit, est-ce qu'il faut faire ce ce que mon ami vient de me dire? (*Deux coups.*) C'est que... deux coups...

ROBERT

Oh ! ça, par exemple...

MAUD, riant.

Mais non! Je dis: la table a frappé deux coups. C'est non.

ROBERT

Ah ! tant pis.

MAUD, à la table.

Faut-il qu'il embrasse la plaque où est gravé votre nom? (*Trois coups formidables.*) Oh!

ROBERT

C'est ça !

MAUD

Eh bien, embrasse la plaque...

ROBERT, (très ému.)

Ma parole, ça me fait quelque chose.

MAUD

Tu as peur.

ROBERT

Non, mais...

MAUD

Dépêche-toi donc. L'esprit n'aurait qu'à s'en aller !

ROBERT, (se baissant)

C'est vrai !

MAUD

Et embrasse bien, très fort, pour la réveiller.

ROBERT

Un baiser qui réveillerait un mort.

(Il embrasse.)

(Coup de théâtre, la scène devient obscure, puis s'éclaire. Néréa en tunique, une guirlande de roses aux cheveux, des sandales aux pieds apparait resplendissante.)

MAUD et ROBERT, (emsemble)

Oh !

## SCÈNE III

## LES MÊMES, NÉRÉA

NÉRÉA

Bel adolescent, et toi jeune femme que les dieux vous soient propices ! (*Un temps.*) C'est la première fois depuis plus de 2.000 ans que je revois la lumière du jour.

ROBERT

Il est minuit.

NÉRÉA

Tous les mille ans, nous pouvons, par un décret des puissances invisibles, nous réveiller de l'éternel sommeil. Il suffit pour cela, que soit donné sur notre nom gravé ou sur une image qui reproduise nos traits le baiser fervent d'une bouche adolescente (*A Robert.*)Tu fais très bien le baiser Ephèbe.

ROBERT

Vous êtes bien aimable Madame.

NÉRÉA

Où suis-je ici ?

MAUD

Chez moi, madame, chez Maud, actrice aux Folies-Moulin-Bergère.

NÉRÉA

Une collègue ! (*Elle lui serre la main.*) Tu es aussi courtisane ?

MAUD

J'ai des amants !

NÉREA

Ce jeune garçon est du nombre ?

MAUD

Un peu.

(Elle embrasse Robert.)

NÉRÉA

Je le félicite et je te félicite, car il est rose et blanc comme un petit cochon d'Arcanie.

ROBERT, (vexé.)

Ah ? bien !

NÉRÉA

A te voir Maud, on devine tout de suite que la foule de tes amants doit être innombrable.

MAUD, (suffoquée.)

Comment, mais pas du tout !

NÉRÉA

Ne sois pas modeste ! Tous les hommes de cette cité doivent se disputer un baiser de tes lèvres et ton lit doit

changer plus souvent d'amants que le Nil ne change de couleur.

MAUD

Elle en a de bonnes !

NÉRÉA

Dans quelle ville suis-je ici ?

MAUD

Vous êtes à Paris !

NÉRÉA

Paris ? Est-ce le nouveau nom que porte Alexandrie ?

MAUD, (riant)

Non Paris est en France.

NÉRÉA

C'est là un pays que j'ignore! Mais si toutes les femmes d'ici te ressemblent et si tous les éphèbes ont le visage de ton amant, ce doit être une cité agréable.

MAUD, (flattée.)

Voulez-vous prendre quelque chose?

NÉRÉA

J'aperçois des figues. Cela me suffira. (*Elle mange une figue.*) (*A Robert.*) Quel âge as-tu, Ephèbe ?

ROBERT,(se retourne pour voir à qui Néréa s'adresse.Naud lui fait signe que c'est à lui.)

Vingt ans.

NÉRÉA

Tu as des traits harmonieux, mais tes vêtements sont modestes.

ROBERT, (à part.)

J'aurais dû passer mon smocking

NERÉA, à MAUD

C'est ton amant de cœur?

MAUD

Oui, madame.

NÉRÉA

Je regrette de ne pas voir ses formes. *Robert enlève son veston et passe son smocking.* Elles me rappelleraient celles de mon ami le jeune Dyos. Il avait son âge.

MAUD, (intéressée.)

Ah! vous aviez un amant de son âge?

NÉRÉA

Ma mère me le reprochait souvent, car je le préférais aux riches marchands étrangers, et pourtant il ne m'a jamais donné une obole.

MAUD, à ROBERT

Son gigolo!

NÉRÉA

Est-ce que cet éphèbe te fait des présents?

MAUD

Mon Dieu...

ROBERT

Elle manque de tact !

MAUD

Et vous aimiez beaucoup monsieur Dyos?

NÉRÉA

Je l'aimais presque tous les jours, mes nuits étant généralement employées.

MAUD, (à elle-même.)

C'est une grue !

NÉRÉA

Je lui donnais de riches cadeaux bien qu'il fît mine de les refuser. Comme il était friand de mets délicats, c'est à lui que passaient les gâteaux de miel, les tomates fraîches et les vins parfumés que m'apportaient mes amants. Je suppose qu'il en est de même pour cet éphèbe ?

ROBERT, (se levant)

Ah ! elle m'embête !

MAUD, à ROBERT

Quand je te le disais que le gigolo c'est vieux comme le monde !

ROBERT, à MAUD

Laisse-moi tranquille !

NÉRÉA, à MAUD

Depuis combien de temps es-tu courtisane ?

MAUD, (souriant.)

Mon Dieu, c'est à 18 ans, comme on dit, que j'ai fauté.

NÉRÉA

A 18 ans ! Tu étais donc atteinte de quelque maladie redoutable.

MAUD, (furieuse.

Mais, jamais de la vie !

NÉRÉA

Pourtant, 18 ans, c'est ridiculement tard.

MAUD, (digne.)

Pas chez nous.

NÉRÉA

Oh ! c'est fort changé. Moi j'ai eu mon premier amant à l'âge de 8 ans.

ROBERT, (indigné se lève.)

Ah ! Quel est le saligaud ?

NÉRÉA, (avec simplicité.)

C'était un sénateur opulent.

ROBERT, (scandalisé.)

Oh !

NÉRÉA

J'habitais alors l'école où l'on enseigne le rythme d'amour, au sein du temple consacré à la déesse Aphrodite. Il m'a donné 5 drachmes. C'est ce qui a commencé à m'établir.

MAUD

Alors vous marchez depuis l'âge de 8 ans ?

NÉRÉA

Oui. Je suivais las conseils de ma mère qui à cett époque professait encore. Elle s'appelait Mouzarion et était célèbre par sa beauté.

MAUD

Ah ! madame votre mère marchait aussi !

ROBERT

Quelle famille !

NÉRÉA, (montrant la table.

Cette table lui avait appartenu. Elle me l'a laissée en mourant. Son nom est gravé sur la plus petite plaque. (*A Robert.*) J'ai en peur un instant que tu n'embrasses la plaque de ma mère.

ROBERT

Oui ! oui !

NÉRÉA, à MAUD

Tu n'as pas été élevée dans une école d'amour ?

MAUD, (avec noblesse).

J'ai été élevée aux Oiseaux.

NÉRÉA

Y enseigne-t-on l'art de plaire aux hommes ?

MAUD, (riant.)

Non.

NÉRÉA

N'existerait-il plus à Paris de ces temples consacrés à Aphrodite où les hommes trouvent de jeunes courtisanes ?

MAUD

Si, si, mais ça ne s'appelle plus comme ça.

ROBERT

Non, ça s'appelle des...

MAUD, (l'arrêtant.)

Robert !

ROBERT

Oui.

NÉRÉA

La science d'amour à Paris me paraît être en décadence.

MAUD, (souriant.)

Ne vous y fiez pas.

NÉRÉA, (regardant autour d'elle.)

Ce salon manque de marbres, d'ivoires et de porphyres, mais les étoffes en sont précieuses. Tu es riche ?

MAUD

Des fois.

NÉRÉA

Ces fois là, ton amant de cœur est heureux ?

ROBERT, (furieux.)

Oh ! mais elle m'embête ! Elle m'embête !

NÉRÉA

J'étais riche moi aussi. Pourtant il m'arrivait d'emprunter aux Juifs. Est-ce qu'il y a encore des Juifs ?

MAUD

Ça se trouve.

NÉRÉA

Combien d'esclaves as-tu ?

MAUD

D'esclaves ! Ah ! oui, j'ai trois bonnes et deux domestiques.

NÉRÉA

Tu n'as que cinq esclaves ! J'en avais soixante, des musiciens grecs, des filles blondes de Syrie et vingt-cinq nubiens dont l'un me distrayait les jours où Aphrodite ne m'avait point secourue.

MAUD, (choquée.)

Comment, avec vos domestiques ?

NÉRÉA

Ça ne se fait plus ?

MAUD

Ça se fait quelquefois dans le monde, mais c'est mal vu.

ROBERT

Plutôt !

NÉRÉA

Oh ! Je sais ! les esclaves sont des gens qu'on peut jeter aux lamproies, mais ce sont tout de même des hommes. Mon Nubien me l'a bien prouvé.

MAUD

Vous ne deviez pas beaucoup connaître la pudeur de votre temps.

NÉRÉA, (étonnée.)

La Pudeur? Ah! Tu veux parler de cette honte subite qu'affectent certaines femmes et qui chez les vierges est du désir mêlé à de la crainte ? Si fait, nous connaissions ce procédé, c'est un des stimulants de l'amour.

ROBERT

Elle est cynique !

NÉRÉA

Il me plaît de causer avec toi ! Parler est une chose

agréable quand on s'est tu pendant deux mille ans. (*A Robert.*) Ephèbe.

ROBERT, (même cri que plus haut; il se retourne. Maud lui fait signe que c'est à lui.)

Madame ?

NÉRÉA

Approche-toi de moi. (*Robert s'approche.*)Etends-toi à mes pieds. (*Robert s'agenouille. Néréa le caresse au visage.*) Un vrai petit cochon d'Arcanie.

ROBERT

Elle a de jolis doigts, mais elle s'exprime sans politesse.

NÉRÉA

Tu n'as pas encore de barbe. (*A Maud.*) C'est agréable, n'est-ce pas ?

MAUD

Oui. C'est comme une fille.

NÉRÉA, (rêveuse.)

C'est comme une fille !(*Elle le caresse.*)Moi, ce que j'aimais chez Dyos, c'était sa poitrine lisse comme celle d'Eros. Un homme épilé ne parvient pas à donner l'illusion.

MAUD, (à part.)

Ah ! mais ! Est-ce qu'elle va le tripoter comme ça longtemps ?

NÉRÉA

Oui, ce qui me plaisait chez Dyos, c'était sa jeunesse

efféminée, je l'aimais moins dans l'action que dans le repos.

MAUD, (avec sentiment.)

Comme je comprends ça.

ROBERT, (surpris.)

Ah !

NÉRÉA

Les meilleurs moments que je passais avec lui, étaient ceux où nous restions côte à côte, émus encore, mais immobiles, ainsi que deux sphynx qui s'allongent, chauffés de soleil.

MAUD

Comme je comprends ça !

ROBERT

Comment ?

NÉRÉA

Les autres moments ne m'étaient pas désagréables, mais l'émotion en était moins rare.

MAUD, (avec poésie.)

Que nous sentons de même ! Aussi, bien souvent je laisse faire Robert parce que je vois que ça lui fait tant de plaisir.

ROBERT, (vexé.)

Eh bien ! Et à toi ?

MAUD

Pas le même, mon vieux. Je t'aime surtout après.

ROBERT

Charmant !

MAUD

Oui, je t'aime quand nous restons étendus côte à côte ainsi que deux sphynx.

ROBERT, (en colère.)

Deux sphynx. Tu m'as l'air de deux sphynx.

(Il se lève.)

NÉRÉA

Les hommes ne comprennent pas ces choses, car ils sont vaniteux.

MAUD

C'est rudement vrai.

NÉRÉA

Dyos m'attendrissait, surtout quand, un peu fatigué, les paupières lasses il restait blotti contre moi pareil à un jeune enfant.

MAUD

Alors, on cause.

NÉRÉA

Il me parlait de ses travaux.

MAUD

Robert me parle de ses dessins.

NÉRÉA

Je lui donnais des conseils.

MAUD

On a l'impression d'avoir une conscience.

NÉRÉA

Il me semblait que je le protégeais.

MAUD

On est un peu comme sa mère.

NÉRÉA

C'est ainsi que je l'aimais.

MAUD, à ROBERT

C'est ainsi que je t'aime.

ROBERT

Je ne croyais pas être aimé de cette façon-là.

(Il allume une cigarette et va s'asseoir, irrité, dans un coin.)

NÉRÉA

Maud, tu es actrice, m'as-tu dit, et tu danses ?

MAUD

Oui.

NÉRÉA

Quand tu danses, est-ce que tu danses nue ?

MAUD

Mais, jamais.

NÉRÉA, (souriant.)

Je suis sûre que tu as tort.

MAUD

Ah !

NERÉA

Mime-moi une de tes danses avec chanson.

MAUD

Vous voulez ?

NÉRÉA

Tu dois en connaître.

ROBERT

Certainement elle en connaît. (*A Maud.*) Tu sais la chanson du gommeux. (*A Néréa.*) Elle a un chic quand elle chante ça. (*Il prend son chapeau, le pose sur l'oreille, prend sa canne et entonne.*) Je suis le p'tit gommeux ! P'h ! P'h ? (*Il se rassied.*)C'est une chanson tout à fait bien.

NÉRÉA

Allons, Maud !

MAUD

Ecoutez, si je danse, vous danserez aussi.

NÉRÉA

Si tu veux.

MAUD

Alors, soit.

(Elle retrousse ses jupes à la manière d'une chanteuse de café-concert, et de ce pas cadencé à la mode dans nos music-hall, elle arpente la scène en chantant.)

Je suis un' petit' femm' gentille
Du pognon, y m'en faut beaucoup
Mais quand ça m'chant' mais quand ça m'grille
Alors je march' pour rien du tout.
J'suis pas bégueule
J'aime un' bell' gueule
J'ai un p' tit gi
Un p' tit gigo
Un p' tit gigolo.

2

J'aim' les ch' vaux, le lux', la toilette
J'aim' être servie par des larbins
C'est pourquoi j'en bouffe d'la galette
Mais quand ça m'plaît j'march' pour rien.
J' suis pas bégueule
J'aime un' bell' gueule
J'ai un p' tit gi
Un p' tit gigo
Un p' tit gigolo.

ROBERT, (enthousiasmé.)

Bravo ! Bravo !

MAUD

J'ai des michés jusqu'en province
Qui se ruinent pour mes beaux yeux
J'ai des banquiers, des ducs, des princes
Eh bien, pourtant c'que j'aim' le mieux

(Elle chante le refrain que Robert chante aussi avec délire.)

C'est la bonn' gueule
La bell' bonn' gueule
De mon p' tit gi
Mon p'tit gigo
Mon p' tit gigolo.

NÉRÉA, (grave.)

La belle... bonne... gueule.

C'est étrange, c'est très étrange ce que tu chantes-là. Quel est le poète qui t'a composé ces vers?

MAUD

Un homme du monde qui fait des revues dans les cercles.

NÉRÉA

Quelle danse singulière.

ROBERT

N'est-ce pas? Epatant, tout à fait épatant.

MAUD

A votre tour. Néréa.

NÉRÉA

Je vais vous dire une chanson sur le même sujet. Il s'agit aussi d'une fille qui préfère à la vieillesse fortunée l'adolescence gracieuse et robuste.

« Pourquoi souris-tu Daumakos ? C'est le vieux marchand abyssin qui m'interroge soupçonneux. Moi, je réponds : Je souris du corail que tu vas m'offrir si je t'embrasse avec mes lèvres, et des perles que tu me donneras si je te mords avec mes dents.

— Mon amant est vigoureux comme un faune et beau comme un dieu, Ohé ! Oh !

Pourquoi ris-tu à présent Daumakos ? Je ris des bracelets d'or que tu vas m'acheter, si je t'enlace avec mes bras, et des peignes d'argent que tu m'apporteras si je défais sur tes genoux mes cheveux.

— Mon amant est vigoureux comme un faune et beau comme un dieu. Ohé ! Oh !

— Pourquoi frappes-tu dans tes mains et danses-tu maintenant ? Voici les perles et le corail les peignes d'argent et les bracelets d'or. Ils m'ont coûté ma fortune. Tiens ta promesse. Pourquoi ris-tu au lieu de dénouer ta ceinture?

— Je ris, je chante, je frappe dans mes mains parce que ces perles et ce corail, ces peignes d'argent et ces bracelets d'or, je les vendrai à un juif pour aimer sans plus de soucis mon jeune ami Arosteûs, qui n'a pas, comme les satyres, des touffes grises au creux des oreilles et des mains tremblantes de vieillard.

— Mon ami est vigoureux comme un faune et beau comme un dieu. Ohé ! Oh !

ROBERT et MAUD

Bravo ! bravo ! comme vous dansez bien.

NÉRÉA

Cela vous a plu?

MAUD

Oui, vous avez raison, c'est la même chanson.

ROBERT

Tout à fait la même... Un peu plus coco.

MAUD, (qui s'approche de NÉRÉA.)

Quel dommage que vous ne viviez plus aujourd'hui. Nous nous entendrions si bien.

NÉRÉA

Je le crois.

MAUD

Vous avez une âme très fine et beaucoup de jugement

NÉRÉA, (modeste.)

J'ai acquis quelque expérience.

MAUD

Est-ce que l'or fauve de vos cheveux est naturel ?

NÉRÉA

J'y mets de la teinture de Perse et toi ?

MAUD

De l'eau royale. Tiens, vous vous teignez les ongles bizarrement.

NÉRÉA

C'est du jaune d'or avec de la pourpre.

MAUD

C'est joli.

NÉRÉA

Tes ongles ne sont pas moins jolis.

(Robert donne des signes de vive impatience.)

MAUD

Et vos bras, quelle blancheur !

NÉRÉA

Tes bras ne sont pas moins blancs !

MAUD

Quel malheur que vous soyez morte.

ROBERT, (entre ses dents.)

Il n'y a pas à revenir là-dessus.

MAUD

J'aurais aimé être votre amie.

NÉRÉA, (songeuse,)

J'avais une amie qui s'appelait Hymnis.

MAUD

Vous l'aimiez beaucoup ?

NÉRÉA

Mieux qu'une sœur.

MAUD

Elle était heureuse.

ROBERT, (rageur.)

Elles ne font plus beaucoup attention à moi.

NÉRÉA

Que mets-tu dans ton bain ? Tu es fraîche et rose comme un petit cochon d'Arcanie.

ROBERT, (vexé.)

Comment ! Elle aussi !

MAUD

Je prends tous les matins mon tub d'eau froide.

NÉRÉA

Moi, je me baignais dans une eau tiède où mes esclaves faisaient couler du lait, de l'huile parfumée et de l'essence de rose. Veux-tu me montrer la chambre où tu te baignes?

MAUD

Mais avec plaisir.

(Elles se lèvent toutes deux.)

ROBERT, (il se lève aussi.)

Ah! Ah!

(La pendule sonne quatre heures.

NÉRÉA

Trop tard. Il faut que je m'en aille!

(Elle s'arrête.)

MAUD

Qu'est-ce qu'il y a? Que faites vous?

NÉRÉA

L'aube sans doute s'éveille. Je n'avais que la nuit. Il faut nous quitter.

MAUD

Quoi! C'est vrai!

NÉRÉA

Adieu Maud! Je garderai dans les jardins du Ciel le souvenir de tes traits.

(Obscurité peu à peu sur la scène.)

MAUD

Néréa!

NÉRÉA

Je regrette de partir si vite, nous aurions eu des choses à nous dire. Les siècles changent. Les femmes ne changent pas.

MAUD

Néréa ! Restez encore ! Restez.

NÉRÉA

Adieu, petite Maud. Tu as des yeux qui me rappellent ceux de Hymnis avec quelque chose en plus qu'on ne doit trouver qu'à Paris. Adieu ! Adieu ! petite Maud.

(Obscurité brusque, puis lumière. Néréa a disparu )

## SCÈNE QUATRIÈME

MAUD, ROBERT

MAUD

Néréa ! Chère Néréa !. Néréa !... Elle est partie! (*Robert s'approche, par derrière, de Maud restée songeuse et lui prenant les bras, l'embrasse brusquement sur la nuque.* (*Se dégageant.*)Ah ? non ! non !

ROBERT

Pourquoi non? Tu n'as jamais été si jolie ! Tu es rose et fraîche...comme un petit cochon d'Arcanie.

(Il veut l'embrasser.)

MAUD

Non, laisse-moi. Pas ce soir, pas maintenant. Je ne pourrais rien supporter ce soir, tu entends pas plus toi qu'un autre. Personne! (*Elle va vers la porte.*)Personne !

(Elle sort.)

## SCÈNE CINQUIÈME

ROBERT, (seul.)

Qu'est-ce qu'elle a? (*A la porte.*)Maud! voyons, Maud! Elle ne répond pas. Quand elle est comme ça, il n'y a rien à faire. Tant pis! car justement ce soir... Elle était très bien, cette jeune Néréa! Maud aussi est très bien. Enfin!... me voilà bredouille! (*Il prend son habit et met son chapeau.*)C'est dommage! (*Il met son paletot sur le bras et prend sa canne.*) C'est dommage!...(*Il regarde la table, hésite, puis s'approche.*) C'est domm...(*Il pose brusquement son chapeau, sa canne et son paletot sur une chaise. Regardant la table.*) Au fait... mais oui... pourquoi pas? Elle nous a dit que sa maman était célèbre pour sa beauté. (*Il s'assied à la table.*) Nous allons bien voir. (*Les mains sur le bois.*) Esprit de Mouzarion, êtes-vous là? (*Au public.*) Je vais embrasser la plaque de sa mère.

RIDEAU

# LE JE NE SAIS QUOI

COMÉDIE EN 3 ACTES

## *DES MÊMES AUTEURS*

LES TOILES D'ARAIGNÉE (comédie en 1 acte)

## *DE M. FRANCIS DE CROISSET :*

LES NUITS DE QUINZE ANS (Poésies)
PAR POLITESSE (comédie en 1 acte)
QUI TROP EMBRASSE (comédie en 1 acte)
LES DEUX COURTISANES (comédie en 1 acte)
TOUT EST BIEN (comédie en 1 acte)
CHÉRUBIN (comédie en 3 actes et en vers)
LA PASSERELLE (comédie en 3 actes, en collaboration avec Mme Fred. Gresac)
PAR VERTU (comédie en 1 acte)
LE PAON (comédie en 3 actes et en vers)
LA BONNE INTENTION (comédie en 2 actes)

## *DE M. MAURICE DE WALEFFE :*

MATER DOLOROSA (roman) en collaboration avec « L'auteur d'Amitié noureuse », 14e édition.

FRANCIS DE CROISSET ET MAURICE DE WALEFFE

—

# Le Je ne sais quoi

COMÉDIE EN 3 ACTES

*Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre des Capucines, le 24 mars 1901, reprise au Gymnase le 13 juin 1901 et aux Capucines le 15 novembre 1905.*

PARIS
LIBRAIRIE MOLIÈRE
30, RUE DES ÉCOLES, 30

—

1911

Entered according to act of Congress in the year 1905, by Félix Demolly, in the office of the Librarian of Congress at Washington.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

# PERSONNAGES

| | 1901 | 1905 |
|---|---|---|
| Le Marquis d'Evreux.. | MM. Le Gallo. | Le Gallo et André Brulé. |
| Le Comte d'Arleval... | Victor Maurel et Pierre Magnier. | Paul Numa. |
| M. Bertrand..... | Séverin-Mars. | Valentin. |
| Vicomte de Chantepoize. | Girard. | Thoulouze. |
| Jean..... | Remongin. | Bélières. |
| Marquise d'Evreux.... | Charlotte Wiehé et Berthe Cerny. | Charlotte Wiehé |
| Comtesse d'Arleval... | Miramon et Renée Felyne. | Viviane Lavergne |

Reporters, Valets, etc., etc.

Dans les salons du marquis et de la marquise d'Evreux,
à Paris, de nos jours.

# LE JE NE SAIS QUOI?

## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, JEAN

LE MARQUIS

Jean! où sont les journaux?

JEAN

Mon Dieu! Monsieur le marquis.....

LE MARQUIS

Eh bien! Ils n'étaient pas dans le fumoir?

JEAN

Ils sont encore dans la cuisine.

LE MARQUIS

Comment?

JEAN

Monsieur le marquis ne sait pas? Il y a son portrait et celui de Mme la marquise dans *le Matin*. (*Mouvement du marquis.*) C'est le groom qui est venu nous dire çà. Alors n'est-ce pas... on était en train de regarder en bas, au-dessous des portraits, la biographie de Mme la marquise.

LE MARQUIS

Oui. C'est bon.

JEAN

Ah! je peux dire qu'elle est bien, qu'elle est même très bien réussie, Mme la marquise. Ça nous a fait quelque chose de voir

ces portraits-là dans un journal. On est fier de servir sous des maîtres célèbres. Le groom qui nous jetait toujours à la tête le temps où il avait servi chez Mme Yvette Guilbert. Maintenant on aura de quoi lui répondre.

LE MARQUIS

Oui. C'est bien. C'est bien.

JEAN

Monsieur le marquis, il y a 4 personnes qui attendent dans le premier salon.

LE MARQUIS

Qui çà?

JEAN

Oh ! je ne sais pas, monsieur le marquis. Mais ce ne sont pas des gens de notre monde.

LE MARQUIS

Oui, des fournisseurs ou des marchands de vin. Je n'y suis pas.

JEAN

Je crois plutôt que ce sont des hommes de lettres.

LE MARQUIS

Des hommes de lettres? A quoi reconnaissez-vous cela, monsieur Jean?

JEAN

Il est dix heures et demie du matin, et ils sont déjà en redingote.

LE MARQUIS

Introduisez-les, je veux en finir.

## SCÈNE II

LE MARQUIS, LES 3 REPORTERS, LA REPORTERESSE

(*Jean introduit les reporters.*)

Ier REPORTER

Monsieur le marquis, nous sommes tous ici des confrères, des publicistes. Permettez-moi de vous les présenter.

LE MARQUIS

C'est inutile, Monsieur. Abrégeons.

1er REPORTER

Procédons immédiatement. (*Il s'assied. Tous s'assoient.*) Nous venons vous interviewer pour obtenir les impressions inédites de Mme la marquise d'Evreux sur Paris. Il est en effet piquant pour les nombreux abonnés et les innombrables acheteurs au numéro de notre journal (*il se tourne vers les autres*), de nos journaux, de connaître quelles sensations l'aspect de Paris, depuis quinze jours qu'elle y est arrivée, a inspirées à la fille unique de M. Smithson, le roi des pétroles.

LA REPORTERESSE

Monsieur le marquis, vous aurez remarqué que c'est notre journal *le Corset illustré* qui admira le premier, et dans ses moindres détails, le trousseau complet de Mme la marquise.

2e REPORTER

Monsieur le marquis, vous n'ignorez pas que ce sont les correspondants du *Santillane* qui se sont intéressés à votre vie intime, jusqu'à télégraphier chaque jour le menu du déjeuner et du dîner.

1er REPORTER

Mais que c'est *le Coq de France* qui en a conclu que Mme la marquise a un estomac plus robuste que M. le marquis. Elle prend du champagne. Vous prenez de l'eau minérale un peu rougie.

LE MARQUIS

Messieurs, la marquise n'est pas visible. Vous représentez, n'est-ce pas, les principaux journaux de Paris?

LES 4 REPORTERS

Oh! oui, Monsieur.

LE MARQUIS

J'en suis enchanté. (*Les reporters s'inclinent.*) J'en suis enchanté, car cela me fournit l'occasion de vous dire que je me refuse désormais à toute interview, sous aucun prétexte... Pardon, Monsieur, que faites-vous?

1er REPORTER

C'est fait, monsieur le marquis, une simple photographie.

LE MARQUIS

... Que je n'entends plus être photographié, que je ne suis pas un phénomène!

1er REPORTER

Oh ! charmant ! charmant ! (*Il écrit.*) « Je n'entends pas être photographié. Je ne suis pas un phénomène ! »

LE MARQUIS, *apercevant le 3e reporter un peu à l'écart.*

Mais, Monsieur !...

3e REPORTER

C'est fait, monsieur le marquis, c'est fait. Cela fonctionne depuis le commencement. C'est pour un cinématographe.

1er REPORTER, *se levant ainsi que les autres.*

Monsieur le marquis... Il ne nous reste qu'à vous remercier.

2e REPORTER

C'est une interview comme on n'en obtient pas souvent.

LA REPORTERESSE

« Vous représentez les principaux journaux de Paris. »

3e REPORTER

« Je n'entends pas être photographié. »

1er REPORTER

« Je ne suis pas un phénomène ». Avec cela, on peut faire 3 colonnes.

TOUS, *saluant.*

Monsieur le marquis !

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE III

LE MARQUIS, LE COMTE

LE COMTE

Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là ?

LE MARQUIS, *se retournant.*

Tiens, Gaston !

LE COMTE

Ah ! mon cher ! des millions !...

LE MARQUIS

Ah ! non ! pas toi ! pas toi !

LE COMTE

Mais non. Tu es bête. Des millions d'excuses. Il m'a été im-

possible de venir plus tôt. J'aurais voulu te serrer la main dès ton arrivée, mais je partais le jour même pour Spa. Le tir aux pigeons. Un prix de 25.000 francs. De Spa, je suis allé à Brighton. Je montais en courses. Prix de 30.000 francs. Je l'ai gagné... de rien ; merci. De là, je suis allé à Spa... Oui, un tir aux pigeons. Prix de 15.000 francs. Je l'ai perdu De là...

LE MARQUIS

La comtesse va bien ?

LE COMTE

Elle va venir. Je suis éreinté. Je viens de me faire diminuer d'une demi-livre. Oui, tous les jours sur une lampe, sous un caoutchouc, 60 degrés de chaleur. Je m'entraîne pour monter à poids léger. Eh bien, voyons ! Et toi ? Comment ça va ? La marquise ?

LE MARQUIS

Elle est sortie. Elle va rentrer.

LE COMTE

Ah ! veinard ! veinard ! Tu n'es pas allé en Amérique pour rien, toi ! Tous les journaux...

LE MARQUIS

Tu nous restes à déjeuner ?

LE COMTE

Oui, pour être présenté à ta femme. Mais auparavant il faut que j'aille chez Gastinne-Renette. Une poule au pistolet. Prix de 10.000 francs, plus une médaille en bronze ; mais la médaille... Dis donc, tu retiendras aussi ma femme à déjeuner. Elle meurt d'envie de connaître la marquise. Tu me raconteras ton voyage à New-York, les merveilles du palais de ton beau-père. Tous les journaux...

LE MARQUIS, *se levant.*

Oui, oui... Tu ne veux rien prendre ?

LE COMTE

Merci. Je suis au régime. Je ne dois pas contrarier le caoutchouc. Quel veinard, tout de même ! Un demi-milliard de dot ! Es-tu heureux !

LE MARQUIS

Oui, tu crois.. ?

LE COMTE

Dame... Si j'en avais seulement la centième partie!

LE MARQUIS

Et moi, si j'en avais cent fois moins!

LE COMTE

Tu te plains d'être trop riche?

LE MARQUIS

Tu te plains d'être trop pauvre?

LE COMTE

Qu'est-ce que tu as, mon vieux? Pourquoi n'as-tu pas l'air heureux? Je m'attendais à trouver un homme rayonnant! Mais non. Tu as l'air grincheux, morose. On dirait, ma parole, que tu as encore des dettes!

LE MARQUIS

Ah! plût au ciel!

LE COMTE

Comment!

LE MARQUIS

Mais oui, mon cher; c'est exquis d'avoir des dettes.

LE COMTE

Tu crois?

LE MARQUIS

J'en suis sûr.

LE COMTE

Alors, pourquoi as-tu fait un mariage d'argent?

LE MARQUIS

Je n'ai pas fait un mariage d'argent.

LE COMTE

Ah! elle est bonne!

LE MARQUIS

Non. Je n'ai pas fait un mariage d'argent.

LE COMTE

Ecoute. Je suis convaincu que ta femme est jolie. Je le sais, d'ailleurs. J'ai vu son portrait dans les journaux. Mais enfin, tout de même, le cadre est trop beau!

LE MARQUIS

J'ai fait un mariage d'amour.

LE COMTE

Ah! non! Ah! non! mon vieux! C'est drôle! Tu as bien dit cela! C'est drôle!

LE MARQUIS

Mais, mon cher...

LE COMTE

Tiens, dis ça à ma femme, elle va se tordre!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LA COMTESSE

LA COMTESSE, *entrant.*

Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?... Bonjour, mon cher!

LE COMTE

Il y a que ce fumiste de Philippe prétend... (*il pouffe*) prétend...

LA COMTESSE

Quoi?

LE COMTE

Il prétend qu'il a fait un mariage d'amour.

LA COMTESSE, *pince sans rire.*

Mais c'est évident. Cela me semble évident.

LE MARQUIS

Vous ne me croyez pas non plus?

LA COMTESSE, *s'asseyant.*

Moi? mais je n'en doute pas. Personne n'en doute.

LE MARQUIS

Non. Vous ne me croyez pas. Eh bien, je vais tout vous dire.
(*Ils s'asseyent.*)

LE COMTE

Si c'est long, je te préviens que je n'ai qu'un quart d'heure.

LE MARQUIS

C'est vrai. Je suis allé en Amérique pour faire un mariage d'argent.

LE COMTE

Ah!

LE MARQUIS

Laisse-moi parler. C'était un bon parti. La fille d'un grand administrateur de railway. Six millions. Ni trop, ni trop peu. Ce n'était pas voyant. J'avais vu la photographie. Elle était possible. Ni bien, ni mal. Un front... Mais enfin, avec un chapeau ça pouvait aller. Puis elle avait un joli sourire... Enfin le nom était gentil; roturier, mais gentil : Evening Christmas. Vous savez ce que ça veut dire en français ?... Ça veut dire : « Soir de Noël. »

LE COMTE

Poète, va !

LE MARQUIS

Pourquoi pas ? Un peu. Discrètement ! Donc je fais ma valise. Je prends le bateau. Malade pendant 8 jours. Je débarque. Le lendemain soir je vais au bal où l'on doit me présenter la fiancée. Je la vois. Vous n'avez jamais été au Jardin des Plantes ?

LA COMTESSE

Vous dites ?

LE MARQUIS

Au Jardin des Plantes, il y a un enclos avec des fils de fer. C'est tout près de la cage des éléphants. Dans cet enclos errent les casoars mélancoliques. Vous savez bien, les casoars ? Si ! des autruches avec de longues pattes, un cou filamenteux et un léger goître : je vous présente Miss Violett Christmas.

LE COMTE

Pauvre ami. Mais le sourire de la photographie ?

LE MARQUIS

S'ouvrait sur une garniture de dents longues comme les dents d'un vieux cheval de courses. Et des pieds, ma chère ! Ah ! je n'aurais pas eu besoin de bateau pour rentrer en France. Elle était bègue, chassieuse, un peu boiteuse, un peu bancale. Un léger rhume de cerveau l'empêchait de paraître avec tous ses avantages. En la voyant, je pâlis. J'envisageai aussitôt notre rentrée en France, côte à côte.

LE COMTE

On vous aurait fait des difficultés à la douane.

LA COMTESSE

Il y a un droit d'entrée sur les casoars ?

LE MARQUIS

Elle était impossible.

LE COMTE

Mon vieux, tu parles depuis dix minutes. Mon carton chez Gastinne. Je file. A tantôt. (*Il sort.*)

## SCÈNE V

LE MARQUIS, LA COMTESSE

LE MARQUIS

Elle était impossible. Elle était impossible... (*Il lui baise les doigts*) surtout pour quelqu'un encore sous le charme des plus jolis souvenirs, Henriette.

LA COMTESSE

Je vous en prie, ne vous croyez pas obligé parce que mon mari n'est plus là.

LE MARQUIS

A côté du casoar, dans le même salon, en petite robe bleu ciel qui avait l'air d'avoir été coupée à la maison par une maman économe, j'aperçus la plus ravissante des jeunes filles. Jolie, ma chère, jolie ! Et des yeux, et un teint ! Et un...

LA COMTESSE

Bref ?...

LE MARQUIS

Bref, je me fais présenter. Je lui parle. Elle gazouillait le français. Je bostonne. Exquise. Je rebostonne. Délicieuse. Je rerebostonne. J'étais pincé. Je m'informe de son nom. Il m'était inconnu. Je demande : « Son père est honorable ? » Absolument honorable. Elle ne doit pas être riche ? On me rit au nez ! Pauvre comme Job ! C'est Jenny l'ouvrière ! Alors me germe dans la tête une idée folle. Je me dis qu'il serait royalement charmant d'être allé en Amérique pour y chercher un lingot et d'en revenir avec une bergère. Je rererebostonne.

LA COMTESSE

Ah ! je vous en prie.

LE MARQUIS

Nous filons dans un petit salon. Là, je veux me déclarer. Je bafouille. Elle rougit. Je tombe à ses pieds avec mes noms et

qualités. Elle me relève avec son adresse : 14, cinquième avenue. Le lendemain matin, je cherche le numéro 14. C'était le plus grand palais de l'avenue. Je me dis : Pas possible ! Je me suis trompé. Je sonne à tout hasard. Je me trouve dans une nef de cathédrale devant un majordome bedonnant... « — M. Smithson? C'est ici?» — « Well, sir. » — Je gravis un escalier babylonien J'entre dans un salon tout en or où m'attendait un gros monsieur glabre. Il me tend les mains. Il avait déjà télégraphié à Paris et reçu tous ses renseignements. La porte s'ouvre. La fille tombe dans mes bras. Ça y était. J'étais le gendre du roi des Pétroles.

LA COMTESSE

C'est le lit de roses du Sybarite moderne. Une jolie fille sur un matelas de billet de banque.

LE MARQUIS

Oui. Mais les billets de banque ont fait un pli.

LA COMTESSE

Vous êtes douillet.

LE MARQUIS

Ah! jusqu'au mariage ce fut charmant. Les journaux de là-bas donnaient ma biographie. Ça m'est égal. Je ne comprends pas l'anglais. Mais une fois rentrés en France ! Ah ! ma chère! Nous avons fait de province en province un voyage de roi nègre. A chaque pas nous tombions sur des reporters ou des photographes. J'avais l'impression d'avoir épousé la reine de Madagascar. Alors, je n'ai plus eu qu'un espoir : Paris, la ville refuge, la ville anonyme.

LA COMTESSE

Ah ! vous tombiez bien ! Paris est potinier.

LE MARQUIS

Mon mariage est courant. Mes amis ont tous fait des mariages avantageux de plusieurs millions.

LA COMTESSE

Pas d'un demi-milliard. Vous vous êtes fait remarquer, mon ami.

LE MARQUIS

J'ai une rubrique. Je viens entre l'affaire Humbert et l'em-

pire du Sahara. Les clercs de notaire des provinces les plus éloignées savent que ma femme a eu sa première dent à 8 mois; à 12 ans, qu'elle a failli être brûlée par un bain d'eau trop chaude, brûlure dont la cicatrice légère persiste au haut de la hanche gauche. Le diable m'emporte! Ils apprennent des choses que je ne savais pas. Ils savent exactement dans quelle toilette elle entre dans son lit. Sur le coup de minuit, avec un peu d'imagination, ils peuvent se payer le déshabillé de la marquise d'Evreux.

LA COMTESSE

Mon pauvre ami!

LE MARQUIS

Comment me trouvez-vous habillé?

LA COMTESSE

Bien.

LE MARQUIS

Soyez franche. Je suis changé.

LA COMTESSE

Oui. Plus grave. Plus au goût anglais. C'est votre séjour là-bas.

LE MARQUIS

Pas du tout. J'ai le genre anglais en horreur. Il est prudent, il est funèbre. Il manque d'esprit. Je me dégoûte... Vous vous rappelez le petit cachet sans pareil que je savais donner à mes habits dans le temps? J'avais le pantalon impertinent, le gilet audacieux, la redingote désinvolte, la cravate presque rare.

LA COMTESSE

C'est vrai. Ça vous allait bien. Le mariage vous a alourdi.

LE MARQUIS

Moi? Mais j'ai des trésors d'invention. Mon cerveau bouillonne, bouillonne, entendez-vous! Mon tailleur en est dans l'admiration. Mais je n'ai plus le droit d'être à la mode maintenant que je suis dans les pétroles.

LA COMTESSE

Dans quoi?

LE MARQUIS

Maintenant que mon image est associée à celle d'un puissant tonneau de pétrole, je dois éviter tout ce qui affiche. Une cor-

LA COMTESSE

Enfin voilà, mon ami. Il est permis à un grand nom d'épouser une grosse dot. C'est un capital de grandes traditions élégantes qui s'échange contre un capital de ressources matérielles. L'un vaut l'autre pour le moins.

LE MARQUIS

Oui. C'est très légitime. C'est notre cas.

LA COMTESSE

Non. Vous avez fait un mariage d'amour.

LE MARQUIS

Eh bien?

LA COMTESSE

Votre femme est donc amoureuse de vous. Elle vous a épousé parce que vous êtes joliment bâti, que vous avez l'œil ardent, la moustache conquérante... Un beau physique.

LE MARQUIS

Ah!

LA COMTESSE

C'est votre physique qui l'a séduite. C'est votre physique qu'elle a épousé.

LE MARQUIS

Ah!

LA COMTESSE

C'est un succès, marquis, un succès de tzigane.

LE MARQUIS

Ah! sacrebleu!

LA COMTESSE

Voilà.

LE MARQUIS

Ah! sacrebleu! c'est que c'est vrai!

LA COMTESSE

Il ne faudrait pas vous désoler. Au bout de quelque temps on oubliera. Tout s'oublie. Quand votre femme aura été dans le monde quelque temps, elle attrapera un peu de doigté, plus de tact. Elle comprendra qu'il ne faut pas vous embrasser dans les petits coins comme l'autre soir chez la duchesse d'Arlon. On me l'a dit.

LE MARQUIS

C'est vrai. C'est ridicule.

LA COMTESSE

Elle comprendra qu'il ne faut pas rougir en vous regardant; lancer des regards de colère aux femmes avec qui vous êtes poli, avec l'air de dire : « N'y touchez pas. Il est à moi. Je l'ai acheté. »

LE MARQUIS

Nom d'un chien!

LA COMTESSE

Elle comprendra qu'il ne faut pas vous afficher. Elle vous affiche un peu, comme..., comment dirai-je? comme un meuble de prix, comme un bibelot coûteux.

LE MARQUIS

Ah! nom d'un chien de nom d'un chien.

LA COMTESSE

Oh! elle est bien excusable. Elle ne sait pas, la pauvre petite. Elle n'est pas Parisienne. Elle n'est pas de chez nous. Il lui manque... Il lui manque quelque chose.

LE MARQUIS

Il lui manque tout. Elle est femme. Elle aurait dû comprendre. Elle me rend ridicule, n'est-ce pas? Elle me rend ridicule. Je suis ridicule. Dites-le.

LA COMTESSE

Mon Dieu! oui... un peu... Oh! ce n'est rien. C'est une nuance. Si elle pouvait acquérir cette nuance...

LE MARQUIS

Oui c'est cela. Elle manque de nuance.

LA COMTESSE

Peut-être.

LE MARQUIS

Il lui manque le « je ne sais quoi » que vous avez, que vous auriez en pareil cas, qu'auraient toutes les Parisiennes, le « je ne sais quoi » qui arrondit les angles, qui aplanit les situations, qu'elle n'aura jamais.

LA COMTESSE

Oh! jamais?

LE MARQUIS

Non, jamais. Ah! nom d'un chien. Je passe pour un tzigane!

## SCÈNE VI

### LES MÊMES, LA MARQUISE

LA MARQUISE, *entrant.*

Oh! Philippe! mon cheval est sweet! Il court comme un lapin. Il a même pris le mors à la gueule. Nous le conduirons ensemble, my dearling. (*Elle l'embrasse.*)

LE MARQUIS

Maggy, il y a du monde.

LA MARQUISE

Ça ne fait rien, n'est-ce pas, Madame? Nous sommes mariés.

LE MARQUIS, *présentant.*

Ma femme. La comtesse d'Arleval.

LA MARQUISE

Oh! je sais. Je connais votre tête.

LA COMTESSE

Ah! vraiment?

LA MARQUISE

Vous êtes un ancien flirt à mon mari, il me l'a dit.

LA COMTESSE

Ah! votre mari vous a dit que j'étais un ancien...

LE MARQUIS

Maggy, mais ce n'est pas ainsi. Je...

LA MARQUISE

Oh! j'ai été très jalouse de vous. Philippe me disait toujours : « Il faudra prendre exemple sur la comtesse d'Arleval. C'est la femme la plus publique de Paris. »

LA COMTESSE

Comment?

LA MARQUISE

Oui, la plus répandue, la plus jetée, la plus lancée, derrière laquelle on court le plus.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Une jolie réputation que vous m'avez faite-là.

LA MARQUISE

Oh ! je vous ai détestée d'abord. Mais vous avez une bonne figure. Vous avez l'air gentil. Voulez vous remuer la main?

LA COMTESSE

De grand cœur, Madame. D'ailleurs, moi aussi je connaissais votre tête, comme vous dites. Les journaux me l'ont fait admirer. Vous êtes célèbre.

LA MARQUISE, *ôtant son chapeau et ses gants.*

C'est à cause de mon père, My old Tom. Il est si riche. Ça étonne en France. On n'est pas très riche en France.

LA COMTESSE

Les fortunes sont trop anciennes. Elles se sont morcelées.

LE MARQUIS, *gêné.*

Maggy, la comtesse et le comte déjeunent avec nous ce matin.

LA MARQUISE

Ah! votre mari est à Paris?

LA COMTESSE

Mais oui. Cela vous surprend?

LA MARQUISE

Philippe m'a dit qu'il était toujours en voyage; qu'il était très besogneux.

LA COMTESSE

Besogneux?

LA MARQUISE

Oui, beaucoup de besogne, très sport. Un drôle de type.

LA COMTESSE, *riant, au marquis.*

Elle est originale.

LA MARQUISE

Je suis contente de vous connaître, Madame. Vous êtes si

cotée. Vous me donnerez des conseils à Paris. Je suis encore un peu stupide.

LA COMTESSE

Oh! stupide!

LA MARQUISE

Je voudrais donner beaucoup de soirées. Oh! pas pour moi; pour Philippe. Il aime ça. Je voudrais être aussi élégante que vous. Voir beaucoup d'artistes.

LA COMTESSE

Ça n'a aucun rapport.

LA MARQUISE

Vous donnez beaucoup de fêtes?

LA COMTESSE

Non. Pas précisément. Je vais beaucoup dans le monde.

LA MARQUISE

Vous ne recevez pas?

LA COMTESSE

Je sors beaucoup.

LA MARQUISE

Vous n'aimez pas mieux rester chez vous et offrir des dîners?

LE MARQUIS

Ça y est!

LA COMTESSE

Mais mon auto attend toujours à la porte. Je dois aller chez Gastine-Renette chercher mon mari.

LE MARQUIS

Il va venir ici.

LA COMTESSE

Dans une heure. J'ai le temps de l'aller quérir. Nous avons à parler en particulier. Gaston est si occupé que je n'arrive presque jamais à le joindre.

LA MARQUISE

Vous lui parlerez ici.

LA COMTESSE

Non. Non. Ce sont des questions intimes. Mon Dieu, oui!

Des questions d'argent ! (*Regardant la marquise.*) Quand on n'a pas un père très riche, il faut bien... (*Saluant.*) Chère Madame, à tout à l heure.

(*Elle lui fait un signe de tête amical et sort.*)

## SCÈNE VII

### LE MARQUIS, LA MARQUISE

LA MARQUISE, *au cou du marquis.*

J'ai été gentille, n'est-ce pas ? J'ai eu du tact ?

LE MARQUIS

Oh ! vous pouvez le dire. Autant de mots, autant de gaffes.

LA MARQUISE

J'ai dit des gaffes ! Lesquelles ? Dites, pour que je ne les fasse plus.

LE MARQUIS

La comtesse est pauvre et vous lui avez parlé d'argent.

LA MARQUISE

Elle est pauvre ? Alors pourquoi a-t-elle une automobile ?

LE MARQUIS

On a toujours une automobile ; ça ne veut pas dire qu'on ait de l'argent.

LA MARQUISE

Mais puisque c'est une femme chic ! Elle est riche !

LE MARQUIS

L'argent n'a pas d'importance chez nous.

LA MARQUISE

Alors pourquoi est-ce qu'il y a mon portrait dans les journaux ?

LE MARQUIS

Parceque nous sommes trop riches. Il est ridicule d'être trop riche.

LA MARQUISE

Quelle drôle de ville ! Alors, qu'est-ce qui compte ici ?

LE MARQUIS

Ce qui compte ? Je ne sais pas. Le talent !

LA MARQUISE

Alors pourquoi ne voulez-vous pas que je voie des artistes ?

LE MARQUIS

Parce que ce ne sont pas des gens du monde.

LA MARQUISE

Alors qu'est-ce qui fait un homme du monde ?

LE MARQUIS

Le nom. Rien que le nom.

LA MARQUISE

Mais, Philippe, vous disiez toujours que M. Bertrand, le banquier, était un homme du monde. Il n'a pourtant pas de nom.

LE MARQUIS

Il est royaliste.

LA MARQUISE

Mais puisqu'on est en république, ça n'a pas d'influence.

LE MARQUIS

Justement. C'est pour çà.

LA MARQUISE

Quelle drôle de ville !

LE MARQUIS

Et puis il faudra vous défaire d'une habitude fâcheuse.

LA MARQUISE

Laquelle ?

LE MARQUIS

De m'embrasser.

LA MARQUISE

Oh ! Philippe ! Je ne pourrai plus t'embrasser ? (*Elle l'embrasse.*)

LE MARQUIS

Pas devant les étrangers.

LA MARQUISE

Alors n'en voyons plus.

LE MARQUIS

C'est çà. Et vivre dans un désert !

LA MARQUISE, *câline.*

Moi j'aimerais bien.

LE MARQUIS

Il ne faut pas non plus dire que vous êtes jalouse de moi.

LA MARQUISE

Pourquoi ?

LE MARQUIS

Il ne faut pas que vous ayez l'air de m'avoir épousé par amour.

LA MARQUISE

Mais pourquoi est-ce que je vous aurais marié ?

LE MARQUIS

Pour mon titre. Pour être marquise d'Evreux.

LA MARQUISE

Oh ! Philippe ! My love ! Ce n'est pas vrai. Ce n'était pas pour le marquis !

LE MARQUIS

Si ce n'était pour le marquis, c'était pour le tzigane. Le tzigane ! Je ne le veux à aucun prix. Le tzigane !

LA MARQUISE

Le tzigane ! Quel tzigane ?

LE MARQUIS

Il faut que nous ayons fait un mariage de convenance. Si je passe pour avoir fait un mariage d'amour, je suis déshonoré.

LA MARQUISE

Déshonoré ?

LE MARQUIS

Oui, aux yeux de tout Paris.

LA MARQUISE

Quelle drôle de ville !

LE MARQUIS

Nous sommes trop riches, comprenez-vous ? Nous sommes trop riches ! Vous avez un demi milliard de dot. Je vous demande un peu. C'est idiot, 500 millions. Quand tous mes amis en ont trois ou quatre. Les excentriques en ont dix. Nous en avons cinq cents ! Et le jour où votre père mourra, il nous en tombera encore 3 ou 4 fois plus sur les bras. Ah ! Maggy !

priez le ciel que votre père vive longtemps, car s'il mourait avant moi, je sens, entendez-vous, je sens que je ne lui survivrais pas.

(*Entre Jean.*)

## SCÈNE VIII

LES MEMES, JEAN

JEAN

Un télégramme pour madame la marquise.

LA MARQUISE

Pour moi ? Donnez !

(*Elle l'ouvre. Sort Jean.*)

LE MARQUIS

De qui ?

LA MARQUISE

De New-York. De papa. De Old Tom !... Oh !

LE MARQUIS

Quoi ?

LA MARQUISE

Oh !

LE MARQUIS, *lui prenant le télégramme.*

Montrez ! (*Il lit.*) « Excellente affaire réussie. Trust des pétroles. Fortune doublée. Envoie chèque dix millions pour cadeau. » Ah ! nom de Dieu !

LA MARQUISE

Oh ! Philippe !

LE MARQUIS

Sa fortune est doublée, doublée ! Et il a câblé ça, le misérable ! Et tout le monde a pu le lire ! A cette heure ce câblogramme est dans tous les journaux. Et moi qui espérais vaguement, en l'ouvrant, une bonne nouvelle. Ce trust, je le connaissais. C'était ma dernière espérance. Un trust, ça peut ruiner un milliardaire. Eh bien, non. Il s'enrichit, le misérable ! Il s'enrichit ! Il n'a donc pas de pudeur, votre père? Mais où s'arrêtera-t-il ? Il est enragé ! Il est à enfermer, cet homme-là ! On devrait prendre des mesures ! Ils n'ont donc pas de conseils judiciaires en Amérique ?

LA MARQUISE

Philippe, ne vous fâchez pas. Il faudra pourtant le remercier.

LE MARQUIS

Le remercier? Ah! bien! Vous allez voir comme je vais le remercier. Il a de la chance de ne pas être ici, votre père. C'est un manque de tact de sa part. Oui, un manque de tact. On n'enrichit pas les gens malgré eux; ça ne se fait pas. C'est un manque d'esprit. Oui, il manque d'esprit, votre père. C'est un manque de cœur. Il n'a rien, non, rien. Il n'a que de l'argent. Ce n'est pas bien malin.

LA MARQUISE

Oh! Philippe!

LE MARQUIS

Mais c'est de votre faute, après tout.

LA MARQUISE

Ma faute?

LE MARQUIS

Oui, de votre faute. On avertit les gens. Il fallait me dire que vous étiez très riche. Vous m'avez trompé, vous m'avez mis dedans. Vous aviez une petite robe bleue de rien du tout. Je ne pouvais pas deviner. Quand je pense que vous n'aviez pas de bijoux! Pourquoi n'aviez-vous pas de bijoux? Ça montre la préméditation. C'est le traquenard, cela; le traquenard. Le mariage par surprise!

LA MARQUISE, *pleurant.*

Oh! Philippe! Vous me rendez malheureuse. Vous me faites pleurer.

LE MARQUIS

Ah! surtout, ne pleurez pas! Ce serait le comble! Je passerais pour un goujat! Je passe déjà pour un tzigane! Et quel tzigane!

LA MARQUISE

Mais quoi faire?

LE MARQUIS

Je ne sais pas. Si, je sais. Il y aurait un moyen.

LA MARQUISE

Lequel?

LE MARQUIS

Ruinez-vous.

LA MARQUISE

Oh! oui! Je veux bien! Ce sera bien amusant.

LE MARQUIS

Ce sera un travail. Et quel travail! Un travail très dur, très pénible, austère, exclusif. A partir d'aujourd'hui il ne faut penser qu'à ça.

LA MARQUISE

Vous m'aiderez.

LE MARQUIS

Je ne peux pas. Ce n'est pas mon argent. Je serais odieux. Vous seule.

LA MARQUISE

Philippe, je vous promets de me ruiner.

LE MARQUIS

Et puis, je vous en prie, ayez de la discrétion. Ça brille trop ici. Il y a trop de choses. D'ailleurs, vous ne pourrez pas. Il y en a trop. Il y en a trop.

LA MARQUISE

Donnez-moi un conseil.

LE MARQUIS

C'est votre affaire. Achetez des toilettes. Dévalisez des bijoutiers. Prenez des actions dans la prochaine exposition. Enfin, ruinez-vous, ruinez-vous!

LA MARQUISE. *Elle se lève et va à lui*

Oh! oui! oui! Je vais me ruiner. Tu es content?

LE MARQUIS

Je suis navré.

LA MARQUISE

Tu m'aimes? Tu aimes ton petit canard?

LE MARQUIS

Et puis ne m'appelez pas votre petit canard.

LA MARQUISE

Si, c'est gentil.

LE MARQUIS

C'est imbécile.

LA MARQUISE

Non. C'est gentil. (*Sur ses genoux.*) Tu aimes ton petit canard?

LE MARQUIS

Mais oui, j'aime mon petit canard, mais il est trop riche, mon petit canard.

LA MARQUISE

Il deviendra pauvre. Je te promets qu'il deviendra pauvre... Embrasse-le, dis. *(Ils s'embrassent.)* (*Jean entre, les aperçoit et ressort en fermant la porte, puis frappe.*)

LE MARQUIS

Qu'est-ce que c'est? Pourquoi frappe-t-on?... Entrez!

JEAN

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS

Pourquoi frappez-vous?

JEAN

Dame, monsieur le marquis!

LE MARQUIS

C'est ridicule... Qu'y a-t-il?

JEAN

M. Bertrand.

LE MARQUIS

Ah! Faites entrer! (*A la marquise.*) C'est le banquier Bertrand. Soyez aimable, il est très chic. On prétend qu'il a fait quelques tripotages, il y a longtemps. Mais depuis lors, il est très distingué. Il est pour le Trône et l'Autel. Surtout il a horreur qu'on lui parle d'argent. Ah! cela me le rend rudement sympathique.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, BERTRAND

LE MARQUIS, *présentant, très aimable.*

Ma chère amie, M. Bertrand, mon ami, qui devient le vôtre.

BERTRAND, *s'inclinant.*

Madame la marquise, mes hommages, mes plus grands hommages.

LE MARQUIS

Cher ami, excusez-moi, je vais ôter cet habit de cheval... Je vous laisse avec ma femme. (*Il sort à droite.*)

BERTRAND

Vous vous plaisez à Paris, Madame la marquise? Comment trouvez-vous nos théâtres? Vous avez vu la première des Variétés? Comment trouvez-vous...?

LA MARQUISE, *absorbée.*

Vous êtes banquier, n'est-ce pas, Monsieur?

BERTRAND

Comment?

LA MARQUISE

Vous êtes à la Bourse?

BERTRAND

Ne parlons pas de cela.

LA MARQUISE

Si, si. Je tiens à savoir.

BERTRAND

J'y ai été autrefois, en amateur, en psychologue, en chercheur d'émotions...

LA MARQUISE

Ah! mon mari m'a dit que vous aviez tripoté.

BERTRAND

Tripoté! Le marquis est bien bon. Je n'ai jamais tripoté, Madame.

LA MARQUISE

Enfin, vous vous occupez d'affaires?

BERTRAND, *affectant de ne pas répondre.*

Pardon! Qu'est-ce que c'est que cette couronne? Je ne la connaissais pas?

LA MARQUISE, *ton détaché.*

C'est celle d'un marquis d'Evreux qui a été couronné prince d'Antioche au temps des Croisades... Enfin, vous y avez été?

BERTRAND

Où ça... aux croisades?

LA MARQUISE

Non, à la Bourse?

BERTRAND

De temps en temps, en chercheur d'émotions, comme on va aux courses.

LA MARQUISE

Alors vous devez savoir quelles sont les bonnes affaires et quelles sont les mauvaises?

BERTRAND, *même jeu.*

Vous avez là une robe amusante. Je suis sûr que votre mari vous en aura fait compliment.

LA MARQUISE

Non, Philippe ne l'a même pas vue, il est préoccupé.

BERTRAND

Les élections monarchistes en Normandie, peut-être. Ah! nous avons eu du mal à trouver des hommes de valeur.

LA MARQUISE

Vous ne pourriez pas m'en indiquer?

BERTRAND

Un candidat?

LA MARQUISE

Non, une valeur de Bourse!

BERTRAND, *à part.*

Mais qu'est-ce qu'elle a? En voilà une éducation! (*Haut.*) J'ai des intérêts dans une banque. J'enverrai le directeur prendre vos ordres, marquise. (*Changeant de ton.*) Ah! les élections. Il faudrait des nouvelles duchesses de Longueville et de Chevreuse pour chevaucher à travers la campagne.

LA MARQUISE, *toujours absorbée.*

Je ne puis pourtant pas y aller moi-même.

BERTRAND

Mais pourquoi pas, marquise? Voilà qui serait héroïque!

LA MARQUISE

Non! Je vous donnerai le nom de ce qu'il faut acheter!

BERTRAND

Mais, Madame, nous n'achetons pas. Nous laissons ces procédés méprisables à nos adversaires.

LA MARQUISE

Vous achèterez des Mines d'Or du Grœnland.

BERTRAND

Des Mines d'or! (*A part.*) Ah! ça! elle ne parle que d'argent, cette femme-là.

LA MARQUISE

Du Grœnland. J'ai entendu parler de cette affaire à New-York. C'est une affaire colossale, n'est-ce pas?

BERTRAND

Oui, mais complètement à l'eau, complètement coulée... C'est-à-dire autant que je sache. Je me tiens si loin de tout cela!

LA MARQUISE, *battant des mains.*

Absolument coulée! Vous me rachèterez tous les titres.

BERTRAND

Tous les titres? Mais c'est du mauvais papier, hors de cours.

LA MARQUISE

Tous! Il me les faut tous.

BERTRAND

Il y en a cent mille!

LA MARQUISE

Tous! tous!

BERTRAND

C'est bien grave. Le marquis...

LA MARQUISE

Mon mari est d'accord avec moi. Tout à fait d'accord.

BERTRAND, *naturel.*

Comment? ah! diable! C'est par monsieur votre père que vous avez connu cette affaire?

LA MARQUISE, *se levant.*

Oui. A New-York. Allez vite, vous-même.

BERTRAND, *à part.*

Voilà qui est curieux... Ces Américains sont plus forts que nous. (*Haut.*) J'y cours, marquise, j'y cours moi-même. Je rachèterai le plus de titres que je pourrai! Par exemple, je ne viendrai peut-être pas déjeuner, vous savez! dans des occasions pareilles, il faut faire vite. Les mines d'or du Grœnland? Vous êtes sûre de ne pas vous tromper?

LA MARQUISE, *passant.*

Non. Non. Allez! Merci beaucoup, cher monsieur Bertrand.

BERTRAND

Marquise, c'est moi qui vous remercie... J'y cours, marquise, j'y cours! (*Il salue et sort.*)

## SCÈNE X

LA MARQUISE, LE COMTE

LA MARQUISE, *seule.*

C'est très bien, cent mille actions à 500 francs. Je peux perdre 50 millions. Philippe sera content. Ça ira vite... ça ira très vite... Ce n'est pas difficile du tout de se ruiner. Et c'est très amusant. (*Le comte paraît sur la porte.*) Oh! qui êtes-vous?

LE COMTE, *il a une boîte de pistolets sous le bras.*

Je vous demande pardon... Je croyais que le marquis...

LA MARQUISE

Vous êtes photographe? Oh! non, allez-vous-en; nous n'en voulons plus!

LE COMTE

Photographe? Mais non, Madame. C'est une boîte de pistolets. Je suis le comte Gaston d'Arleval. (*Il a déposé sa boîte sur une chaise.*)

LA MARQUISE

Oh! vous êtes le mari! Bonjour! Remuez la main. Je connais votre tête.

LE COMTE

Vous êtes bien aimable. Vous m'excuserez de me présenter d'une façon si...

LA MARQUISE

Oui, oui. Je connais votre tête. Vous déjeunez chez moi. La comtesse est partie vous chercher chez Gastinne-Renette.

LE COMTE

Ah! Nous nous serons croisés. Mais je ne vous dérange pas?

LA MARQUISE

Oh! non! pas du tout. Vous avez une bonne figure. Mettez-vous sur une chaise.

LE COMTE

Je suis enchanté, Madame, de vous être présenté. Vous êtes encore plus charmante que ne le prouvaient vos photographies dans les journaux.

LA MARQUISE

Comte, écoutez. Vous êtes Parisien?

LE COMTE

Parisien? Oui.

LA MARQUISE

Alors, vous avez du chic?

LE COMTE

Du chic?... Mon Dieu...

LA MARQUISE

Comment est-ce qu'on fait pour devenir Parisien?

LE COMTE

Pour devenir Parisien?

LA MARQUISE

Oui. Philippe trouve que je ne suis pas Parisienne... Comment dois-je faire pour le devenir ?

LE COMTE

Mon Dieu...

LA MARQUISE

Il dit que je dois me ruiner... Vous n'avez jamais essayé ?

LE COMTE

Oh ! moi, je n'ai pas besoin de ça.

LA MARQUISE

J'ai déjà acheté du mauvais papier pour 50 millions. Pour devenir Parisienne, se ruiner, c'est un bon truc ?

LE COMTE

Je ne crois pas.

LA MARQUISE, *désappointée.*

Ah !

LE COMTE

Non. Même pour devenir Parisien, le meilleur truc, comme vous dites, c'est d'avoir de l'argent.

LA MARQUISE

De l'argent ? Oh ! je croyais que c'était d'avoir de l'esprit.

LE COMTE

Quand on a l'un, il se trouve toujours des gens pour affirmer que vous avez l'autre.

LA MARQUISE

Ce n'est pas ce que dit Philippe. Il dit que je suis trop riche et que c'est ridicule. Que ça m'empêche d'être dans le bon ton... d'être Parisienne.

LE COMTE

Vous avez la qualité principale pour faire une Parisienne.

LA MARQUISE

Laquelle ?

LE COMTE

Vous êtes jolie.

LA MARQUISE

Est-ce que ça suffit?

LE COMTE

Je m'en contenterais.

LA MARQUISE

Il dit qu'il y a quelque chose,... un « je ne sais quoi » ... un piment, comme il dit...

LE COMTE

Ce n'est pas la pauvreté qui vous le donnera.

LA MARQUISE

Non?... Quel malheur!... Alors, je ne l'aurai jamais!

LE COMTE

Quoi! Ça vous fait du chagrin? Mais non. Il ne faut pas. Voyons, marquise; ça vous sera si facile de devenir Parisienne.

LA MARQUISE

Non.

LE COMTE

Mais si. Un peu de coquetterie, un peu de montant, un peu de flirt.

LA MARQUISE

Oh!

LE COMTE

Quoi donc?

LA MARQUISE

Vous dites du flirt... J'aime mon mari.

LE COMTE

Ah! ça, excusez-moi, mais ce n'est pas parisien!

## SCÈNE XI

LES MÊMES. LE MARQUIS

LE MARQUIS, *entrant.*

Ah! Gaston, tu es là? La comtesse vient d'arriver. Elle est en bas, dans le salon bleu... Elle te réclame...

LE COMTE

J'y vais...

LE MARQUIS

Nous te rejoignons.

LE COMTE

Madame! (*Il salue.*)

## SCÈNE XII

LE MARQUIS, LA MARQUISE

LA MARQUISE

Ecoute, Philippe, tu vas être content. Tu vas rigoler!

LE MARQUIS

Rigoler?

LA MARQUISE

Oui. J'ai arrangé quelque chose avec M. Bertrand...

LE MARQUIS

Avec Bertrand?

LA MARQUISE

Oui. Quelque chose de très bien! Une surprise! (*On téléphone.*) Ah! je sais... C'est pour moi... C'est Bertrand.

LE MARQUIS

Il ne vient donc pas déjeuner?

LA MARQUISE, *battant des mains.*

Non. C'est pour la surprise. Vas-y. Tu verras, my darling... Va... c'est la surprise... Oh! tu seras très content.

LE MARQUIS

Une surprise... (*Il va à l'appareil.*) Allo! C'est vous, Bertrand?... Oui... Comment? Vous dites?... Mais non, ce n'est pas possible! (*A sa femme.*) Vous avez fait acheter 100.000 actions du Grœnland?

LA MARQUISE

Oui, pour me ruiner... C'est la surprise.

LE MARQUIS, *à l'appareil.*

Allo! Eh bien, quoi?... Vous avez dit que c'était pour mon beau-père, pour Smithson?... Oui... Alors? Quoi? Ces actions ont remonté du coup! Elles ont triplé!

LA MARQUISE, *atterrée.*

Oh ! oh !

LE MARQUIS

Allô ! Ma femme gagne cinquante millions ! Bien. Je vous remercie. Si, si, très content,... je suis très content. Ravi, je suis ravi. Je vous remercie. (*Il raccroche le cornet.*) Ah ! par exemple ! Ah ! par exemple !

LA MARQUISE, *suppliant.*

Philippe !

LE MARQUIS, *la repoussant et croisant les bras*

Non. C'est le bouquet ! Vous faites des affaires maintenant !

RIDEAU

# ACTE II

## SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, LE COMTE

LA MARQUISE

Oui, oui, tout de suite. Je viens.

(*Elle entre. Son sourire de commande s'efface, et elle se jette dans un fauteuil en sanglotant nerveusement.*)

LE COMTE, *passant la tête dans la baie de la porte. Il a ses gants et son chapeau.*

Enfin je vous trouve. Il faut que je file; alors je viens vous présenter mes hommages. Vous savez, votre déjeuner était exquis. Je n'ai pas pu manger de tout parce que je suis au régime. Mais... Comment, vous pleurez?

LA MARQUISE

Non.

LE COMTE

Ça me fait de la peine de vous voir pleurer.

LA MARQUISE

Oui. Vous êtes bon. Vous êtes un bon canard.

LE COMTE

Comment ?

LA MARQUISE

Oui, un good duck. Je veux dire : bon garçon. On est confortable avec vous, vous n'êtes pas moqueur.

LE COMTE

Mais qui donc serait moqueur devant vous, chère Madame ? Vous commandez le respect et l'admiration.

LA MARQUISE, *avec désespoir.*

Non, je suis une femme rigolo.

LE COMTE

Rigolo !

LA MARQUISE

Oui, rigolo, ridicule.

LE COMTE

Ridicule ! Quelle idée ! Mais je vous admire de tout mon cœur ! Vous êtes superbe, au contraire... Vous avez du sang, de l'œil, de la race. Ah ! si toute la génération des deux ans vous ressemblait !

LA MARQUISE

Des deux ans ?

LE COMTE

Les deux ans, les yearlings, les bêtes qui débutent en plat ou en obstacles. J'ai la langue farcie de termes de courses. N'y faites pas attention. Je fais assez de sport pour varier mes loisirs.

LA MARQUISE

Oui, Philippe m'a dit que vous étiez toujours avec les bêtes.

LE COMTE

C'est-à-dire que je m'occupe de chevaux.

LA MARQUISE

Vous avez l'air vidé !

LE COMTE

Oh! marquise !

LA MARQUISE

Oui, fatigué, finished!

LE COMTE

C'est que j'ai passé la nuit en chemin de fer.

LA MARQUISE

Vous n'êtes pas fort ?

LE COMTE

Moi, si. Très robuste. Mais je n'ai pas eu le temps de dormir cette semaine. J'ai fait trois fois la navette entre Dinant et Brighton, pour les courses et le tir aux pigeons.

LA MARQUISE

Mais c'est horrible une semaine comme cela !

LE COMTE

Horrible ? Non. J'occupe mes loisirs. Voilà tout.

LA MARQUISE

Vous avez tout de même l'air vidé.

LE COMTE

Si vous y tenez. Je vais vous dire. C'est que je me fais suer.

LA MARQUISE

Oh !

LE COMTE

Oui. Dans un manteau en caoutchouc. Mon valet de chambre m'assied tous les jours sur une lampe à alcool.

LA MARQUISE

Vous vous asseyez sur une lampe, vous trouvez cela confortable ?

LE COMTE

Je fais cela pour maigrir.

LA MARQUISE

Ce doit être fatigant.

LE COMTE

Non, ça dure deux heures seulement... quand je reviens d'avoir été visiter mon chenil.

LA MARQUISE

Ah ! vous aimez les chiens ?

LE COMTE

Oh ! je n'en suis pas fou ! J'en ai cinquante-deux en ce moment.

LA MARQUISE

Alors vous aimez les chiens ?

LE COMTE

J'approvisionne les meutes de mes amis. Les colleys sont très chers en ce moment.

LA MARQUISE

Mais vos tirs aux pigeons, votre lampe, votre chenil, ce doit être terrible. Quand vous reposez-vous ?

LE COMTE

Au bois. J'essaye des autos, vers onze heures, avant d'aller faire un carton chez Gastinne.

LA MARQUISE

Mais vous ne vous asseyez jamais!

LE COMTE

Au contraire. En ce moment, je compose un ouvrage considérable...

LA MARQUISE

Vous êtes bachelier?

LE COMTE

Ça n'a aucun rapport. Un ouvrage sur le poker.

LA MARQUISE

Comme vous travaillez.

LE COMTE

Je m'occupe. (*Grimace.*) Ah! sapristi!

LA MARQUISE

Qu'avez-vous? Vous êtes malade?

LE COMTE

Non, c'est mon déjeuner.

LA MARQUISE

Vous vous sentez un peu de choléra?

LE COMTE

Non. Je viens de me rappeler que j'ai accepté des pommes de terre avec le rôti. Ah! c'est embêtant. J'étais distrait.

LA MARQUISE

Vous ne digérez pas les pommes de terre?

LE COMTE

Je digérerais du plomb. Mais je ne puis manger que de la viande. Les farineux font engraisser. Ils détruisent le travail de la lampe, vous savez, la lampe. (*Regardant l'heure.*) Sapristi! Deux heures et demie. Il faut que je me trotte. J'oubliais l'heure. J'ai une poule.

LA MARQUISE

Une poule.

LE COMTE

Oui. Une poule au tir aux pigeons.

LA MARQUISE

Une poule au tir aux pigeons?

LE COMTE

Une poule, c'est une loterie... Oui, une loterie de douze mille francs, ça vaut la peine! (*Souriant.*) Tout est relatif.

LA MARQUISE

Ne partez pas encore! Restez! (*A mi-voix.*) Je suis si seule!

LE COMTE

Non! Il faut! Il faut! (*Il soupire et prend son chapeau. Il revient pour baiser la main de la marquise et s'arrête surpris.*) Quoi? Vous avez les larmes aux yeux? Mais qu'avez-vous?

LA MARQUISE

Rien.

LE COMTE

Si, dites-le moi. Cela vous fera du bien.

LA MARQUISE

Non.

LE COMTE

Si. Je suis sûr que ça vous fera du bien. Qu'est-ce qu'il y a?

LA MARQUISE

Il n'y a rien.

LE COMTE

Vous n'avez pas confiance en moi. Ce n'est pas gentil. Je ne suis pas méchant, allez! (*Il lui prend la main.*) Je ne suis pas méchant.

LA MARQUISE

Non, vous êtes un bon canard.

LE COMTE

Je ne sais pas si je suis un bon canard, mais je tâche d'être un brave homme. Quand on n'a pas de génie, il faut bien qu'on se rattrappe sur le cœur, n'est-ce pas? Voyons! Qu'est-ce que vous avez?

LA MARQUISE

Je ne suis pas heureuse.

LE COMTE

Et c'est à cause de quelqu'un ?

LA MARQUISE

Comment savez-vous ?

LE COMTE

Les hommes, quand ils ne sont pas heureux, c'est à cause de quelque chose. Les femmes c'est toujours à cause de quelqu'un.

LA MARQUISE

C'est à cause de mon mari.

LE COMTE

Vous ne l'aimez plus ?

LA MARQUISE, *scandalisée.*

Oh ! si !

LE COMTE

Plus autant ?

LA MARQUISE, *scandalisée.*

Oh ! si !

LE COMTE

L'amour ne se commande pas. Vous pouvez avoir aimé et n'aimer plus. Ou aimer moins !

LA MARQUISE

Oh ! les Parisiennes sont comme cela !

LE COMTE

Dame ! ça s'est vu !

LA MARQUISE

Une jeune fille américaine, quand elle a une fois aimé, elle aime pour toute sa vie.

LE COMTE, *à part.*

C'est une âme charmante ! (*Haut.*) Alors vous l'aimerez toujours ?

LA MARQUISE

Toujours !

LE COMTE

Tant pis!

LA MARQUISE

Comment, tant pis?

LE COMTE

Tant mieux! Tant mieux!

LA MARQUISE

Mais Philippe est fâché contre moi.

LE COMTE

Quelle brute!

LA MARQUISE

Comment?

LE COMTE

Je dis qu'il est difficile.

LA MARQUISE

Il trouve que je ne sais pas porter ma fortune, que je ne suis pas Parisienne, comme votre femme. Philippe dit que je n'ai pas... comment dit-il... de chien! Il dit que je suis trop riche, que je ne sais pas me ruiner, que votre femme au moins saurait se ruiner.

LE COMTE

Ah! pour ça, oui!

LA MARQUISE

J'ai essayé de me ruiner, je n'ai pas pu.

LE COMTE

Ne vous ruinez pas, allez, ce n'est pas drôle. Je crois que Philippe ne se rend pas un compte bien exact..... Quand il devra payer les notes de la couturière!

LA MARQUISE

Oh! mais moi, si Philippe voulait, je porterais la même petite robe toute ma vie.

LE COMTE

Vous dites cela. Vous êtes femme. Quand vous verriez passer les belles robes des autres, avouez-le, vous seriez triste!

LA MARQUISE

Oui, un peu triste. Tout de même, pas beaucoup. Car je me

dirais : Philippe n'a pas dû passer les nuits pour me payer ces toilettes. Je regarderais ma petite robe noire. Je me dirais : Oui, elle n'est pas jolie. mais mon mari ne s'est pas fatigué. Je me dirais : Elle est noire, mais le teint de mon mari est resté rose. Le blanc si joli ne vient pas de son front trop pâle et le bleu si charmant ne vient pas de l'ombre de ses pauvres yeux cernés. Alors, après avoir été triste un moment, je serais de nouveau heureuse d'avoir souffert, bien heureuse, puisqu'il fallait absolument que l'un de nous deux souffrît et que le bonheur a voulu que ce fût moi !

LE COMTE, *ému.*

Ah ! sacrebleu !

LA MARQUISE

Vous vous moquez ?

LE COMTE

Ah ! non ! Je ne me moque pas. Je ne me moque pas.

LA MARQUISE

Vous ne me trouvez pas rigolo ?

LE COMTE

Je vous trouve exquise. Vous entendez, vous êtes exquise.

LA MARQUISE

Je suis trop riche. Les vertus de mon état, je ne les ai pas. Je ne pourrai jamais devenir Parisienne comme les autres.

LE COMTE

Nous chercherons. Nous chercherons ce qui peut bien vous manquer. (*Il la considère.*)

LA MARQUISE, *timide.*

Oui. Il me manque quelque chose. Philippe me le dit. Est-ce dans ma toilette ?

LE COMTE, *ton décidé.*

D'abord, oui.

LA MARQUISE, *même jeu.*

Elle vient pourtant de chez un tailleur décoré.

LE COMTE, *brusque.*

Elle est ravissante. Mais... quel corset avez-vous mis là-dessous ?

LA MARQUISE, *apeurée.*

Quel corset ?

LE COMTE

Oui. Comment est-il votre corset? Il est haut, je parie? Il vous renfonce la gorge?

LA MARQUISE, *choquée.*

Oh ! comte !

LE COMTE

Quoi ? nous cherchons n'est-ce pas ? Nous cherchons. Eh ! bien, alors ! D'où vient-il, ce corset ?

LA MARQUISE, *hésitante.*

De chez un homme qui est également décoré.

LE COMTE

Ils sont tous décorés. Je vois la forme d'ici ! (*Il indique du geste la forme du corset.*) Mais vous êtes très bien faite. Vous êtes un petit Saxe. Vous devez avoir la poitrine qui tient comme une porcelaine, une porcelaine de la famille rose. Qu'avez-vous besoin d'un corset ? Une simple ceinture !... Voilà ce qu'il vous faut !... Une simple ceinture qui laisse rouler les hanches !

LA MARQUISE

Oh ! comte !

LE COMTE

Je veux que vous fassiez retourner les femmes de Paris dans la rue, vous m'entendez, dans la rue ! Et qu'elles en crèvent de rage, ou je ne veux plus toucher ni un fusil ni un cheval de ma vie. (*Lui montrant sa jupe.*) Qu'avez-vous là ?

LA MARQUISE

Là ?

LE COMTE

Là, sous votre jupe.

LA MARQUISE

Sous ma... oh ! comte !

LE COMTE

Un jupon ?

LA MARQUISE, *tremblante et prête à fondre en larmes.*

Oui !

LE COMTE

En quoi ?

LA MARQUISE

En soie.

LE COMTE

Et en dessous? Oui... En dessous?... Je parie que vous en avez encore un autre de jupon!... N'est-ce pas? Mais répondez donc, puisque c'est pour votre mari.

LA MARQUISE

Oui.

LE COMTE

Eh! bien! Vous allez me faire le plaisir d'en retirer au moins un. Deux jupons sous une robe collante, ce n'est pas parisien du tout. Et voilà! C'est déjà un grand pas de fait. Nous en ferons d'autres. (*Il se frotte les mains.*) Nous en ferons d'autres. Avec un petit canter comme cela pendant quelque temps, nous finirons bien par prendre la tête sur le peleton de canassons qu'on nous oppose et nous passerons le poteau avec dix longueurs, les mains basses, c'est moi qui vous le prédis.

LA MARQUISE

Mon mari ne m'avait jamais donné ces conseils.

LE COMTE

Ni ceux-là ni d'autres, ma pauvre enfant! Vous me demandez pourquoi? Un mari en est incapable. C'est déjà beaucoup s'il sent que cela ne va pas. La toilette d'une femme est faite pour plaire au public. Mais voilà, le public ne la connaît pas assez, le mari la connaît trop, aucun n'a une vue exacte.

LA MARQUISE

Qui donc alors conseille si bien les autres femmes?

LE COMTE

Les autres femmes! Ah! oui! voilà! Il y a tout de même quelqu'un, oui, quelqu'un qui est à moitié public, à moitié mari. Public souvent, mari parfois... qui a les deux points de vue, les deux états d'âme, alternativement.

LA MARQUISE, *ingénûment.*

Qui donc?

LE COMTE, *riant.*

Vous ne devinez pas?

LA MARQUISE, *scandalisée.*

Oh ! comte !

## SCÈNE II

LES MÊMES, LA COMTESSE, LE MARQUIS

LE MARQUIS, *entrant derrière la comtesse.*

Si. Si. Elle est ravissante. Ravissante ! D'ailleurs vous vous habillez à merveille. Un petit conseil seulement A votre place je ferais rétrécir les manches. Oh ! un peu, très peu !

LA COMTESSE, *minaudant.*

C'est vrai, votre conseil est juste. C'est étonnant comme vous conseillez bien.

LA MARQUISE, *au comte.*

Comte, vous avez entendu... Il me semble que...

LE COMTE

Aucun rapport. C'est de la camaraderie.

LA COMTESSE, *apercevant son mari.*

Comment, vous êtes encore là ?

LE COMTE

Oui... non... je prenais congé.

LA COMTESSE

Mais, mon cher... et votre poule ?

LE COMTE

Ma poule ? Ratée. Il est trop tard.

LA COMTESSE, *pointue.*

Ah ! vraiment ! Vous prenez la chose en philosophe. Une philosophie de douze mille francs. C'est coûteux !

LA MARQUISE, *au comte.*

Comment, je vous ai fait perdre douze mille francs ? Oh ! je vais vous les rendre !

LE COMTE

Ah ! non ! Ceci, marquise, c'est par trop parisien !

LA COMTESSE

Eh bien ? Et votre caoutchouc ? Vous allez le rater aussi ?

LE MARQUIS

Son caoutchouc ?

LE COMTE, *affairé.*

C'est vrai ! ma foi oui ! J'oubliais ! Et justement aujourd'hui j'ai mangé des pommes de terre.

LA COMTESSE

Vous avez mangé des pommes de terre ! Ah ! bien, cela, c'est le comble.

LE COMTE, *il cherche en courant ses gants et son chapeau.*

Vous avez raison ! Jamais je n'arriverai à perdre mes trois livres d'ici à dimanche. Je suis impardonnable. Je me vautre dans le bien-être. Adieu, Philippe, adieu, mon vieux ! (*Il lui serre la main tout courant.*) Madame, mes hommages ! Vous m'excusez, n'est-ce pas ? La vie de loisirs la plus large a ses petites exigences.

LE MARQUIS, *sincèrement.*

Mon brave Gaston ! Tu es un flâneur tout de même ! Tu ne fais rien et je te rencontre toujours pressé !

LA COMTESSE

Oh ! il est insupportable. S'il avait une fortune considérable à gérer comme la vôtre, mon cher Philippe, je me demande où il prendrait le temps de le faire.

LE COMTE *regarde sa femme, va pour parler, puis :*

C'est vrai ! Adieu. (*Il sort.*)

## SCÈNE III

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LA COMTESSE

LE MARQUIS, *riant.*

Il est paresseux comme un loir !

LA COMTESSE, *à la marquise qui se retire.*

Comment, chère marquise, c'est nous qui vous faisons fuir ?

LA MARQUISE

Fuir ? Oh ! non, Madame ! Je ne fuis devant personne. Mais Philippe admirait si bien votre toilette tout à l'heure. Or juste-

ment votre mari me donnait quelques conseils sur la mienne. Alors, je vais tâcher qu'ils me profitent, comme vous ont profité ceux du marquis. (*Elle sort avec un salut un peu ironique.*)

## SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE

LA COMTESSE

Eh! mais! Elle commence à se dégourdir, votre petite marchande de pétrole!

LE MARQUIS

Non. Ça lui vient par crises. D'ailleurs qu'importe! Parlons de vous. Répondez à ma question.

LA COMTESSE

Laquelle ?

LE MARQUIS

Celle que vous évitez depuis une demi-heure.

LA COMTESSE

Encore! Quel homme entêté!

LE MARQUIS

Pourquoi ne voulez-vous plus ?... Dites... Pourquoi ?

LA COMTESSE

Parce que.

LE MARQUIS

Parce que quoi ?

LA COMTESSE

Les hommes sont admirables, ma parole! C'est vous qui n'avez plus voulu.

LE MARQUIS

Mais maintenant je veux bien.

LA COMTESSE

Oui, chéri! Mais c'est trop tard. Moi je ne veux plus.

LE MARQUIS

Vous avez tort!

LA COMTESSE

C'est vous qui le dites.

LE MARQUIS

Et c'est vous qui le pensez.

LA COMTESSE

Fat!

LE MARQUIS

Henriette! Oublions tout. Recommençons comme dans le temps. C'était bon! C'était très bon. Ce n'était pas bon?

LA COMTESSE

Si, c'était bon.

LE MARQUIS

Eh bien, alors?

LA COMTESSE

Nous ne sommes plus comme dans le temps.

LE MARQUIS

En quoi?

LA COMTESSE

Maintenant, vous avez une femme!

LE MARQUIS

Vous aviez bien un mari.

LA COMTESSE

Ça n'a aucun rapport.

LE MARQUIS

Vous trouvez?

LA COMTESSE

Je ne veux pas que vous trompiez votre épouse.

LE MARQUIS

Pardon! Ceci me regarde.

LA COMTESSE

J'y suis intéressée.

LE MARQUIS

Ce n'est pas sérieux! Voyons, si je vous suppliais bien tendrement?

LA COMTESSE

Ce serait perdre votre temps.

LE MARQUIS

Vous dites cela.

LA COMTESSE

Je veux devenir une honnête femme !

LE MARQUIS

Vous n'avez pas la vocation.

LA COMTESSE

Insolent !

LE MARQUIS

Vous êtes trop jolie.

LA COMTESSE

Je ne veux plus me compromettre. Je ne veux plus faire cette folie pour vous.

LE MARQUIS

Soit. Ne le faites pas pour moi, faites-le pour votre mari.

LA COMTESSE

Vous dites ?

LE MARQUIS

Je dis : faites-le pour votre mari, pour Gaston.

LA COMTESSE

Vous croyez que Gaston tient à ce que je...

LE MARQUIS

Il n'y tient peut-être pas. Mais vous le devez, c'est votre devoir.

LA COMTESSE

Je lui demanderai son avis.

LE MARQUIS

Vous devez éviter à votre mari le ridicule...

LA COMTESSE

Justement !

LE MARQUIS

... le ridicule du mari trompé d'opérette. Vous ne le pouvez qu'en continuant d'être ma maîtresse.

LA COMTESSE

Ah ! bah !

LE MARQUIS

Qu'est-ce qui peut justifier l'adultère ? C'est la passion fatale, irrésistible, incendiaire, qui brûle comme paille la faible vo-

lonté des amants et les précipite irrésistiblement... notez ce mot Henriette... irrésistiblement aux bras l'un de l'autre. Mais si vous me résistez, ce n'était pas cette passion. Qu'était-ce donc? Le vil libertinage. Voyez de quelles hauteurs poétiques dans quel bas-fond libidineux vous vous précipitez en me résistant? Soit. Vous êtes libre. Mais êtes-vous libre d'y précipiter avec vous votre époux? Non. J'ose le dire, Henriette. Non! Il faut que notre passion soit irrésistible pour que votre mari soit respecté et pour qu'il remonte avec nous des bas-fonds de l'opérette au rôle triste mais sublime du roi Marc dans *Tristan et Yseult*.

LA COMTESSE, *lui mettant les bras autour du cou.*

Tu es délicieusement bête.

LE MARQUIS

Ah! on se retrouve!

LA COMTESSE

On se retrouve!

LE MARQUIS

Tu sais le petit rez-de-chaussée de la rue de Berry?

LA COMTESSE, *touchée.*

Vous l'avez gardé?

LE MARQUIS

Il n'est pas démeublé.

LA COMTESSE, *ravie.*

Ah! quel bonheur!

LE MARQUIS

Il était loué pour trois ans. Je suis passé par là en flânant. La concierge m'a reconnu tout de suite. Je suis même entré.

LA COMTESSE

C'est vrai?

LE MARQUIS

Oui. Ah! ça m'a semblé bon. Ça m'a changé du caravansérail où j'habite ici. C'était petit. C'était capitonné. J'ai tout de suite retrouvé ton parfum. (*Se penchant sur son épaule.*) Chypre et orchidée.

LA COMTESSE, *incrédule.*

Oh! après un an! Tu crois.

LE MARQUIS

Je dois dire qu'un petit flacon était resté sur un guéridon, un petit flacon débouché.

LA COMTESSE

Mon flacon de Daum, avec dans le verre des coulées laiteuses historiées de chardons bleus ?

LE MARQUIS

Oui.

LA COMTESSE

Je l'ai cherché partout.

LE MARQUIS

Il était resté là et, tout minuscule qu'il fût, il avait imprégné de son arôme toute la chambre, toute notre chambre Marie-Antoinette, blanche et grise, couleur de perle.

LA COMTESSE

Elle n'était pas d'un style très pur, notre chambre Marie-Antoinette. Tu y avais mis des rideaux japonais vert pomme.

LE MARQUIS

C'était pour égayer.

LA COMTESSE

Tout recommence comme dans le temps.

LE MARQUIS

Les soirs où Gaston est absent, nous irons de nouveau dans les petites boîtes, dans l'avant-scène grillée.

LA COMTESSE

Oh! j'adore cela! sentir qu'une simple petite grille en bois vous séparer seule de tout Paris, du scandale, de la vengeance, du déshonneur.

LE MARQUIS

Ah! il n'y a que Paris pour vous donner ces frissons-là. Il me semble que j'y rentre seulement d'aujourd'hui.

LA COMTESSE, *tendrement*.

C'est vrai?... Ça durera au moins, ce retour?

LE MARQUIS

Ça durera.

LA COMTESSE, *imitant son jeu*.

Tu sais, si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour ta femme.

LE MARQUIS

Folle! (*Il l'embrasse.*)

LA COMTESSE, *tragi-comique.*

Alors, nous redevenons adultères.

LE MARQUIS, *même jeu.*

Nous nous damnons joyeusement. (*Il la regarde.*) Tu es bien de ma race, toi! Tu l'as, le quelque chose d'indéfinissable. (*Galant.*) Chère comtesse, le hasard de vos visites ne vous amènera-t-il pas demain dans le quartier de la rue de Berry?

LA COMTESSE, *même jeu.*

Il se pourrait, marquis. Il se pourrait. J'ai comme idée que nous nous y rencontrerons.

LE MARQUIS

Ah! petite canaille, va! (*Ils s'embrassent.*)

## SCÈNE V

LES MÊMES, LA MARQUISE

LA MARQUISE, *entrant et surprenant le marquis et la comtesse aux lèvres l'un de l'autre.*

Oh! Philippe!

LE MARQUIS, *dénouant aussitôt son étreinte et se levant d'un air très embarrassé, bas à la comtesse.*

Ça y est, nous sommes pincés.

LA COMTESSE, *même jeu.*

Mais non. Laissez-moi faire.

LA MARQUISE, *à la comtesse qui n'a pas bougé et lui sourit.*

Sale femme!

LA COMTESSE, *toujours souriante.*

Vous dites?

LA MARQUISE, *lui indiquant la porte.*

Sortez! Vous ne viendrez pas faire cela chez moi. Sortez, sale femme!

LA COMTESSE

Quoi faire chez vous?

LA MARQUISE

Pas chez moi ! pas chez moi ! oh ! Philippe!

LE MARQUIS, *furieux, se promenant avec agitation.*

Ah ! sacrebleu de sacrebleu ! il ne manquait plus que celle-là !

LA COMTESSE, *toujours souriante.*

Mais qu'avez-vous donc, chère marquise? Je ne parviens pas à comprendre vos exclamations. Le moins que j'en puisse dire est qu'elles sont d'un assez mauvais goût. J'ai besoin vraiment de me souvenir que vous n'appartenez à notre monde que par une alliance assez récente.

LA MARQUISE, *indignée.*

Comment, vous osez encore faire le persiflage!

LA COMTESSE

Fi ! que cela est peu parisien !

LA MARQUISE

Philippe, si vous... (*Le marquis détourne la tête.*)

LA COMTESSE

Votre mari est honteux, ma chère, mais honteux de vous et de cette scène. (*Tirant un mouchoir et le secouant dans l'air.*) C'est singulier... ça sent le pétrole ici.

LA MARQUISE

Ah! Madame, vous êtes à votre aise... On voit comme vous avez l'habitude de pareilles surprises.

LA COMTESSE

Parce que vous me surprenez aux bras d'un homme. Mais cela m'arrive tous les jours. La scène que vous me faites seule est nouvelle pour moi. Sachez, ma petite, qu'à un certain degré de bonne naissance tous les hommes qui fréquentent certains salons de Paris sont cousins des femmes qu'ils y rencontrent. Le cousinage autorise ces manières libres qui ne peuvent choquer qu'une étrangère. Dans notre monde à nous, ma chère, on est en famille.

LE MARQUIS, *entre ses dents.*

Pas mal !

LA MARQUISE

Vous n'êtes pas la cousine de mon mari.

LA COMTESSE

Oh! les d'Evreux et les d'Arleval ne peuvent être sans quelque parenté.

LE MARQUIS

La comtesse dit vrai, ma chère Maggy. Il y a une alliance... une alliance sous...

LA COMTESSE

Sous Charlemagne.

LE MARQUIS

C'est ça, sous Charlemagne.

LA COMTESSE

Vous voyez? Mais, ma petite, quand vous irez un peu dans le monde, dans notre monde, vous verrez qu'on s'y embrasse dans tous les coins. Notre caste repose sur l'esprit de famille; vous perdez cela de vue. Rien d'étonnant à ce qu'il soit plus développé, plus démonstratif même qu'en Amérique.

LA MARQUISE, *ironique.*

Je vois, Madame, ma méprise!

LA COMTESSE

Ah!

LA MARQUISE

Oui, je vous fais toutes mes excuses.

LA COMTESSE, *un peu surprise.*

Ah! mais, je les accepte bien volontiers. Votre méprise était naturelle. Vous êtes étrangère à Paris, à nos coutumes, à nos habitudes de sentir et de penser.

LA MARQUISE, *même jeu.*

A vos habitudes de sentir et de penser. Oh! oui, à cela surtout.

LE MARQUIS, *s'avançant.*

Ah! vous vous en rendez compte, maintenant?

LA MARQUISE

Oui. Je commence à me former. Il faut le temps, n'est-ce pas? Mais les leçons comme celle-ci me profiteront, mon cher Philippe.

LE MARQUIS

Je le souhaite!

LA MARQUISE

Vous serez exaucé.

LE MARQUIS

La comtesse, qui est très bonne, pourra vous être très utile.

LA COMTESSE

Mais je ne demande que cela, chère marquise.

LA MARQUISE

Madame, vous serez mon modèle en tout.

LA COMTESSE

Mille grâces!

LA MARQUISE

Il n'est rien de ce que vous ferez que je ne m'impose comme un devoir de faire également à l'avenir.

LA COMTESSE

Oh! vous vous parisianiserez très vite.

LA MARQUISE

Oui, j'espère. Vous verrez, comtesse, vous ferez des miracles! Vous convertirez les sauvages.

LA COMTESSE

Oh! vous exagérez!

LA MARQUISE

Non, non. Je sens que je ne m'acquitterai jamais. De cette surprise dans les bras de mon mari datera le moment où je vous aurai voué un respect sans bornes.

LA COMTESSE

Qui se transformera bientôt en amitié.

LA MARQUISE

Sans bornes aussi, comme le respect.

LA COMTESSE, *voulant l'embrasser.*

Eh bien! adieu donc, chère belle!

LA MARQUISE, *se reculant.*

Oh! votre élève, votre respectueuse élève.

LA COMTESSE

Vous ne voulez pas m'embrasser?

LA MARQUISE

Non, pas encore! Je suis encore trop Américaine! Quand je

vous aurai égalée, oui! Quand je me sentirai aussi Parisienne que vous.

LA COMTESSE, *sortant.*

Chère marquise!

LA MARQUISE, *respect exagéré.*

Madame!

LE MARQUIS

Je vous reconduis, comtesse, je vous reconduis. (*Il sort avec la comtesse.*)

## SCÈNE VI

### LA MARQUISE PUIS LE COMTE

LA MARQUISE, *seule.*

Oh! la voyou!

(*Elle se jette sur un fauteuil et pleure nerveusement.*)

LE COMTE, *entrant.*

Comment encore!.. Elle pleure encore! Mais c'est une fontaine, cette petite femme-là! Marquise?

LA MARQUISE

Ah! c'est vous!

LE COMTE

Oui, je suis revenu sur mes pas. Ça m'attristait de vous voir pleurer. Je vous sacrifie mon calcul des probabilités au poker. Je reste avec vous jusqu'au dîner.

LA MARQUISE

Oui. Et vous dînez chez nous. On danse ici ce soir. Mais je ne veux pas que vous restiez avec moi maintenant.

LE COMTE

Ça vous ennuie?

LA MARQUISE

Oh! non!

LE COMTE

Alors?

LA MARQUISE

Ça vous fait perdre de l'argent. Vous deviez visiter vos colleys

qui arrivent d'Ecosse. Vous n'irez pas non plus? Toujours pour moi?

LE COMTE

Oh! vous vous moquez! Vous me trouvez grotesque. C'est vrai. Je ne fais rien, et je trouve le moyen d'être toujours pressé.

LA MARQUISE

Oui, mon ami, vous ne faites rien. Rien que des choses admirables, tout simplement.

LE COMTE

Admirables! Voilà un adjectif ironique s'appliquant mal au pauvre homme insignifiant que je suis, légèrement ridicule peut-être.

LA MARQUISE

Oui, à première vue: mon chenil, mes chevaux, mon tir aux pigeons, ma poule à l'épée, mon caoutchouc, mon poker! Et mon élégante oisiveté! Ah! mais vous avez quelque chose derrière vous.

LE COMTE, *se retournant.*

Derrière moi?

LA MARQUISE

Au dedans de vous. Oui, quelque chose qui est sublime... Et une fois qu'on l'a vue, on n'a plus envie de rire.

LE COMTE

Moi, j'ai quelque chose de sublime.

LA MARQUISE

Oui. Vous êtes un souteneur.

LE COMTE, *sursautant.*

Un souteneur?

LA MARQUISE

Oui. Vous êtes pauvre et vous travaillez pour soutenir le luxe de votre femme.

LE COMTE

Ah! bien! j'aime mieux cela.

LA MARQUISE

Vous êtes pauvre et votre femme porte des robes trop riches.

LE COMTE

Ah!

LA MARQUISE

C'est pour ça que votre chenil, votre tir aux pigeons, votre lampe, ne donnent pas envie de rire.

LE COMTE

Marquise!

LA MARQUISE

Vous ne travaillez pas, vous dites?

LE COMTE

Non. Non, certes, je suis un homme du monde, un viveur, un simple viveur.

LA MARQUISE

Vous appelez ça être viveur. Oui, c'est peut être vrai, si chez vous viveur signifie celui qui se tue pour faire vivre une femme qui ne vous vaut pas, qui ne vous aime pas, qui vous ruine, qui vous...

LE COMTE

Qui porte mon nom, cela suffit.

LA MARQUISE

Oui qui porte votre nom, mais qui n'en est pas digne... Ah! comte, je parle mal le français, je comprends mal votre esprit, mais je sens ce que des Parisiennes trop spirituelles ne sentent peut-être pas. Vous n'êtes pas heureux, mon ami, et nous pouvons nous donner la main. Nous souffrons tous deux de la même souffrance. Vous n'avez pas d'argent. Moi j'en ai trop... et cela nous fera mourir tous les deux.

(*Elle laisse aller sa tête sur l'épaule du comte.*)

LE COMTE, *très troublé.*

Marquise!

LA MARQUISE

Nous sommes deux pauvres, mon ami, nous sommes deux pauvres.

LE COMTE, *de plus en plus troublé.*

Marquise! Marquise!

LA MARQUISE

Mon cher compagnon de souffrir!

LE COMTE, *éperdu.*

Ah ! Maggy ! Ah ! chère, chère !

*(Il l'étreint avec une tendresse passionnée.)*

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS, LA COMTESSE

LA COMTESSE, *rentrant.*

Je suis sûre de l'avoir laissé sur la table.

LE MARQUIS

Nous allons voir. *(Entrant et surprenant sa femme dans les bras du comte.)* Ah ! par exemple !

LE COMTE

Sacrebleu !

LA MARQUISE, *bas au comte.*

Laisse-moi faire !

LE MARQUIS, *à sa femme qui n'a pas bougé et lui sourit dans la même attitude que la comtesse avait eue avec elle.*

C'est trop fort ! C'est trop fort ! Gaston, tu m'en rendras raison... Quant à vous, Madame...

LA MARQUISE, *toujours souriante.*

Mais qu'avez-vous donc, cher ami ? *(Elle imite le persiflage de la comtesse.)* Je ne parviens pas à comprendre vos exclamations ! Le moins que j'en puisse dire, c'est qu'elles sont d'un assez mauvais goût.

LE MARQUIS

Comment. Vous persiflez !

LA MARQUISE

Fi ! que cela est peu parisien !

LE MARQUIS

Maggy ! Si vous osez !...

LA MARQUISE

Ah ! fi ! *(Elle agite son mouchoir comme l'a fait la comtesse.)* Ce n'est plus moi qui sens le pétrole ici.

LE MARQUIS

Prenez garde !

LE COMTE

Voyons, mon cher !

LA MARQUISE

Parce que vous me surprenez aux bras d'un de vos amis ? La querelle est plaisante. Ça m'arrivera tous les jours ! Est-ce que dans votre monde à vous tous les hommes ne sont pas avec les femmes un peu cousins. (*A la comtesse.*) Les d'Evreux et les d'Arleval ne sont-ils plus cousins, my dear, depuis tantôt !... Ou bien ne le sont-ils que quand je vous surprends embrassant mon mari ?

LE COMTE, *à sa femme.*

Comment ! La marquise vous a surpris ?

LA MARQUISE

Embrassant mon mari.

LE COMTE, *furieux.*

Ah ! par exemple !

LA MARQUISE

En cousins, cher comte, en cousins.

LE COMTE

Comment en cousins ?

LA MARQUISE

Demandez à mon mari.

LE MARQUIS

Oui, mon cher, oui. Nous sommes cousins. Tu ne le savais pas ? Si. Il y a eu une alliance...

LA MARQUISE, *ironique.*

Sous Charlemagne.

LE COMTE, *ahuri.*

Sous Charlemagne ?

LA COMTESSE

Mais oui !

LE MARQUIS

Mais oui ! sous Charlemagne. Tu ne te souviens pas ? Non, naturellement. Tu n'étais pas avec nous.

LE COMTE

Avec vous, sous Charlemagne ?

LE MARQUIS

Non. Avec nous quand nous avons découvert cela, la comtesse et moi, tantôt, après le déjeuner, en fouillant dans de vieilles paperasses. N'est-ce pas ?

LA COMTESSE

Mais parfaitement. C'est drôle, tu ne trouves pas? Cela nous a semblé drôle, si drôle que nous sommes embrassés... en riant, tu comprends... en riant. Tu ne ris pas.

LE COMTE, *ahuri.*

Si, si, je ris !

LE MARQUIS

C'est crevant !

LE COMTE, *sans conviction.*

C'est crevant !

LA MARQUISE

Eh bien, vous ne vous embrassez pas ?

LE COMTE

Ah ! vous croyez qu'il faut ?

LA MARQUISE

Yes ! yes ! Il faut ! Il faut !

LE MARQUIS, *hésitant.*

Mon vieux !

LE COMTE, *même jeu.*

Mon vieux !

LA MARQUISE

Go-an ! Go-an ! Vous êtes en famille !

LE MARQUIS

Mon cousin !

LE COMTE

Mon cousin ! (*Ils s'embrassent.*)

LA MARQUISE

Et nous ! ma chère comtesse ?

LA COMTESSE, *interloquée.*

Nous ?

LA MARQUISE

Oui... Je vous ai dit que je vous embrasserai quand je commencerai à me sentir Parisienne.

LA COMTESSE

Mon Dieu !...

LA MARQUISE

Vous ne voulez pas ?

LA COMTESSE

Mais si !

LA MARQUISE

Ma cousine !

LA COMTESSE

Ma cousine ! (*Elles s'embrassent.*)

LA MARQUISE, *au public.*

Ça leur en bouche un coin !...

RIGAU

# ACTE III

Même décor. La porte du fond est ouverte à deux battants. Eclairage à giorno dans la galerie du fond. Plantes vertes et fleurs à profusion. Sieges rangés contre les murs. Bruit de valse et léger brouhaha Des couples passent en valsant. Porte ouverte au 2e plan à droite.

## SCÈNE PREMIÈRE

(Par la porte du fond, la marquise entre en valsant au bras du comte.)

LE COMTE

Oui, je comprends. Vous êtes fiévreuse. Vous êtes nerveuse. Moi aussi je suis fou, fou de vous. Fou de vous depuis ce baiser inoubliable que vous m'avez accordé.

LA MARQUISE

Ne parlez plus de cela.

LE COMTE

Fou de vous depuis la visite que vous m'avez faite ensuite à mon chenil.

LA MARQUISE

Taisez-vous!

LE COMTE

Ce second baiser dans le petit fumoir de mon chenil! Vous savez? je vais le faire arranger, ce petit fumoir! Il y a un moyen. Je le rendrai digne de vous. Quand viendrez-vous, dites? Quand? Demain?

LA MARQUISE

Non! non!

LE COMTE

Si. Ces deux baisers vous font mienne. Vous ne vous refu-

serez plus. Vous m'appartiendrez, chérie. Vous devez m'appartenir. Je vous veux.

LA MARQUISE

Ah! vous m'énervez. Vous m'énervez!

LE COMTE, *l'attirant.*

Justement, c'est mon rôle.

LA MARQUISE

Tirez la main, tirez la main!

LE COMTE, *tout en valsant bien que la musique ait cessé de jouer.*

Vous êtes bien plus jolie depuis mon baiser! Tout le monde vous trouve épatante, ce soir! (*Suppliant.*) Dites, vous m'aimerez, chérie?

LA MARQUISE

Mais..... On ne danse plus, on ne danse plus!

## SCÈNE II

LES MÊMES, entre la COMTESSE au bras du MARQUIS, entre BERTRAND par la porte de droite.

LA MARQUISE, *à Bertrand.*

Ah! monsieur Bertrand! je suis contente de vous voir. Pour notre vente de charité. Chère comtesse! Je vous avertis que je donne une grande fête de charité dans l'hôtel. C'est dans quinze jours. Je vous retiens comme vendeuse.

LE MARQUIS

Une fête de charité, à quel propos?

LA MARQUISE

Pour l'anniversaire de Monseigneur.

LA COMTESSE

Ah! le roi s'est fait inscrire parmi vos pauvres?

LA MARQUISE

C'est une manifestation mondaine. Monsieur Bertrand m'a très bien expliqué. Ce qui manque au duc, ce n'est pas le peuple. Le peuple veut le roi, n'est-ce pas monsieur Bertrand? Il veut le roi, le peuple?

BERTRAND

Mon Dieu, Madame... Oui... Il veut... sans vouloir... Il veut obscurément... Il veut bien... voilà !

TOUS

Voilà !

BERTRAND, *sentencieux.*

C'est notre noblesse qui manque d'enthousiasme.

LA MARQUISE

Il faut secouer la noblesse.

BERTRAND

Les électeurs sont bons. Ce sont nos candidats qui sont mous. Ils n'ont pas la foi. Le feu sacré charbonne. On se rallie. Tout le monde se rallie. C'est d'un effet déplorable. La foi monarchique s'en va. Les lys sont pourtant à la mode.

LA MARQUISE

J'ai pensé qu'il n'y a qu'un moyen pour le roi d'arriver. C'est d'arriver par les femmes.

LE MARQUIS

Oh ! Maggy !

BERTRAND

Mais, cher ami, la marquise a raison. Ce ne serait pas la première fois que les femmes auraient sauvé le trône Quand le roi aura pour lui les femmes, la France l'adoptera, ne fût-ce que par galanterie.

LE MARQUIS

Une vente de charité, c'est un peu usé ; il faudrait trouver une attraction plus nouvelle, un pétard, un clou !

LE COMTE

Un clou poivré.

BERTRAND

Un clou de girofle.

TOUS

Charmant !

LA COMTESSE

Je l'ai trouvé... Oh ! c'est audacieux !

TOUS

Tant mieux.

LA COMTESSE

Audacieux, mais très parisien. Il n'y a qu'une de nous capable de l'oser : c'est notre chère marquise. Sa situation, sa beauté, même son origine étrangère feront tout admettre.

LA MARQUISE

Qu'est-ce ? c'est un rôle ?

LA COMTESSE

Oui. Le *Coucher d'une Parisienne.*

LE COMTE

Ah ! c'est trop. Marquise, méfiez-vous de ma femme !

LA MARQUISE

Non, j'accepte.

LE MARQUIS

Consultez l'arbitre.

BERTRAND

C'est trop.

LE MARQUIS

Maggy, vraiment !

BERTRAND

N'oublions pas qu'on nous accuse, nous autres royalistes, de ne pas conspirer sérieusement. Je crains que le *Coucher d'une Parisienne* ne soit jugé un peu libre.

LA COMTESSE

Puisque ce sera pour le roi. Laissez donc faire la marquise. Est-ce que je le lui conseillerais si je ne savais quel triomphe l'attend ?

LE COMTE

Alors, pourquoi ne le tentez-vous pas vous-même ?

LA COMTESSE

Oh ! je ne suis pas faite comme notre chère marquise.

LA MARQUISE

C'est décidé !

LE MARQUIS

Mais !

LA MARQUISE

C'est décidé... Puisque vous croyez que moi seule...

LA COMTESSE

Oh! oui, vous seule, ma toute belle, vous seule.

LA MARQUISE

Ce sera donc moi. Je ne modifierai qu'un peu votre idée, my darling. Oui Au lieu du *Coucher d'une Parisienne*, qui serait un peu shoking, un peu bien déshabillé...

LA COMTESSE

C'est pour le roi!

LA MARQUISE

Justement. Je connais l'histoire de France.

BERTRAND, *lui baisant la main.*

Merci pour elle.

LA MARQUISE

Puisque c'est pour le roi je ferai le *petit lever de la Dubarry*. Ce sera plus galant, et, je pense, dans le sens élégant du mot, plus français.

BERTRAND

Et même plus royaliste, marquise.

LA MARQUISE

Mais qu'avez-vous, comtesse, la façon dont j'adopte votre idée semble vous chagriner. Vous avez l'air déçu?

LA COMTESSE

Mon idée première était plus piquante.

LES TROIS HOMMES

Oh! non!

LE COMTE

Ceci est beaucoup plus fin.

LA MARQUISE

Mais il faudra une soubrette pour habiller la du Barry. Vous jouerez la soubrette, my dear.

LA COMTESSE, *se levant.*

Non, ma chère, je suis née pour jouer les favorites et non les soubrettes.

LA MARQUISE

Qu'à cela ne tienne, my dear. Nous introduirons Madame de

Pompadour. Vous jouerez la favorite détrônée (*à mi-voix*), celle qui n'a pas réussi dans ses petites méchancetés.

LA COMTESSE, *après avoir toisé la marquise avec une fureur muette.*

Gaston, donnez-moi votre bras, je veux rentrer dans le bal.

(*Le comte sort emmenant la comtesse.*)

BERTRAND, *les suivant.*

Pauvre France!

## SCÈNE III

### LA MARQUISE, LE MARQUIS

LA MARQUISE

Eh bien! vous ne les suivez pas?

LE MARQUIS

Très bien, Maggy. Je suis forcé de dire que c'est très bien.

LA MARQUISE

Quoi?

LE MARQUIS

Vous l'avez prise dans son propre piège.

LA MARQUISE

Ça n'est rien: elle n'a pas fini avec moi.

LE MARQUIS

Il ne faudrait pas aller trop loin.

LA MARQUISE

Vous avez la trouille?

LE MARQUIS

Oh! la trouille!

LA MARQUISE

N'ayez pas peur; je ne dirai que ce que je veux dire.

LE MARQUIS

J'en suis sûr maintenant. A part la trouille! Vous avez du tact, de la mesure. Depuis tantôt, ce quelque chose...

LA MARQUISE, *l'imitant.*

D'indéfinissable et pourtant d'essentiel...

LE MARQUIS

Oui, moquez-vous. Vous l'avez attrapé, ce quelque chose. Je vous ai observé depuis cet après-midi déjà, et je ne vous reconnais plus. Bertrand lui-même vous admire, Bertrand qui est si difficile! Il va répétant vos mots partout. Il n'y a pas jusqu'à votre toilette... Mais qu'est-ce qui vous arrive? Je vais vous adorez si vous continuez. Pourquoi riez-vous?

LA MARQUISE

Je ne ris pas.

LE MARQUIS

Tenez, ce rire même vous est nouveau. Ce n'est pas votre rire habituel. Il est plus piquant, plus moqueur.

LA MARQUISE

Il vous plaît?

LE MARQUIS

Oui.

LA MARQUISE

Il est parisien, n'est-ce pas?

LE MARQUIS

Oui.

LA MARQUISE

Je l'ai étudié sur les lèvres de la comtesse d'Arleval, quand elle regarde son mari.

LE MARQUIS

C'est vrai que votre toilette est changée! Maggy, il faut que je vous embrasse.

LA MARQUISE

Chut! (*Le comte et Bertrand paraissent à la porte du fond.*) Chut! Quelqu'un!

LE MARQUIS

Parce qu'il y a quelqu'un. (*Ravi.*) Oh! mais vous devenez tout à fait du monde! c'est charmant!

LA MARQUISE

Prenez garde.

LE MARQUIS

Non, ce n'est que le comte, c'est un intime. Ça n'a pas d'importance.

LA MARQUISE

Mais si, au contraire, lui surtout!

LE MARQUIS

Comment lui surtout ?

LA MARQUISE

Je veux dire, il ne faut pas nous embrasser devant personne. Ce n'est pas de bon ton. Soyez correct, darling.

LE MARQUIS

Je n'en reviens pas. Vous êtes plus distinguée que moi. Je vous adore. (*Il lui baise les mains.*)

BERTRAND

Marquis!... marquis!... un mot... c'est urgent... Oh pardon, marquise... mais c'est urgent... c'est urgent.

(*La marquise sort au bras du comte.*)

LE MARQUIS

Qu'est-ce qu'il y a.

BERTRAND, *mystérieusement.*

Gare aux francs-maçons.

LE MARQUIS

Je crois savoir qu'il n'y en a pas.

BERTRAND

Je ne vous ai pas exposé le point essentiel du complot : voici : l'enlèvement du Président de la République doit se faire rapidement...

LE MARQUIS

Ah ! vous enlevez le Président ?

BERTRAND

Vous ne le saviez pas ?

LE MARQUIS

Non... mais ça ne fait rien... C'est gentil ça... on enlève le Président...

BERTRAND

Les circonstances sont exceptionnellement graves. On nous

accuse nous autres royalistes de ne pas conspirer sérieusement.

LE MARQUIS

Oh ! mais moi je marche, je vous l'ai dit, je ferai ce qu'on voudra.

BERTRAND

Voici... Vous stationnerez derrière l'hippodrome d'Auteuil avec un cheval.

LE MARQUIS

Pardon... Etes-vous bien sûr de l'armée.

BERTRAND

Nous avons pour nous toute la cavalerie, et d'ailleurs le vicomte de Chantepoize. (*Chantepoize paraît.*) Tiens, le voici. (*Chantepoize et le marquis se serrent la main.*) Gare aux Fr.·. M.·.

LE MARQUIS

Je crois savoir qu'il n'y en a pas.

BERTRAND, *continuant.*

Entre la troisième et la quatrième course, des amis à nous vous apportent le Président de la République tout ficelé.

CHANTEPOIZE, *sans émettre de son.*

Vive le Roi !

LE MARQUIS

Qu'avez-vous, Chantepoize... ? Que venez vous de dire ?

CHANTEPOIZE

Je dis vive le Roi sans émettre de son parce qu'il y a du monde. (*Chantepoize serre la main à Bertrand et au marquis.*)

LE MARQUIS

Vous manifestez à la muette.

CHANTEPOIZE

Oui, cher ami, je manifeste à la muette.

BERTRAND, *continuant.*

... le Président de la République tout ficelé. Vous le placez au travers de votre selle, et vous filez. A trois kilomètres de là vous trouverez, dans un automobile, une femme voilée. Nous sommes sûrs du mécanicien. C'est un ancien page de Charles X. Il est un peu aveugle, mais il connait très bien les routes. Eh

bien, je crois que nous tenons enfin une conspiration sérieuse. (*Chantepoize serre la main de Bertrand.*)

LE MARQUIS

Oui... évidemment...

BERTRAND

Vous n'avez pas l'air très emballé... Vous ne croyez pas au succès ?

LE MARQUIS

Non, ce n'est pas ça...

BERTRAND

Alors ?

LE MARQUIS

Vous avez dit, n'est-ce pas... que l'enlèvement du Président doit se faire avant la 4e course.

BERTRAND

Oui.

LE MARQUIS

Oui, mais alors... il va se produire un tumulte énorme, et la quatrième course ne sera pas courue.

BERTRAND, *à Chantepoize.*

Nous l'espérons bien.

LE MARQUIS

Moi pas... j'ai un cheval qui court et j'y tiens beaucoup... Si ça ne vous faisait rien... vous n'enlèveriez le Président qu'après la quatrième course.

BERTRAND

Ah ! vous n'êtes pas sérieux.

LE MARQUIS

Je suis sérieux, mais j'ai un cheval qui court.

BERTRAND

Chut... on vient... Séparons-nous sans en avoir l'air...

LE MARQUIS ET CHANTEPOIZE

Sans en avoir l'air.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE IV

LE MARQUIS, LE COMTE

LE COMTE, *entrant avec la marquise.*

Ecoutez, Maggy, j'ai des choses sérieuses à vous dire, des choses délicates.

LA MARQUISE

Quoi?

LE COMTE

Quand?

LA MARQUISE, *suffoquée.*

Oh!

LE COMTE

Ecoutez. J'ai réfléchi. Pas demain.

LA MARQUISE

Oh!

LE COMTE

Oui, je comprends. Cela vous ennuie. Mais je n'aurais que 25 minutes. Et vraiment 25 minutes c'est trop peu pour une première entrevue, même pour une seconde.

LA MARQUISE

Oh!

LE COMTE

Mais après-demain. J'ai tout lâché pour vous. J'ai toute ma journée libre. Vous irez déjeuner chez une amie. Je vous emmène en automobile le matin. Nous irons à Versailles. J'ai un petit pavillon là-bas, à ma disposition. Une chambre très bien, style Marie-Antoinette. Le style pas très pur. Parce que voilà, j'ai mis des rideaux japonais pour égayer. Mais c'est très bien. Il ne passe pas beaucoup de voitures. Et puis on est à la campagne. Maggy, c'est convenu. Dites, après-demain?

LA MARQUISE

Ni après-demain, ni jamais.

LE COMTE

Quoi?

LA MARQUISE

Jamais!

LE COMTE

Parce que je vous ai dit que demain je n'avais que 25 minutes, cela vous a froissée?

LA MARQUISE

Oh!

LE COMTE

Alors pourquoi? Après votre visite au chenil, cet après-midi, après ce délicieux baiser dans mon fumoir?

LA MARQUISE

Je regrette cette visite, j'étais troublée, j'ai des remords.

LE COMTE

Elle vous a pourtant réussi. Ça vous a énervée, ça vous a surexcitée. Vous ne nierez pas que c'est à votre visite que vous devez ce montant, ce brio, cet éclat, ce feu, cette poudre à canon, ce salpêtre, ce phosphore!

LA MARQUISE

C'est vrai!

LE COMTE

Vous voyez! quel résultat déjà pour une simple visite! Vous verrez, après la première douzaine...

LA MARQUISE

Mais non, mais non, ça suffit.

LE COMTE

Non, ça ne suffit pas

LA MARQUISE

Si, ça suffit.

LE COMTE

Non, ça ne suffit pas.

LA MARQUISE

Votre but est atteint.

LE COMTE

Mais non, mon but n'est pas atteint.

LA MARQUISE

L'effet est obtenu.

LE COMTE

Il n'y a pas d'effet sans cause.

LA MARQUISE

Mais si.

LE COMTE

Mais non. C'est une règle de Poker.

LA MARQUISE

D'ailleurs, il y a eu des causes. Votre baiser.

LE COMTE

Ça ne compte pas.

LA MARQUISE

Si.

LE COMTE

Non!

LA MARQUISE

Si !

LE COMTE

C'est un début.

LA MARQUISE

Je m'y arrête.

LE COMTE

Ça ne durera pas, je vous ai fait prendre une pilule.

LA MARQUISE

Comment?

LE COMTE

Oui. C'est la première. Elle produit son effet Effet fugitif. Il faut augmenter la dose. Sans quoi l'effet cessera. Vous retomberez.

LA MARQUISE

Non.

LE COMTE

Ah! vous ne m'aimez pas.

LA MARQUISE

Et vous m'aimez en égoïste.

LE COMTE

Non, je veux faire de vous une Parisienne.

LA MARQUISE

Est-ce pour moi ou pour vous que vous travaillez?

LE COMTE

Pour vous.

LA MARQUISE

Pour moi. Donc pour mon mari.

LE COMTE

Pour votre mari?

LA MARQUISE

Oui, puisque c'est pour lui que je devais être une Parisienne. Pour lui!

LE COMTE, *interloqué.*

Pour lui? Ah! mais non!

LA MARQUISE

Pour lui seul. Rappelez-vous. Vous m'avez promis de m'aider.

LE COMTE, *même jeu.*

J'ai promis... j'ai promis... (*Exaspéré.*) Oui!... dans le commencement... mais maintenant, vous m'avez affolé!... Ce baiser!... Votre visite au chenil. Ce sont des engagements, ça! Vous vous êtes promise. On n'accorde pas de pareils baisers, des baisers aussi... aussi affolants... aussi irritants.

LA MARQUISE

Pour mon mari. Pour devenir Parisienne. C'était pour mon mari.

LE COMTE

Alors, j'aurai tiré les marrons du feu?...

LA MARQUISE

Pour leur légitime propriétaire.

LE COMTE

Philippe! votre légitime propriétaire! Mais regardez-le donc! Mais il ne sait pas seulement vous apprécier, Philippe! Il vous trompe, Philippe, oui! Il vous trompe! Je sais qu'il vous trompe! Il fait la cour à une femme mariée. On me l'a dit. On ne m'a pas dit son nom; sans doute quelque imbécile qui le mérite bien... Pourquoi riez-vous? Mais vous, Maggy, vous qu'on

devrait aimer à genoux... Il est élégant, Philippe? Il est élégant comme un beau cheval de carrosse, comme un carrossier anglais. Vous, au contraire, Maggy, vous êtes une petite jument arabe avec du feu, de l'œil, du nerf, du sang. Vous faites panache! C'est avec moi qu'il faut vous atteler. Oui! vous riez! Pardon. Je dis des bêtises. Je ne sais pas parler. C'est parce que je suis sincère. Je vous aime, moi, je vous aime! Je vous aime!

LA MARQUISE, *riant.*

Vous parlez si drôlement d'amour.

LE COMTE

Oui. Philippe parlerait mieux. Ça lui vient des lèvres, pas du cœur. Il ne vit que pour le chic, pour le décor, pour la parade. Philippe, mais c'est le Gotha relié en veau. Philippe, c'est l'âme d'un maître d'hôtel du Café anglais dans la cervelle d'un marchand tailleur de la rue de la Paix. Philippe, c'est...

LA MARQUISE

Philippe, c'est mon mari, Monsieur.

LE COMTE

Non! c'est le faux! le vrai, c'est celui qui t'aime, qui te comprend et qui te veut, entends-tu, et qui t'aura. (*Il l'enlace.*)

LA MARQUISE

Comte!

LE COMTE

Qui t'aura!

LA MARQUISE

Comte, il y a du monde.

LE COMTE

Ça m'est égal!

LA MARQUISE

Prenez garde, comte! Mon ami! Gaston! Si on venait! Si on nous surprenait ainsi, je serais perdue.

LE COMTE

Alors, dansons!

LA MARQUISE

Comte, vous me faites mal, vous froissez ma robe.

LE COMTE

Alors, demain, demain?

LA MARQUISE

Mais vous n'êtes pas libre.

LE COMTE

Si, le reste du monde ne compte plus!... Demain!...

LA MARQUISE

Mais non, je ne peux pas.

LE COMTE

Jure-moi que tu viendras demain. Jure, ou je t'enlève sans avoir l'air de rien, en bostonnant par tous les salons. Je valse des escaliers jusqu'au vestibule, et du vestibule jusqu'à ma voiture. Nous visitons la chambre Marie-Antoinette ce soir même.

LA MARQUISE

Dear me! Dear me!

LE COMTE

Jure! jure!

LA MARQUISE

Oui, je jure!

LE COMTE

Tu m'aimes?

LA MARQUISE

Oui, je vous aime.

LE COMTE

Tutoie-moi. Dis-moi : Je t'aime.

LA MARQUISE

Je t'aime.

LE COMTE

Pas comme ça, mieux! Tu mens pour me faire lâcher prise.

LA MARQUISE

Va! va!... J'ai le tournement dans la tête.

LE COMTE

Dis-moi que tu m'aimes.

LA MARQUISE

Oui, je t'aime. Oui, Gaston. Oui, mon bien-aimé. Oui, mon adoré. Oui, tout ce que tu voudras, mais va-t-en!

LE COMTE

Pas avant que je t'aie embrassée, que je t'aie pris un baiser comme celui de tantôt.

LA MARQUISE

Non ! non !

LE COMTE

Si, je veux !

LA MARQUISE

Non, non ! finissez, c'est mal. Non, on peut venir. C'est mal.

PHILIPPE, *dans la coulisse.*

Gaston !

LE COMTE

Ah ! sapristi !

## SCÈNE V

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE

Gaston, le général de Chabannes te réclame au poker.

LA MARQUISE, *lui sautant au cou.*

Ah ! Philippe ! Philippe ! Philippe !

PHILIPPE, *furieux.*

Maggy, c'est inconvenant !

(*Le comte tressaille et sort.*)

LA MARQUISE, *éclatant en pleurs sans lâcher son mari.*

Philippe ! Aime-moi ! Je t'aime !... Aime-moi !...

PHILIPPE *s'est dégagé et la regarde froidement.*

Allons, bon !

LA MARQUISE, *lui tendant les bras.*

Philippe !

PHILIPPE

Ça va bien. Ça recommence !

LA MARQUISE, *avec égarement.*

Quoi ?

PHILIPPE

Votre vraie nature reparaît. J'avais fait un beau rêve.

LA MARQUISE

Philippe, écoutez-moi sérieusement.

PHILIPPE

C'était trop bien. Ça ne pouvait pas durer.

LA MARQUISE

Philippe, my love! my darling. Ecoutez moi comme au premier temps de notre mariage, quand vous ne me trouviez pas encore rigolo. Je voudrais vivre seule avec toi.

PHILIPPE

Oui, malheureusement nous ne sommes pas seuls. Il y a le monde. Et ce même monde-là est chez nous ce soir, je vous prierais de le remarquer.

MAGGY

Quittons Paris, recommençons à voyager tout seuls.

PHILIPPE

Nous voyagerons en été, si vous voulez. Nous irons à Deauville, au Pôle Nord, où vous voudrez. Maintenant nous sommes au printemps, on reste à Paris, c'est l'usage.

MAGGY

Qu'est-ce que cela nous fait l'usage?

PHILIPPE

Vous oubliez que nous sommes riches à un point excentrique. Pas d'originalité, je vous prie! Tâchons de ne pas nous faire remarquer. Jouons le moins possible le rôle de phénomène. Notre situation dans le monde est extrêmement délicate. Si vous m'aimez comme vous le dites, consacrez votre vie comme je consacre la mienne à redevenir des gens de bon ton. C'est déjà assez difficile. Un voyage à cette époque, quand nous rentrons à peine depuis quinze jours! J'aime à croire que vous n'avez pas réfléchi.

MAGGY, *tristement.*

Eh bien, restons, puisqu'il le faut. (*Elle se lève.*) Mais je vous demande une grâce, ce sera la dernière.

PHILIPPE

Laquelle ?

MAGGY

Ne faisons pas société avec le comte et la comtesse d'Arleval. Eloignons-les.

PHILIPPE

Y songez-vous ? Le comte est un ami d'enfance.

MAGGY

Et la comtesse une amie de jeunesse. Oui, éloignons-les. Faites-moi cette grâce.

PHILIPPE

Votre jalousie...

MAGGY

Ce n'est pas seulement par jalousie

PHILIPPE

Oh !

MAGGY

Ils ne me plaisent pas. Ils me font peur.

PHILIPPE

On croira que c'est par jalousie. C'est impossible. Pas d'excentricité, rien de voyant, soyons gris-perle, je vous en prie, gris-perle.

MAGGY

Philippe, j'ai les larmes aux yeux.

PHILIPPE

Il est étrange comme vous avez pu attrapper un moment ce quelque chose d'impertinent et de désinvolte qui fait la parisienne, et comme vous l'avez reperdu aussitôt, pour retomber dans les niaiseries que vous me débitez. C'est étrange, et c'est malheureux, parce que ça devient incurable. Voici le comte.

MAGGY

Oh !

PHILIPPE

Je vous prie d'être aimable.

MAGGY

Philippe !

PHILIPPE

Je vous prie d'être aimable !

MAGGY

Oui. (*Philippe sort.*)

MAGGY, *seule.*

Imbécile !

## SCÈNE VI

LA MARQUISE, LE COMTE

MAGGY, *sévère, au comte.*

Monsieur, j'espérais que vous auriez compris, quand j'ai embrassé mon mari devant vous.

LE COMTE

J'ai compris.

MAGGY, *lui tournant le dos.*

Alors !

LE COMTE

J'ai compris, et je viens vous apporter mes adieux et mes excuses.

MAGGY

Ah !

LE COMTE

Oui, pardon !... J'ai eu tort tantôt. J'ai dit des choses que je regrette. Elles ne sortaient pas du bon côté de mon cœur. Mais c'était le cœur d'un homme qui n'a jamais été compris, pas même par sa femme. Et c'est ridicule à dire, un cœur qui n'a jamais aimé. Mon Dieu, oui ! un cœur de vieille fille sans joie. Ces cœurs-là, vous savez, ça monte si vite à la tête. Surtout quand cette tête n'est pas une caboche bien remarquable. Enfin, je n'ai pas voulu m'en aller sans vous dire que je penserai toujours à vous avec respect. Voulez-vous encore me donner la main ? (*Il lui baise la main.*) Je m'en vais, je n'ai pas su res-

ter votre ami. J'étais trop bête. Je vous souhaite d'être heureuse. Plus heureuse que moi.

LA MARQUISE

Vous quittez le bal ?

LE COMTE

Oui. Je prends le train de Calais, cette nuit, pour les courses de Brighton. (*Avec un sourire d'ironie triste.*)... Vous savez, l'homme qui est toujours pressé !... Je passe la Manche demain matin. Je songerai à vous si je n'ai pas le mal de mer. J'emporte ma lampe et mon caoutchouc. Je me ferai suer là-bas. J'ai encore deux livres à perdre. Ça ira si je me dis que vous ne m'en voulez plus. Et puis on dit que le chagrin fait maigrir. A quelque chose malheur est bon. Adieu ! Adieu !

MAGGY

C'est moi qui ai eu tort, comte ! C'est moi qui ai été coquette avec vous !

LE COMTE

Non, c'est moi. J'ai été maladroit ; j'ai été brutal.

LA MARQUISE

Mais... si vous vous repentez... alors vous pouvez rester.

LE COMTE

Ah ! merci pour ce mot-là !... Mais, adieu, marquise.

LA MARQUISE

Vous ne voulez plus me voir ?

LE COMTE

Ce sera ma punition.

LA MARQUISE

Mais si vous me promettez d'être respectueux.

LE COMTE

Je suis un si pauvre homme que je ne suis pas même assez sûr de moi pour rester. Ainsi, vous voyez.

LA MARQUISE

Alors, vous allez voyager en railway la nuit.

LE COMTE

Oui.

LA MARQUISE

Ça doit être triste de voyager tout seul dans le noir.

LE COMTE

J'ai l'habitude d'être tout seul. Ma femme ne m'a pas gâté.

LA MARQUISE

Combien d'heures d'ici à Calais ?

LE COMTE

Je ne sais plus. Ça m'est égal. Quand on est seul on peut pleurer, le temps passe.

LA MARQUISE

Alors, vous avez beaucoup de chagrin ?

LE COMTE

Oui, un peu.

LA MARQUISE

Vous souffrez ?

LE COMTE

Comme une bête !

LA MARQUISE

Oh ! oh ! mon ami, il ne faut pas pleurer comme ça. Moi je pleure si facilement; je vais pleurer aussi. Nous allons pleurer tous les deux. . Il y a peut-être un moyen.

LE COMTE

Non, il n'y en a pas.

LA MARQUISE

Si vous ne partiez pas ?

LE COMTE

Il faut que je parte. Je vais encore souffrir ici. Vous ne m'aimerez pas. Vous êtes une honnête femme. Il n'y en a pourtant pas beaucoup. Ah ! je n'ai pas de chance. Je suis justement tombé sur celle-là.

LA MARQUISE

Il n'y a pas d'honnêtes femmes, il n'y a que des femmes qui aiment leur mari.

LE COMTE

Oui. Et vous aimez Philippe !

LA MARQUISE

Non. C'est fini.

LE COMTE

Vous ne l'aimez plus ?

LA MARQUISE

Je ne sais pas, mais c'est fini.

LE COMTE

Une brouille d'amoureux. Demain, vous penserez le contraire.

LA MARQUISE

No. Something is broken. Quelque chose est cassé.

LE COMTE

Alors ?

LA MARQUISE

Alors, je vais devenir une Parisienne comme les autres. Je vais mentir. Je ferai des parties fines, le soir, au cabaret. Nous louerons des avant-scènes grillées quand mon mari sera à la chasse. Je mentirai, je serai spirituelle, je n'aurai pas de cœur. Je m'amuserai beaucoup, oui, vous verrez, je m'amuserai beaucoup !

LE COMTE

Ma pauvre petite !

LA MARQUISE

Oh ! je ne serai pas à plaindre. Je saurai m'amuser comme les autres.

LE COMTE

Mais non, ma chérie, vous n'êtes pas comme les autres. Ce babil, cette impertinence, ces plaisirs, cette frivolité, qui forment le fond de leur nature, chez vous ne seront jamais qu'un vernis; vous aurez bon tromper, mentir, vous n'en resterez pas moins sincère. Ce n'est pas que vous soyez d'une autre race. Il n'y a pas d'autre race. Il n'y a que des autres femmes : les vraies et puis les fausses, les femmes et puis les poupées. Et vous n'êtes pas une poupée.

LA MARQUISE

Oui, c'est vrai.

LE COMTE

Ce qu'il vous faut à vous.. Oui, vous avez un mari, mais vous vous êtes trompée dans le mariage. Ce qu'il vous faut à vous, ce n'est pas un amant. Oh ! non, pas ce vilain mot-là ; ce qu'il vous faut, c'est presque un fiancé. (*Il s'approche d'elle et tout en l'embrassant.*) Un fiancé qui sera bien tendre, bien respectueux, un fiancé qui ne vous embrassera même pas (*il*

*l'embrasse*); qui s'efforcera de conquérir votre cœur petit à petit insensiblement, sans vous froisser, sans vous heurter; un fiancé qui ne sera pas impatient; qui attendra, pour célébrer les épousailles, le jour où vous l'en aurez jugé digne; qui attendra pour vous recevoir dans ses bras que le poids de votre cœur trop lourd vous y fasse tomber.

MAGGY, *dans ses bras*.

Ah! mon ami, vous êtes vraiment digne qu'on vous aime.

LE COMTE

Maggy! Ma chère fiancée!

MAGGY

Mon fiancé!

LE COMTE

Prenez garde, on vient.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS, BERTRAND, LA COMTESSE

LE MARQUIS

Eh bien, Maggy! C'est ridicule! Vous désertez le bal! On a cotillonné sans vous; j'ai été obligé de dire que vous aviez la migraine.

LA COMTESSE

Tout le monde vous réclame, ma chère. Depuis que vous êtes disparue, vos salons ont perdu leur éclat.

BERTRAND

La comtesse dit vrai, marquise. C'est mal de nous délaisser ainsi. Le bal sans vous est comme un blason de France où manquerait la fleur de lys.

TOUS

Ah!

LE MARQUIS

Montrez-vous au moins à nos invités avant qu'ils ne partent.

LA MARQUISE

Je crois bien. Je suis inexcusable. Mais je parlais avec le comte. Nous causions du bonheur. N'est-ce pas, mon ami? C'est un sujet trop grave pour une fête mondaine... J'étais folle! Mais je vais réparer... Il ne faut pas qu'on parte déjà.

On doit souper par petites tables. Je ne veux pas me coucher avant trois heures du matin. Philippe, aidez-moi. Nous allons réveiller le bal qui s'endort.

LE MARQUIS

A la bonne heure. Je vous retrouve.

LA COMTESSE

C'est çà, oui, soupons !

TOUS

Soupons !

BERTRAND

Au foie-gras, je dirai quelque chose.

LE MARQUIS

Vous êtes à éclipse comme les phares ! C'est étonnant ! Ce je ne sais quoi qui fait la femme de Paris, vous l'avez, ce je ne sais quoi, vous l'avez de nouveau.

LA MARQUISE

Vraiment, je suis ravie ! (*S'arrêtant un instant et le considérant.*) Eh bien il me vient une idée, mon cher.

LE MARQUIS

Laquelle ?

LA MARQUISE

Vous aussi il vous manquait quelque chose.

LE MARQUIS

Ah !

LA MARQUISE

Oui. Pas grand'chose : une nuance. Un « je ne sais quoi », justement ce qui fait le mari parisien. Çà vous a manqué longtemps Eh ! bien ! vous l'avez maintenant ! Vous l'avez !...

(*Elle entraîne le comte, tandis que la musique joue et que d'Evreux rêveur regarde la comtesse qui rit.*)

RIDEAU

Alençon et Cahors. — Imprimerie A. Coueslant. — 1331

# LA BONNE INTENTION

## COMÉDIE EN DEUX ACTES

*Représentée pour la première fois sur la scène du théâtre des Capucines le 22 janvier 1905.*

## DU MÊME AUTEUR

Les Nuits de quinze ans (poésies).

Par politesse (comédie en 1 acte).

Qui trop embrasse (comédie en 1 acte).

Les Deux courtisanes (comédie en 1 acte).

Tout est bien (comédie en 1 acte).

Chérubin (comédie en 3 actes et en vers).

La Passerelle (comédie en 3 actes, en collaboration avec Mme Fred. Gresac).

Par vertu (comédie en 1 acte).

Les Toiles d'araignée (comédie en 1 acte en collaboration avec M. Maurice de Waleffe).

Le Je ne sais quoi (comédie en 3 actes, en collaboration avec M. Maurice de Waleffe).

Le Paon (comédie en 3 actes et en vers).

Chérubin (comédie chantée, en collaboration avec M. Henri Cain).

Le Bonheur mesdames (comédie en 4 actes).

FRANCIS DE CROISSET

# LA BONNE INTENTION

COMÉDIE EN DEUX ACTES

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
*Librairie Paul Ollendorff*
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
1906

Tous droits de traduction, de reproduction, de représentation et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

*ered according to act of congress, in the year 1905, by Francis de Croisset, in the office of the librarian of congress, at Washington. all Rightsereserved.*

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE I A 30

## *A MADEMOISELLE JEANNE GRANIER*

---

*Cette pièce vous appartient ma chère Jeanne. Elle était à moi, jadis... du jour où vous l'avez jouée, du jour même ou vous l'avez repétée, elle fut à vous. Comme elle a gagné au change!*

*Ah! la jolie illusion que vous m'avez donnée le soir de la « première » — l'illusion ambitieuse.*

*Vous étiez, avec tant d'esprit, si émouvante; avec tant de fantaisie, si vraie, qu'enthousiaste, je crus un instant avoir écrit un chef-d'œuvre.*

*Je viens de relire ma pièce, ma chère Jeanne, et, mes illusions envolées, j'ai compris avec gratitude tout le talent que je vous dois.*

*FRANCIS DE CROISSET*

# DISTRIBUTION

| | |
|---|---|
| | MM. |
| JACQUES THERLAND. . . . . | PAUL NUMA |
| ALPHONSE. . . . . | PAUL THOULOUZE |
| | MMmes |
| MAUD GERFEUILLE. . . . . | JEANNE GRANIER |
| Mlle THUREAU-MERVILLE. . . . . | ALICE NORY |
| Miss HEERLINGTON. . . . . | SONIA |
| JULIE . . . . . | ANDRÉE FORINE |

La scène se passe de nos jours, à Paris, dans le salon de Maud.

# LA BONNE INTENTION

## ACTE PREMIER

*Chez Maud. Petit salon très élégant. Porte à gauche, porte au fond, porte à droite. Corbeille de fleurs. Petites tables Louis XVI encombrées de bibelots. Au fond à gauche, un grand divan jonché de coussins. Quatre heures du soir.*

### SCÈNE PREMIÈRE

MAUD, JULIE, ALPHONSE

MAUD, *entrant par la porte de droite, un manuscrit à la main.* — Et puis il m'ennuie mon rôle... ah ! ces auteurs... c'est insensé... il faut tout de même que je revois cette phrase-là... (*Reprend le manuscrit.*) Vous ne le voudriez pas... ce n'est pas ça... Vous ne le voudriez pas... Non ce n'est pas ça... vous ne le voudriez pas... oh non ce n'est pas ça du tout.

JULIE. — Monsieur Yem du *Figaro* voudrait parler à Madame.

MAUD. — Vous ne le voudriez pas.

JULIE. — Comment ?

MAUD. — Ce n'est pas à vous... c'est dans mon rôle... mais ça ne fait rien. Vous m'avez fait trouver l'intonation, c'est toujours ça... Qu'y a-t-il ?

JULIE. — C'est M. Yem du *Figaro*.

MAUD. — Qu'est-ce qu'il veut ?

JULIE. — Il supplie madame de lui accorder une interview... c'est pour faire une avant-première.

MAUD. — Je n'ai pas le temps. On me trouve au théâtre.

JULIE. — Au théâtre? Madame répète : on ne peut pas la déranger.

MAUD. — Tu m'ennuies.

JULIE. — Et ce monsieur est tout jeune. Voici cinq fois qu'il vient. Il compte beaucoup sur cette interview. Il m'a dit que cela le ferait entrer au *Figaro*.

MAUD. — Entrer au *Figaro*. Mais il y a « du *Figaro* » sur sa carte.

JULIE. — Oui, c'est d'avance. C'est jeune, c'est impatient. Il m'a remis un volume de vers pour madame.

MAUD. — Ah !

JULIE. — Il serait très heureux si madame consentait à lui en dire quelques-uns aux matinées des « Chansons Poétiques ». Il a l'air timide, mais il fait des petits vers gais. Il a d'ailleurs une jolie figure.

MAUD. — Une jolie figure ?...

JULIE. — Une très jolie figure.

MAUD. — Pauvre garçon. Je le recevrai.

JULIE. — J'en étais sûre. Madame est si bonne.

MAUD. — Demain... je le recevrai demain.

JULIE, *en sortant*. — Bien madame.

MAUD. — Ah ! et puis j'en ai assez de mon rôle. (*Alphonse entre, portant une corbeille de fleurs.*) Oh ! c'est joli ! Tenez, posez ça là... mais non, pas comme ça, oui ainsi. De qui ces fleurs ?

ALPHONSE. — Madame peut voir la carte.

MAUD, *regardant la carte*. — M. Jacques Therland. Ah ! oui. Je l'attends à cinq heures, pour le thé.

ALPHONSE. — Madame ne l'avait donc pas oublié ?

MAUD. — Non, pourquoi ?

ALPHONSE. — Parce que M. Jacques Therland craignait que madame l'eût oublié. Moi, je le rassurais, je lui disais : « Mais non, mais non, monsieur, madame est si bonne... Madame... »

MAUD. — Oui, c'est bien.

ALPHONSE. — Madame a vu l'autre corbeille ?

MAUD. — Oh ! c'est joli aussi.

ALPHONSE. — Elle est d'un des soupirants de madame. Du baron de Puysieux.

MAUD. — Il est donc rentré de la campagne ?

ALPHONSE. — Il était déjà venu hier. Aujourd'hui il paraissait pressé.

MAUD. — Pressé ? Qu'est-ce qu'il veut ?

ALPHONSE. — Toujours la même chose.

MAUD. — Il attendra.

ALPHONSE. — J'oubliais de dire à madame que la baronne Chantarelles a téléphoné.

MAUD. — La baronne Chantarelles ?

ALPHONSE. — Elle demande si madame n'aurait pas un petit coin pour la répétition générale des *Cornes d'or*.

MAUD. — Un petit coin ?

ALPHONSE. — Oui, un petit coin. Pour elle, un vieil ami, son mari et un jeune ami.

MAUD. — Ces femmes du monde !...

ALPHONSE. — Ah! oui, Madame. (*Il sort.*)

MAUD, *regardant des livres*. — *Amitié amoureuse. L'amour est mon péché. Impossible amour. Amour, amour. Maudit soit l'amour.* C'est effrayant ! *L'Amant et le médecin,* de Gabriel de La Rochefoucauld... *L'Amant et le médecin... ce doit être commode, ça.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, sauf JULIE. ALPHONSE, vieux domestique.

ALPHONSE, entrant. — Mlle Thureau-Merville voudrait parler, à Madame.

MAUD. — Mlle Thureau-Merville ? Elle est au téléphone ?

ALPHONSE. — Elle est dans sa voiture.

MAUD. — Alors, priez, Mlle Thureau-Merville de monter.

ALPHONSE, *souriant*. — Faut-il faire aussi monter la gouvernante?

MAUD. — Faites ce que je vous dis.

ALPHONSE. — Bien, Madame. (*Il sort.*)

MAUD. — Il est insupportable avec son éternel sourire... enfin, c'est un bon garçon.

## SCÈNE III

### MAUD, Mlle THUREAU-MERVILLE, LA GOUVERNANTE

Mlle Thureau. — Bonjour, Madame.

Maud. — Bonjour Mademoiselle.

Mlle Thureau. — Je suis très heureuse de vous trouver chez vous. Je ne vous avais pas vue depuis notre dernière soirée.

Maud. — C'est moi qui suis ravie de vous voir. Oh! la jolie toillette! Vous avez une très jolie toilette. M. Thureau-Merville se porte bien.

Mlle Thureau. — Je vous remercie, papa va très bien. Je vous présente notre dame de compagnie, miss Heerlington.

Maud. — Je suis enchantée, Madame! (*Miss Heerlington s'assied.*) Oui, donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (*Miss Heerlington se relève.*)

Mlle Thureau. — Elle ne comprend pas un mot de français.

Maud. — C'est très curieux.

Mlle Thureau, *à la gouvernante. — Take a chair*, Bessy. (*Miss Heerlington se rassied.*)

Maud. — Vous accepterez bien une tasse de thé?

Mlle Thureau. — Oh! vous êtes charmante... Je ne veux pas vous importuner. Le temps de vous adresser une prière, et je m'en vais.

Maud. — Une prière? Elle est d'avance exaucée.

Mlle Thureau. — Je vous prends au mot. Papa donne un dîner dans cinq jours. Un tas de gens officiels. Après le dîner, c'est pis encore. Il y a réception: des industriels, des députés, des femmes de ministres. Ce sera assommant. Alors, nous comptons sur vous.

Maud, *riant.* — Vous êtes bien aimable.

Mlle Thureau. — Ça na pas l'air gracieux, ce que je vous dis là, mais c'est flatteur au contraire. Vous arriverez comme une surprise, nos invités seront dans la joie. Papa y compte énormément. (*A la gouvernante.*) Bessy, *give me the letter*. Vous nous chanterez quelques chansons et c'est moi qui vous accompagnerai. Bessy, *the letter*? *Les Cornes d'or* ne passent que dans douze jours, vous êtes libre en ce moment. Il est tout naturel que vos amis et vos admirateurs en abusent. (*Tendant une lettre à Maud.*) Ceci, c'est de la part de papa. (*Un peu gênée.*) C'est pour... ça concerne... enfin, c'est un souvenir... Et c'est un grand service que

vous nous rendez, un très grand service. N'est-ce pas, vous voulez bien, ça ne vous froisse pas, vous acceptez?

MAUD. — Vous êtes gentille tout plein.

Mlle THUREAU. — Vous acceptez?

MAUD. — J'accepte.

Mlle THUREAU. — Ah! merci! Papa vous sera bien reconnaissant.

MAUD. — Mais vous prendrez une tasse de thé. (*Elle sonne.*)

Mlle THUREAU. — Je prendrai dix tasses de thé.

MAUD, *à Alphonse qui entre.* — Le thé.

Mlle THUREAU. — Qu'allez-vous chanter? Il faut que ce soit... Que ce ne soit pas...

MAUD. — Rassurez-vous, ce sera très « jeune fille ». Je vous enverrai les morceaux. Vous pourrez les déchiffrer un peu.

LA GOUVERNANTE. — *Oh! some tea! What a good idea! It is very good idea indeed!*

MAUD. — Qu'est-ce qu'elle dit?

Mlle THUREAU. — Elle est brusquement heureuse parce qu'elle va boire du thé.

MAUD. — C'est très curieux.

LA GOUVERNANTE, *à Maud qui prépare le thé.* — *I beg your pardon.* (*Elle ajoute de l'eau chaude, met du sucre dans les tasses.*)

ALPHONSE, *entre ses dents.* — Elle est confortable.

(*Maud se retourne vivement. Alphonse sort.*)

Mlle THUREAU. — Que c'est joli chez vous! Vous permettez que je regarde? Délicieux, ce bibelot. Où l'avez-vous déniché?

MAUD. — C'est un souvenir.

Mlle THUREAU. — Délicieux! Et cette menue table Louis XVI?

MAUD. — Un souvenir.

Mlle THUREAU. — L'amour de petit marbre! J'ai presque le pareil. Je parie qu'il vient de Florence.

MAUD. — Je ne sais pas.

Mlle THUREAU. — C'est un souvenir?

MAUD. — Oui.

Mlle THUREAU. — Vous avez de la chance. Moi, quand des jeunes gens m'envoient des cadeaux, papa est furieux.

MAUD. — Moi, papa n'en sait rien.

Mlle THUREAU. — Vous êtes drôle!

MAUD. — Et vous êtes très mignonne. Il me plaît de causer avec

vous. Avec une jeune fille, une vraie. Je vous aime beaucoup, petite Mademoiselle. Je vous ai connue quand vous aviez des cheveux dans le dos et des jupes courtes... Vous vous rappelez bien? à Trouville... Il y a de ça... Quel âge avez-vous donc, petite Mademoiselle?

Mlle Thureau. — Vingt et un ans, Madame, vingt et un ans. Je suis majeure.

Maud. — Moi aussi... Voyons... racontez-moi quelque chose. Parlez-moi de vous. Nous allons beaucoup dans le monde, nous dansons beaucoup? Nous faisons beaucoup de musique?

Mlle Thureau. — Oh! ma vie est follement occupée. Je ne trouve guère le temps d'être triste.

Maud. — Et pourquoi seriez-vous triste, mon Dieu?

Mlle Thureau. — Oh! pour rien. Certainement.

Maud. — Comme vous dites cela.

Mlle Thureau. — J'ai dit ça en l'air.

Maud. — Je l'espère bien. Si vous étiez triste, jamais, ce serait un crime. Mais oui! Vous êtes jeune, riche, jolie à croquer. Ce qu'on doit vous faire la cour!

Mlle Thureau. — Ce qu'on perd son temps!

Maud. — Ah! bah!

Mlle Thureau. — C'est si ennuyeux, le monde, et nos danseurs sont si ridicules! Ils sont tous les mêmes.

Maud. — Pourtant, un jeune homme...

Mlle Thureau. — Un jeune homme! C'est un habit noir, une cravate blanche et des souliers vernis.

Maud. — Evidemment. Rien de plus.

Mlle Thureau. — Vous seriez de mon avis si vous les connaissiez, si vous dansiez avec eux.

Maud. — Je ne danse pas avec eux, mais je les connais.

Mlle Thureau. — Et vous ne les trouvez pas tous ridicules?

Maud. — Tous, non. Et vous?

Mlle Thureau. — Oh! certainement... il y en a... il doit y en avoir...

Maud. — Voyons, voyons, ce petit cœur-là n'a jamais battu?

Mlle Thureau. — Ma foi non. Je n'aime que mon vieux papa. Je préfère cent fois passer la soirée avec lui, à causer, à bavarder comme des amis, plutôt que de dîner en ville ou d'aller au bal.

Maud. — Dites-moi tout de suite que vous resterez vieille fille.

Mlle Thureau. — Voyez miss Heerlington. On n'en meurt pas.

MAUD. — En Angleterre! Mais vous! Avec cette mine là, ces grands yeux éveillés, cette...

Mlle THUREAU, *qui s'est approchée de la corbeille qu'avait apportée Alphonse.* — Ah!

MAUD. — Comment?

Mlle THUREAU. — Rien... ce sont ces fleurs. Elles sont superbes. Je ne les avait pas remarquées.

MAUD. — Ah

Mlle THUREAU, *troublée.* — Je vous demande pardon. Il se fait tard, je dois vous quitter.

MAUD. — Comment, si brusquement!

Mlle THUREAU. — Excusez-moi.

MAUD. — Mais vous avez quelque chose. Qu'est-ce que vous avez?

Mlle THUREAU. — Rien, si ce n'est que j'ai regardé ma montre et que...

MAUD. — Vous avez regardé ces fleurs, et même cette carte.

Mlle THUREAU. — Madame...

MAUD. — Vous connaissez M. Jacques Therland?

Mlle THUREAU. — Madame, je vous en prie...

MAUD. — Mais vous êtes toute pâle... Est-ce que, par hasard?...

Mlle THUREAU. — Non, non, n'insistez pas. J'ai été ridicule, je n'ai pu me défendre d'une exclamation involontaire.

MAUD. — Comment?

Mlle THUREAU. — Nous avons été fiancés.

MAUD. — Qu'est-ce que vous dites?

Mlle THUREAU. — Je vous demande pardon. J'ai eu tort de vous en parler.

MAUD. — Pas du tout.

Mlle THUREAU. — Nos fiançailles n'ont jamais été officielles.

MAUD. — C'est inouï!

Mlle THUREAU. — J'ai eu tort de vous dire cela.

MAUD. — En voilà une idée. Vous avez eu raison, au contraire.

Mlle THUREAU. — Vous comprenez, M. Therland était très lié avec nous. Il venait dîner régulièrement à la maison. Nous nous sommes revus à la mer, à Biarritz. Il a été très gentil. J'ai cru qu'il m'aimait et de mon côté... Enfin nous nous sommes fiancés. Puis, de retour à Paris, ses visites se sont espacées. Un jour, papa m'a dit qu'il ne fallait plus penser à lui. Il y a huit mois de tout cela, je n'y

pense plus. Mais, n'est-ce pas, tout à coup, d'avoir vu ses fleurs et sa carte chez vous... cela m'a fait quelque chose... Je vous demande pardon.

MAUD. — Voilà donc pourquoi vous vouliez rester vieille fille ? Ma pauvre petite !

Mlle THUREAU. — Oh ! ne me plaignez pas... Adieu, Madame.

MAUD. — Comment ! Mais qu'allez-vous supposer ?

Mlle THUREAU. — Hélas ! c'est trop naturel.

MAUD. — Je vous affirme que vous vous trompez.

Mlle THUREAU. — Je souhaite ne pas me tromper, car je suis contente, au contraire.

MAUD. — Mais...

Mlle THUREAU. — Il y a longtemps que je n'avais plus de chagrin à cause de M. Therland. Mais mon amour-propre, je l'avoue, était un peu meurtri. Je me disais : Qui sait ! Il m'a quittée pour une femme quelconque, pour une autre jeune fille, peut-être. Aujourd'hui, je m'explique sa conduite : il vous avait rencontrée. Que suis-je, moi ? Vous, vous êtes brillante, applaudie, fêtée. Vous avez des triomphes, on vous admire. Je n'ai pas l'orgueil de me comparer à vous, et mon amour-propre n'a plus le droit de se plaindre, puisque c'est pour vous qu'il m'a délaissée, et puisque c'est vous qu'il aime.

MAUD. — Mais il ne m'aime pas ! Mais non, mon enfant, il ne m'aime pas ! Si tous les hommes qui m'envoient des fleurs... Il est empressé, c'est vrai, il m'écrit des lettres, il me fait des déclarations, mais c'est tout.

Mlle THUREAU. — En faut-il davantage ?

MAUD. — Ça ne prouve rien. C'est du désir, non de l'amour ; je m'y connais. D'ailleurs, moi, je ne l'aime pas.

Mlle THUREAU. — Ah !

MAUD. — Et je l'aime bien moins encore depuis que je connais sa conduite. Quel imbécile !

Mlle THUREAU. — Ah !

MAUD. — Comment ! Ce nigaud-là a la chance d'être distingué par une exquise petite jeune fille, par une enfant qui l'adore. Ne protestez pas. Vous l'adorez, je m'y connais ; et il l'abandonne pour... et ça de gaieté de cœur... il l'abandonne pour... au fait, il l'abandonne pour moi... Oui, mais ça ne me fait rien, c'est tout de même un imbécile et, je le lui dirai.

Mlle THUREAU. — Oh ! Madame, qu'il ne sache pas !

MAUD. — Je le lui dirai, et je vous l'enverrai votre Jacques.

Mlle THUREAU. — Mais...

MAUD. — Mais quoi ? Je veux qu'il vous revienne, et il vous reviendra. Demain il sera chez vous. Il faut qu'il vous aime. C'est nécessaire. Et vous savez, je suis enchantée. J'ai fait beaucoup de choses dans ma vie, mais jamais de mariages. Je veux en faire un. Je vais vous marier, mes enfants. Je suis enchantée !

Mlle THUREAU — Hélas ! Madame c'est impossible.

MAUD. — Impossible ? Pourquoi ?

Mlle THUREAU. —Parce que M. Therland ne m'aime plus.

MAUD. — Vous dites des bêtises... Je vous demande pardon.

Mlle THUREAU. — Ce sera bien difficile. Jacques est habitué à votre charme, votre conversation, votre esprit. Je ne suis qu'une jeune fille bien simple.

MAUD. — Vous êtes une jeune fille.

Mlle THUREAU. — Et puis, je ne sais pas... il doit préférer des femmes plus artistes, plus cultivées, et moi je suis très ignorante.

MAUD.— Vous en saurez toujours assez pour épouser un homme du monde.

Mlle THUREAU. — Pourtant, vous, madame ?

MAUD. — Moi ? Je suis bête comme une oie, mon enfant.

Mlle THUREAU. — Oh !

ALPHONSE, *entrant*. — M. Jacques Therland !

Mlle THUREAU. — Mon Dieu !

MAUD. — Faites attendre. (*A Mlle Thureau.*) Sauvez-vous !

Mlle THUREAU. — Qu'allez-vous lui dire ?

MAUD. — Ce qu'il faudra. Comptez sur moi.

Mlle THUREAU. — Mon Dieu ! Il vaudrait peut-être mieux. C'est imprudent. Que va-t-il penser ? Au fond, M. Therland m'est indifférent.

MAUD. — Hein ?

Mlle THUREAU. — C'est-à-dire... enfin... je m'en vais. *Come Bessy*. Je m'en vais. (*Sur le pas de la porte et très émue, à Maud.*) Vous permettez ?

MAUD. — Oh ! je crois bien. (*Elles s'embrassent. Mlle Thureau-Merville sort.*) Je l'adore, cette petite (*Elle sonne.*)

(*A Alphonse.*) Faites entrer M. Therland.

## SCÈNE IV

### MAUD, JACQUES.

JACQUES. — Enfin ! l'on vous trouve ! C'est bien vous ! Je vous rencontre à un rendez-vous que vous me donnez. C'est miraculeux. Nous n'allons pas être dérangés, au moins. J'ai un tas de choses... Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

MAUD. — Vous en avez un toupet, mon garçon.

JACQUES. — Comment ?

MAUD. — Je dis : vous en avez un toupet !

JACQUES. — Je suis en retard ?

MAUD. — En retard ! ça me serait bien égal.

JACQUES. — Merci.

MAUD. — Venez ici... venez ici... Alors, vous refusez la main des jeunes filles maintenant ?

JACQUES. — Hein ?

MAUD. — Vous vous amusez à faire la cour, aux petites filles, à leur monter la tête et à les lâcher tout à coup, sans raison ?

JACQUES. — Quoi ?

MAUD. — Elle est ravissante, elle est riche et elle vous aime. Vous mènerez une vie calme, ça vous fera du bien. Pour peu que vous ne soyez pas trop maladroit, elle vous restera fidèle. Elle appartient à une famille estimée, influente même. Elle vous fera décorer. Mais c'est le bonheur cela, mon ami.

JACQUES. — Vous m'abrutissez.

MAUD. — Ne faites pas semblant de ne pas me comprendre. Mlle Thureau-Merville sort d'ici.

JACQUES. — Qu'est-ce que vous dites ?...

MAUD. — Elle m'a tout avoué. Pauvre enfant ! ce que vous avez fait là est indigne. Et pourquoi l'avez-vous abandonnée, s'il vous plaît ? Pour qui ?

JACQUES. — Par exemple !

MAUD. — Pour une femme qui ne vous aime pas, qui ne vous aimera jamais ! Depuis le temps que je vous le répète, vous devriez en

être convaincu. Enfin, soyez logique, qu'est-ce que vous faites ici ?

JACQUES. — Ah ! non, ça !

MAUD. — Tant que j'ignorais que le bonheur de cette petite fût en jeu, il m'était agréable de vous voir; il m'amusait même que vous me fassiez la cour. Aujourd'hui, ni-ni, fini. Si vous ne voulez pas l'épouser, vous pouvez prendre vos gants, votre canne, votre chapeau, et vous en aller.

JACQUES, *prenant son chapeau.* — Ah ! c'est comme ça !

MAUD, *lui enlevant son chapeau.* — Ne faites donc pas le malin ! Vous avez trente-quatre ans, vous êtes gentil garçon. Pourtant, avec la vie que vous menez... Prenez garde, vous serez un jour d'un placement difficile. Un bon conseil : mariez-vous.

JACQUES. — Non, mais continuez.

MAUD. — Oui, je continue. Certainement, je continue. Qu'allez-vous faire si vous ne l'épousez pas ? Car, moi, je vous le jure, je ne vous reverrai plus. Vous allez prendre une maîtresse, tâcher d'aimer une autre femme. Soit, j'admets qu'elle vous aime. Combien de temps cela durera-t-il ? Espérez-vous faire des béguins à quarante ans ? Et quand elle vous aura quitté, irez-vous de-ci de-là ? dînerez-vous à la carte ? jusqu'à ce que vous tombiez du haut de votre colonne vertébrale ?

JACQUES. — Fine plaisanterie.

MAUD. — Ou bien alors, vieux marcheur effrayé d'être vieux garçon, vous vous marierez peut-être. Ah ! la plaisante union ! Une fille pauvre qui épousera votre fortune et qui couchera avec vos neveux. Le mariage d'automne avec des fils qui ont quinze ans quand vous en avez soixante, et qui, en parlant de vous disent : « Le vieux ».

JACQUES. — Dieu, que vous êtes jolie !

MAUD. — Et puis, songez à elle. Je vous assure, elle souffre, cette petite. Elle vous aime vraiment. On ne rencontre pas tous les jours un petit être qui ne demande qu'à vous donner sa vie, qu'à vous rendre heureux. Voyons, Jacques... Jacques ! n'ai-je pas raison ? Qu'en pensez-vous ?

JACQUES. — Ma chère amie que vous soyez coquette, insupportable, capricieuse, que vous me donniez des rendez-vous auxquels vous ne venez point, que vous me tourniez en bourrique, que depuis six mois que je vous fais la cour vous me refusiez tout avec des airs de tout me promettre, que vous m'exaspériez au point que je ne sais plus si j'ai envie de vous embrasser ou de vous battre : c'est votre droit. Je

vous aime, vous en abusez, c'est logique. Mais que, soudain, vous poussiez la fantaisie jusqu'à vouloir me marier! Ah! ça, non, fichez-moi la paix!

MAUD. — Jacques!

JACQUES. — Est-ce que je suis fait pour le mariage, moi! Tenez, Maud, je me souviens du premier jour où je vous ai aimée.

MAUD. — Oh! ça va être long! (*Elle s'assied.*)

JACQUES. — C'était à Biarritz. Il faisait un joli ciel clair. Je me promenais sur la plage avec Mlle Thureau-Merville et sa gouvernante, et j'étais heureux, ce matin-là. Ma fiancée avait passé son bras sous le mien et sous la manche du tussor frais, c'est à peine si je sentais la pression de son bras... oui, c'était à peine une caresse... une caresse légère. Soudain, je vous ai aperçue. Vous ne nous regardiez pas, très occupée à photographier des baigneurs. Je vous revois, dans le soleil chaud. J'entends votre rire, votre rire célèbre... Oui, oui, je me rappelle, vous portiez une jupe blanche, un corsage bleu, un chapeau fou et vous aviez l'air d'une grande fleur. J'étais déjà amoureux de vous, oui, comme tout Paris, et deux fois j'avais voulu monter dans votre loge, puis la crainte d'être importun... banal, une vague timidité... tout cela m'avait retenu. Pourtant, de vous savoir là, à Biarritz, de me dire que dans cette plage rastaquouère, deux Parisiens pourraient se sourire, de penser que je pourrais causer avec vous, me baigner à vos heures... vous conquérir.

MAUD. — Fat!

JACQUES. — Mon cœur, mon absurde cœur, s'était mis à battre délicieusement, et déjà, sans penser à mal, j'y pensais un peu, quand brusquement un mot de ma fiancée me sortit de mon rêve : « Eh bien, Jacques, venez donc; à quoi songez-vous? » Cela était dit d'un ton impatient, bref, volontaire. Et subitement, j'eus l'impression que le petit bras frêle qui, tout à l'heure, se posait comme une caresse, devenait lourd, dominateur, ce n'était plus une pression légère, mais un poids mort, monotone, un poids qui m'écrasait, une chaîne à laquelle j'étais rivé. J'eus la vision du mariage, de l'union indissoluble, d'un bonheur toujours le même, quotidien, d'un bonheur... incurable. Je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé pareille angoisse. Quelques jours après, je vous fus présenté; un mois plus tard, vous me receviez à Paris. Vous fîtes semblant de m'aimer... Je m'y suis laissé prendre, et depuis... voilà... Je suis un imbécile... Je vous aime!

MAUD. — Vous me désirez, mais vous ne m'aimez pas.

JACQUES. — Comme c'est malin !

MAUD. — Je ne sais pas si c'est malin, mais c'est vrai. Vous m'avez vue au moment où, fiancé, vous regrettiez vos souvenirs de fête, vos minutes de plaisir, vos erreurs, votre « liberté ». Une phrase maladroite vous a heurté. Du coup, le petit être qui s'abandonnait, confiant, à votre bras, vous fit horreur. C'est de toute la basse rancune que vous portiez à votre fiancée qu'a pris naissance votre amour pour moi.

JACQUES. — Ça ne tient pas debout.

MAUD. — Allons donc ! Vous êtes tous les mêmes. Vous avez la terreur du mariage. Ironiquement, vous vous dites : « Une jeune fille ! ah ! romance ! Elle est ingénue. Elle ne sait rien. On a tout à lui apprendre... la joyeuse responsabilité ! C'est sa vie à elle qui commence, c'est la nôtre qui finit. Une femme de plus et un homme de moins. Garons-nous ! » Voilà ce que vous vous dites, n'est-ce pas ? Voilà ce que vous pensez. Ah ! il n'y a pas à dire. C'est rudement lâche, un homme.

JACQUES. — J'ai envie de me marier pour avoir enfin une chance de vous plaire.

MAUD. — Vous ne me plairez pas. Vous n'êtes pas mon type.

JACQUES. — Maud, vous mentez. Vous en aimez un autre.

MAUD. — Eh bien ! naturellement, j'en aime un autre. Vous ne pensez pas que je vous ai attendu.

JACQUES. — Vous m'irritez à plaisir. Vous avez tort. Vous n'auriez pas dû me donner de l'espoir, vous montrer coquette la première fois où je vous ai vue, pour ensuite me traiter comme vous venez de le faire. En somme, vous vous êtes promise ce jour-là, votre poignée de main, vos regards, votre sourire, c'étaient autant de promesses. Et je serais en droit, oui, je serais presque en droit d'exiger de...

MAUD. — Vous allez m'envoyer du papier timbré. (*Elle rit.*)

JACQUES. — C'est ridicule. Vous avez raison. Je suis ridicule.

MAUD. — Mon pauvre Jacques ! Vous n'êtes qu'un grand gosse. Pourquoi ne voulez-vous pas être raisonnable ? J'ai beaucoup de sympathie pour vous. Nous pourrions être des amis. Mais quant à des amants ! Non, n'y comptez pas, ça n'est pas possible.

JACQUES. — Mais pourquoi ! pourquoi !

MAUD. — Parce que... parce que d'abord je ne vous aime pas, et puis

parce que je ne vous vois pas... Non, je ne vous vois pas en amoureux.

JACQUES. — Comment !

MAUD. — Je ne me figure pas avec vous dans une chambre close... je ne puis pas vous imaginer prenant certaines attitudes... arborant certains déshabillés... L'idée que vous pourriez m'apparaître en pyjama... Excusez-moi... rien qu'à cette idée... Je ne peux pas m'empêcher... c'est plus fort que moi. (*Elle rit.*) Ce que vous devez être comique. (*Elle rit.*)

JACQUES. — Je suis heureux d'exciter ainsi votre hilarité.

MAUD. — Il ne faut pas m'en vouloir... ça n'enlève rien à votre mérite.

JACQUES. — Ne vous croyez pas obligée...

MAUD. — Vous êtes vexé. J'ai été trop franche, n'est-ce pas ?

JACQUES. — Pas du tout. Vous avez émis une opinion toute personnelle, car je vous assure, qu'il y a eu des moments dans ma vie où je n'étais pas habillé, et où pourtant je n'ai pas fait rire.

MAUD, *réprimant une envie de rire.* — Mais j'en suis convaincue.

JACQUES. — Vous vous imaginez peut-être que je n'ai jamais eu d'aventures ! Que je n'ai jamais fait pleurer de femmes ?

MAUD. — Moi ? pas du tout.

JACQUES. — Eh bien, j'en ai fait pleurer, des femmes. J'ai eu des aventures, j'en ai eu énormément... et j'ai été aimé, moi... j'ai été très aimé... j'ai été follement aimé !

MAUD. — Vous allez me citer des noms.

JACQUES. — Ça ne serait pas difficile, et vous seriez même rudement épatée.

MAUD. — Je les connais donc ?

JACQUES. — Cherchez parmi vos amies les plus intimes, les plus célèbres.

MAUD, *incrédule.* — Vous avez été l'amant d'une amie à moi ?

JACQUES. — Certainement.

MAUD. — Une amie à moi, une actrice ?

JACQUES. — Certainement.

MAUD. — Qui jouait dans le même théâtre ?

JACQUES. — Certainement.

MAUD. — Quelle blague !

JACQUES. — Et non seulement elle jouait dans le même théâtre, mais encore dans la même pièce.

MAUD. — Ce n'est pas vrai.

JACQUES. — Et si je vous disais son nom ?

MAUD. — Eh bien, dites-le.

JACQUES. — Pour qui me prenez-vous ! Je suis un galant homme. Ce n'est pas à moi de vous le dire. C'est à vous de le deviner.

MAUD. — Attendez-donc... il y a combien de temps de çà?.. C'est tout récent ?

JACQUES. — Certainement.

MAUD. — Oh !

JACQUES. — Quoi ?

MAUD. — Je parie que je sais qui c'est.

JACQUES. — ... Vous savez qui c'est ?

MAUD. — Je parie que c'est elle, que c'est Blanche. Elle n'a jamais voulu me dire le nom de son amant.

JACQUES. — Vous dites qu'elle n'a jamais voulu vous dire...

MAUD. — C'est elle, n'est-ce pas ?

JACQUES. — Du moment qu'elle n'a jamais voulu vous dire le nom de son amant, je commettrais une indiscrétion...

MAUD. — Vous avez été l'amant de Blanche ?

JACQUES. — Vous parlez bien de Blanche Gerbaut, n'est-ce pas ?

MAUD. — Mais naturellement.

JACQUES. — Oui, oui, 35, rue Boccador, un petit hôtel, très joli d'ailleurs. (*Entre ses dents.*) Je sais qui c'est.

MAUD. — L'amant de Blanche ! C'était donc vous ! Je ne suis pas fâchée que vous m'ayez dit cela. Vous savez ce qu'elle m'a fait, votre Blanche ?

JACQUES. — Non, je ne sais pas.

MAUD. — Eh bien... je vous dirai ça plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux. L'amant de Blanche ! Qu'est-ce qu'il y a dans ce médaillon ? Son portrait ?

JACQUES. — Je l'avoue... J'ai la faiblesse de le porter encore !... (*Il remet le médaillon dans sa poche.*)

MAUD. — Et tantôt vous prétendiez m'aimer... C'est admirable. Vous l'aimez encore ?

JACQUES. — Plus du tout.

MAUD. — Vons avez raison. Je ne comprends pas d'ailleurs pourquoi les hommes... les hommes ont décidément d'autres goûts... Elle est

jolie, je ne dis pas, mais elle est arrogante, prétentieuse. Toutes ses amies la détestent.

JACQUES. — Oui, c'est une rosse.

MAUD. — Ça me fait plaisir que vous ne l'aimiez plus. Ça me fait plaisir... pour vous. Alors, vous avez été son amant ?

JACQUES. — Oui.

MAUD. — Elle vous aime encore, vous savez.

JACQUES. — Oui... Je crois...

MAUD. — L'autre jour, elle est arrivée au théâtre avec des yeux rouges. Elle avait certainement pleuré.

JACQUES. — Vous voyez... C'est ce que je vous disais.

MAUD. — Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous cacherais ce qu'elle m'a fait. Figurez-vous que j'étais avec quelqu'un... quelqu'un que j'aimais beaucoup... Blanche... qui est ma meilleure amie, venait souvent dîner chez moi. Or, un soir que nous étions... Décidément, je préfère vous raconter cela plus tard. Quand nous nous connaîtrons mieux.

JACQUES. — C'est comme vous voudrez.

MAUD. — Ce que je peux vous confier, c'est qu'elle s'est conduite d'une façon abominable, et je ne suis pas fâchée que vous me donniez l'occasion...

JACQUES. — Que je vous donne l'occasion ?

MAUD. — Je veux dire : Je ne suis pas fâchée que vous m'ayez raconté tout cela.

JACQUES. — Eh bien, moi non plus. (*Un temps. Elle le regarde.*)

MAUD. — C'est bizarrre. Je n'aurais jamais cru que vous aviez eu des succès de ce genre.

JACQUES. — Ma bonne Maud ! Blanche n'est pas la seule de vos amies. Ainsi, tenez !... Cette grande belle femme avec qui j'ai déjeuné chez vous et qui est partie pour le Midi.

MAUD. — Gilberte Figuier ?

JACQUES. — C'est ça, oui. Elle est toujours dans le Midi, n'est-ce pas ?

MAUD, *étonnée.* — Oui.

JACQUES. — Vous n'êtes pas en correspondance ?

MAUD. — Non, non, n'ayez pas peur. Je ne dirai rien. Eh bien ?

JACQUES. — Eh bien !... C'est ignoble, ce que je fais là... Eh bien... parfaitement.

MAUD. — Avec Gilberte?

JACQUES. — Nous nous sommes compris tout de suite. Nous nous sommes fait du pied sous la table.

MAUD. — Sous la table ?... Chez moi?

JACQUES. — Et après, vous vous rappelez... nous sommes partis ensemble.

MAUD. — Oui, je me souviens.

JACQUES. — Nous nous sommes revus tous les jours, jusqu'à son départ.

MAUD. — Mais c'est extraordinaire. Je n'en ai jamais rien su!...

JACQUES. — Parce que je suis discret... Tenez! je suis sûr qu'avec Fanny Desbrais, qui joue en ce moment au Caire, vous ne vous doutiez pas...

MAUD. — Comment, aussi! Fanny Desbrais! C'est effrayant! Combien en avez-vous eu?

JACQUES. — J'en ai eu ma part.

MAUD. — Je ne vous avais jamais vu sous ce jour-là... (*Elle le regarde.*) Evidemment, on comprend... Votre mère n'était pas américaine?

JACQUES, *interloqué.* — Non, pourquoi?

MAUD. — Je ne sais pas... Parce que vous avez quelque chose d'américain.

JACQUES, *souriant.* — C'est ce que Blanche me disait toujours.

MAUD. — Vous êtes resté avec Blanche deux ans, n'est-ce pas?

JACQUES, *sans assurance.* — ... Oui...

MAUD. — Vous l'avez beaucoup aimée?

JACQUES. — Presque tous les jours.

MAUD. — C'est curieux...

JACQUES. — Hein ?

MAUD. — Je dis : c'est curieux... on conçoit que vous fassiez des béguins... je comprends la petite Thureau-Merville, cette pauvre petite Thureau-Merville. (*Un temps.*) Vous faites beaucoup de sport?

JACQUES. — Beaucoup. A quinze ans, lycéen déjà découplé et viril, je remportais le premier prix de gymnastique et un accessit de natation... plus tard, les longues randonnées à cheval..., l'épée..., la chasse...; plus tard...

MAUD, *l'interrompant.* — Oh! ça se voit tout de suite un homme

qui fait du sport, cela vous conserve une sveltesse... Vous ne paraissez pas trente-quatre ans.

JACQUES. — Et aujourd'hui, je suis un peu enrhumé, vous ne pouvez pas juger. (*Il s'assied à côté d'elle sur le divan.*)

MAUD. — Pauvre petite! Elle n'a pas plus tôt vu votre carte qu'elle a pâli, rougi, s'est levée. Elle vous adore. Pauvre petite Thureau...

JACQUES. — Merville!

MAUD. — Merville... (*Ils se regardent. Ils rient. Un temps.*) Il est certain que vous ne paraissez pas trente-quatre ans.

JACQUES. — En été surtout avec un chapeau de paille.

MAUD. — Comme c'est curieux la vie... on connaît des gens depuis six mois... on n'a pas songé à remarquer certains détails... Et puis, brusquement...

JACQUES. — Ah ! Maud, brusquement !

MAUD. — Restez tranquille. Vous allez prendre une tasse de thé. (*Maud verse le thé.*) Oh! le thé est tout froid. Je vais sonner.

JACQUES. — Non, non, ne sonnez pas, nous sommes si bien... J'adore le thé froid. (*Il lui prend la main.*) Je l'adore !

MAUD. — Rasseyez-vous. Je vous prie de vous rasseoir... Vous allez gâter la bonne impression.

JACQUES. — Il y a donc une bonne impression.

MAUD. — Oui ! Peut-être. Vous êtes très gentil. Je vous jugeais mal.

JACQUES. — Oh ! Maud, pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer, dites, pourquoi ? Je vous comprendrai... je saurai être ce qu'il faut. Je ne serai pas encombrant. Vous m'avez dit tantôt : « Je ne vous vois pas. » Vous avez tort. Vous auriez des surprises des surprises très agréables... et je vous assure qu'en pyjama, et même sans pyjama...

MAUD. — Jacques, taisez-vous!

JACQUES. — Et puis je vous aime. C'est vrai. Je vous aime. Ma chambre est pleine de vos photographies. Je vous ai chipé des voilettes. J'ai quinze ans quand je pense à vous. Tenez, je ne peux plus regarder mon divan sans un battement de cœur. C'est sur ce divan que vous vous êtes assise la fois fugitive où vous êtes venue. C'est là que je vous imagine. Les rideaux clos comme de longues paupières laissent glisser le regard du jour finissant. Vous êtes en chemise... en petite chemise...

MAUD. — Comment ! Mais voulez-vous vous taire. En chemise!

JACQUES. — Il y a un grand feu. Vous êtes à côté de moi, tout près de moi. Vous êtes même sur mes genoux.

MAUD. — Quelle horreur !

JACQUES. — Et vous me murmurez ! Jacques, mon cher petit Jacques !

MAUD. — Oh !

JACQUES. — Je vous aime, mon petit Jacques ! Je vous vois, à présent, je vous vois. (*Il fait rasseoir Maud sur le divan, tout contre lui.*)

MAUD. — Je vais vous mettre à la porte.

JACQUES. — Il y a six mois que je vous fais la cour. C'est ridicule ! Je vous envoie des fleurs, des bibelots, qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Il fallait vous parler comme je le fais en ce moment, vous parler tout près, dans les cheveux... contre l'oreille.

MAUD. — Ah ! pas ça !

JACQUES. — Non pas avec des phrases agenouillées, des grandes phrases, mais avec des petits mots chauds, avides, fiévreux, des mots qui sont comme de petites flammes, de ces mots brûlants, qui sèchent les lèvres et qui meurent soudain pour être d'eux-mêmes changés en baisers. (*Il l'embrasse longuement. Maud se relève et d'une voix mourante.*)

MAUD. — Ah ! ce n'est pas gentil... Oui, c'est fou ce que vous faites là !

JACQUES. — C'est possible, mais vous êtes troublée.

MAUD. — Troublée ?... moi ?... Ah ! là ! là !

JACQUES. — Je vous aime. (*Il l'embrasse.*)

MAUD. — Laissez-moi... c'est absurde !... non, Jacques, c'est absurde !

JACQUES. — Je t'adore !

MAUD, *à Jacques qui la harcelle de baisers.* — Laissez-moi... à quoi pensez-vous... ce serait très mal... et cette petite Thureau... Thureau-Merville... Ah ! ne m'embrassez pas... pas sur la nuque, ça me fait froid.

JACQUES. — Ah ! cette minute ! Dieu que je l'ai désirée, cette minute ! (*Il l'entraîne vers la porte au fond.*)

MAUD. — Où m'entraînez-vous ! Mais non, Jacques, cette pauvre petite Thureau... petite Merville... Thureau-Merville... Ah ! ça m'est désagréable... Vous abusez... pas par là.

JACQUES. — Pourquoi ?... Mais si... Je t'adore.

MAUD. — Non... pas par là... Je vous en prie... Oh! c'est mal... Il ne faut pas? pas par là...

JACQUES. — Mais pourquoi? Pourquoi : Pas par là?

MAUD, *la tête perdue, fiévreuse et riant pourtant.* — Parce que... parce que c'est la salle à manger!

RIDEAU

# ACTE II

*Même décor.*

## SCÈNE PREMIÈRE

*Au lever du rideau,* JACQUES, *tout en sifflotant, arrange sa cravate devant la glace.*

JACQUES, *nouant sa cravate.* — Maud !
MAUD, *de sa chambre.* — Quoi ?
JACQUES. — Je peux entrer ?
MAUD. — Non. Attends une minute... Qu'est-ce que tu veux ?
JACQUES. — Mon épingle de cravate.
MAUD. — Fais une piqûre, ça pique l'amitié.
JACQUES. — Voilà, Tu es un amour.
(*Il pique le bras de Maud, puis, chez lui, déplace un meuble modifie l'arrangement des bibelots.*)
JACQUES. — Maud, qu'est-ce que tu dis ?
MAUD. — Je ne dis rien.
JACQUES. — Je croyais que tu disais : j'ai soif.
MAUD. — Soif ? Non, du tout.
JACQUES. — Ah ! bien. Tout de même, tu n'aurais pas besoin de boire un verre de porto ?
MAUD. — Mon pauvre chéri, je crois bien ; sonne une fois.
JACQUES. — Oui, une fois.

## SCÈNE II

JACQUES, *puis* ALPHONSE.

ALPHONSE, *entrant.* — Monsieur a sonné ?
JACQUES. — C'est pour du porto, mon ami.

ALPHONSE. — Comment, m'sieu ?

JACQUES. — Vous avez compris... C'est pour du porto.

ALPHONSE, *après un coup d'œil au salon et un coup d'œil à la porte de la chambre à coucher.* — Bien, Monsieur.

(*Alphonse sort en souriant.*)

## SCÈNE III

JACQUES, MAUD, *entrant en peignoir.*

MAUD. — Me voilà, moi. Qu'est-ce que tu as à rire ?

JACQUES. — Rien. Ton peignoir est délicieux.

MAUD. — Mais si, tu as quelque chose.

JACQUES. — C'est Alphonse. Pour un peu, il m'aurait félicité

MAUD. — Félicité de quoi ?

JACQUES. — Eh bien... de... de...

MAUD. — Ce n'est pas vrai.

JACQUES. — Ne te frappe pas.

MAUD. — Et toi ça te fait rire ?

JACQUES. — Faut-il pleurer ?

MAUD. — Ah ! tu vois, je n'aurais jamais dû... ici, chez moi, si c'était à recommencer.

JACQUES. — Oh ! Maud ! si c'était à recommencer.

MAUD. — Si c'était à recommencer. (*Jacques s'approche tout près d'elle.*) Eh bien, je recommencerais.

JACQUES. — Toi, je t'adore. (*Ils s'embrassent.*)

(*Alphonse entre avec un plateau s'arrête et sourit.*)

MAUD. — Mettez le plateau sur la table. C'est bien. Allez-vous-en.

(*Alphonse pose le plateau sourit et sort.*)

JACQUES. — Il a un sourire de complicité qui fait ma joie.

MAUD. — Pas la mienne, et d'ailleurs je te trouve bien gai depuis tout à l'heure.

JACQUES. — Dame, ma chérie, on le serait à moins. Tu ne peux pas m'en vouloir, je suis content.

MAUD. — Oui, mais moi, je suis heureuse.

JACQUES. — Ma petite Maud, mais je suis heureux aussi, je suis très heureux, je te le jure.

MAUD. — Bien vrai ?

JACQUES. — Mais naturellement. Je t'aime.

MAUD. — Non. Dis-le mieux.

JACQUES. — Je t'adore.

MAUD. — J'ai été folle de te céder. Si j'allais m'attacher à toi

JACQUES. — J'y compte bien !

MAUD. — Ne le souhaite pas. Je te rendrais la vie impossible. Oh ! ce n'est pas que je sois jalouse ; je ne te demanderai jamais : D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait ? Qui as-tu vu ? Non... non. Je ne te le demanderai jamais.

JACQUES. — Non.

MAUD. — Seulement, si tu as le malheur de ne pas me le dire...

JACQUES. — Tu déplaces les bibelots. Tu n'aimais pas mon petit arrangement ?

MAUD. — Comment ? C'était toi ?

JACQUES. — Oui, j'ai trouvé que ça faisait mieux.

MAUD. — Eh bien, tu es déjà chez toi. A la bonne heure !

JACQUES. — Ça te froisse ?

MAUD. — Mais non, mon chéri. Tu es bête. Au contraire, je trouve ça très gentil.

JACQUES. — Ma bonne chérie. (*Il fait asseoir Maud sur ses genoux.*)

MAUD. — Tout de même ça n'est pas bien ce que nous avons fait tantôt. C'est même un peu honteux.

JACQUES. — Honteux, pourquoi ?

MAUD. — Quand je songe que j'avais promis à cette pauvre petite Thureau-Merville...

JACQUES. — Quoi ! Tu y repenses encore ? Ça n'est pas guéri.

MAUD. — Certainement, j'y repense et je n'ai jamais cessé d'y penser.

JACQUES. — Ah ! pour ça, je m'en suis aperçu. C'était même comique.

MAUD. — Comment ! comique ?

JACQUES. — Dame oui ! pendant que... dans la chambre, tout à l'heure... eh bien ? Tu ne cessais de répéter comme une litanie : cette pauvre petite Thureau... petite Merville... Thureau-Merville. Et tu disais ça d'un ton !

MAUD. — C'est curieux comme tu manques de tact. (*Elle se lève.*)

JACQUES. — Je te fais mes excuses. Rassieds-toi.

MAUD. — Non.

JACQUES. — Si, rassieds-toi et ne parlons plus du tout de cela.

MAUD. — Il faut que je t'en parle. Ça me soulage. Après, ce sera fini. Qu'est-ce que tu veux que je lui dise, maintenant? Je n'oserai jamais aller chanter chez elle. Je n'oserai jamais chanter.

JACQUES, *faisant danser Maud sur son genou.* — Eh bien! dansez maintenant!

MAUD. — Ah! finis! Tu es insupportable!

JACQUES. — Mais mon vieux Maud, tu es d'une absurdité! Crois-tu que ce que nous avons fait puisse avoir une influence quelconque sur mes projets touchant cette jeune fille. J'avais rompu depuis six mois. Je ne l'aimais plus. Et toi, je t'aime!

MAUD. — Ce qui me console, c'est que tu connais trop de femmes. Tu aurais fait un mari déplorable.

JACQUES. — Pas sûr.

MAUD. — Très sûr! Tandis que tu as tout ce qu'il faut pour faire un amant délicieux.

JACQUES. — Oui... je crois.

MAUD. — Tu es tendre. Tu as du charme... (*Jacques se renverse dans son fauteuil et sourit.*) Fat!

JACQUES. — Je n'ai rien dit.

MAUD. — Tu avales les compliments avec un sourire béat. On dirait que tu les digères.

JACQUES. — Je ne vois pas bien pourquoi tu me dis ça.

MAUD. — Ne sois pas vexé... tu vas voir comme nous allons être heureux... j'irai te voir chez toi... je te téléphonerai... Tu as le téléphone?

JACQUES. — 222-24.

MAUD. — C'est d'ailleurs joli chez toi.

JACQUES. — C'est central.

MAUD. — Mais tu sais, tu brûleras toutes les photographies de Blanche, à commencer par celle qui se trouve dans ton médaillon. Montre-la moi, tu veux?

JACQUES. — Ne pense donc pas à Blanche.

MAUD. — Dis, elle était très jalouse? Tu la trompais?

JACQUES. — Qu'est-ce que ça peut bien te faire?

MAUD. — Ça me ferait plaisir. Oh! d'ailleurs, tu me l'as dit tantôt. Tu m'as dit qu'elle avait beaucoup souffert.

JACQUES. — Tantôt, j'ai dit n'importe quoi. Tu m'aimes?

MAUD. — Bien sûr, je t'aime... sans ça!... Mon petit Jacques...

JACQUES. — Quoi?

MAUD. — Mon cher petit Jacques.

JACQUES. — Quoi donc, ma mignonne?

MAUD. — Montre-moi le portrait de Blanche dans ton médaillon.

JACQUES. — Maud, tu es insupportable.

MAUD. — Mais il est tout naturel que je te parle d'une amie dont tu as été l'amant. N'est-ce pas naturel?

JACQUES. — Tu m'en parles trop.

MAUD. — Dis! Comment appelais-tu Blanche, dans l'intimité?

JACQUES. — Oh!

MAUD. — Tu lui avais bien donné un petit surnom gentil. Comment l'appelais-tu?

JACQUES. — Tu veux le savoir?

MAUD. — Oui.

JACQUES. — Loubet.

MAUD. — Ah! mais tu m'ennuies, à la fin, réponds-moi!

JACQUES. — Si je te demandais, moi, comment tu appelles tes amants dans l'intimité.

MAUD. — Mes amants! Je te remercie, mon cher.

JACQUES. — Je t'ai froissée. Je te demande pardon.

MAUD. — Tu as des façons de me parler! Pour qui me prends-tu? Mes amants!....

JACQUES. — Tu sais bien que je n'en pense pas un mot.

MAUD. — Je ne suis pas comme Blanche, moi, comme Gilberte, comme Fanny. Je n'ai pas « des amants ». Et puisque je t'ai résisté pendant six mois, tu devrais comprendre que je suis une honnête femme.

JACQUES. — Mais je le sais, mais j'en suis sûr.

MAUD. — Mes amants!

JACQUES. — Allons, tu ne vas pas prendre au sérieux une boutade

MAUD. — Tu appelles ça une boutade?

JACQUES. — Une horreur. Une calomnie. Une infamie.

MAUD. — Fais donc de l'esprit.

JACQUES. — Mais je ne fais pas d'esprit. Je suis désolé, sincèrement désolé. Tu ne m'en veux plus? Tu n'y penses plus? Tu me pardonnes?

MAUD. — Oui, pour cette fois, je veux bien ne plus y penser et je te pardonne.

JACQUES — A la bonne heure !

MAUD, *avec éclat.* — Mes amants !

JACQUES. Oh ! Maud ! puisque tu m'as pardonné. Allons, n'en parlons plus. Tiens ! J'ai été une brute. Le baiser de la paix.

MAUD. — J'ai bon caractère, mais enfin il y a des choses...

JACQUES. — Chut ! chut ! chut ! Tout fini ! Voyons, qu'est-ce qu'on fait ? On dîne au cabaret ? On fait la fête ? On va au théâtre ?

MAUD. — Ah ! oui ! Je veux bien, c'est une bonne idée. Allons aux Variétés. Cela ne t'ennuie pas, les Variétés ?

JACQUES. — Cela te plaît, donc cela m'amuse.

MAUD. — Nous prendrons une avant-scène. L'avant-scène de gauche. Ça ne te fait rien.

JACQUES. — Tout ce que tu voudras.

MAUD. — Et je te permets d'être galant ce soir, de me regarder dans les yeux, gentiment, d'être empressé, de m'embrasser les mains, d'être tendre !

JACQUES. — Ma bonne Maud.

MAUD. — Et ça fera enrager Blanche qui joue ce soir et qui a une grande scène à gauche, près de la rampe.

JACQUES. — Comment ?

MAUD. — Une grande scène à gauche, près de la rampe.

JACQUES. — Bien.

MAUD. — Nous irons ensuite lui dire bonsoir dans sa loge, tous les deux.

JACQUES. — Bon.

MAUD. — Je vois d'ici sa tête. C'est une idée de génie.

JACQUES. — Parfaitement... Eh bien, du tout... n'y compte pas... Jamais de la vie.

MAUD. — Quoi ! Tu refuses ?

JACQUES. — Je trouve déplacé... de mauvais goût... Et d'ailleurs, il est inutile que Blanche soit au courant.

MAUD. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

JACQUES. — Ça ne veut rien dire. Seulement...

MAUD. — Seulement quoi ? Seulement quoi ?

JACQUES. — Si tu ne me laisses pas parler.

MAUD. — Avoue tout de suite que tu es encore avec elle.

JACQUES. — Allons bon ! Je suis encore avec elle.

MAUD. — Si tu n'étais plus avec elle, tu n'aurais pas peur de te montrer avec moi.

JACQUES. — Je n'ai pas peur de ça du tout, mais...

MAUD. — Tu as donc peur d'autre chose ?

JACQUES. — Mais sapristi ! laisse-moi donc parler.

MAUD. — Eh bien, parle ! Qu'est-ce que tu as à dire ? Parle !

## SCÈNE IV

LES MÊMES, *plus* ALPHONSE.

ALPHONSE, *entrant.* — Mlle Blanche Gerbaut est en bas. Elle demande si madame peut la recevoir.

MAUD. — Ah ! elle tombe bien. Nous allons voir. Faites monter.

JACQUES. — Mais non, mais non, pas du tout.

MAUD. — Qu'est-ce que tu dis ?

JACQUES. — A aucun prix, à aucun prix. Dites que madame ne reçoit pas.

MAUD. — Comment ! Comment ! (*A Alphonse.*) Priez Mlle Gerbaut de monter.

JACQUES. — Alors, je pars.

MAUD. — Qu'est-ce que tu dis ?

JACQUES. — Si tu ne veux pas que je t'explique avant, je pars.

MAUD. — M'expliquer quoi ? M'expliquer quoi ?

JACQUES. — *I can't before your man.*

MAUD. — Hein ?

JACQUES. — *I can't explain myself before your man. Send him away.*

MAUD. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

ALPHONSE. — Ça veut dire : Je ne peux pas m'expliquer devant votre domestique, renvoyez-le. (*Un froid.*)

MAUD. — Vous parlez donc anglais.

ALPHONSE. — Des fois.

MAUD. — C'est bien. Priez Mlle Gerbaut d'attendre un instant.

(*Alphonse sort.*)

## SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* ALPHONSE.

MAUD. — Alors parle, explique-toi.

JACQUES. — Oui, aussi bien, n'est-ce plus tenable. Tout le temps, Blanche par-ci, Blanche par-là. Tout à l'heure, je t'ai raconté ces histoires pour que tu fasses attention à moi, pour t'impressionner, pour que « tu me voies », comme tu dis. Mais maintenant que tu m'aimes, maintenant que tu m'as vu, il n'y a plus aucune raison.

MAUD. — Qu'est-ce que tu dis?

JACQUES. — Je dis que Fanny Desbrais... Je dis que Blanche...

MAUD. — Eh bien?

JACQUES. — Eh bien, je ne les connais pas.

MAUD. — Tu ne les connais pas?

JACQUES. — Je les connais de vue, naturellement, et un ami m'a donné certains détails.

MAUD. — Tu n'as jamais été l'amant de Blanche?

JACQUES. — Jamais.

MAUD. — Ni de Gilberte?

JACQUES. — Ni de Fanny. Tu vois donc que tes jalousies, que tes craintes...

MAUD. — Ça c'est trop fort.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu as?

MAUD. — Ce que j'ai?

JACQUES. — Oui, tu as l'air de le regretter.

MAUD. — Le regretter? Tu es fou!... Comment veux-tu que je puisse regretter?

JACQUES. — Je ne sais pas. Tu as l'air.

MAUD. — Je suis étonnée, voilà tout..., étonnée.

JACQUES. — J'ai employé cette petite supercherie tout à l'heure... J'ai eu tort, évidemment... Mais n'est-ce pas, quand on aime... Tu ne m'en veux pas?

MAUD. — Pas du tout.

JACQUES. — Et tu n'attaches aucune importance?...

MAUD. — Aucune importance. (*Elle sonne. Alphonse entre.*) Voulez-vous dire à Mlle Gerbaut que je suis désolée, que je la verrai demain.

ALPHONSE. — Bien, Madame.

JACQUES. — Mais tu la verras ce soir, puisque tu veux que nous allions aux Variétés.

MAUD. — Non, j'ai réfléchi. Je dîne ici. (*A Alphonse.*) Faites la commission à Mlle Gerbaut.

(*Alphonse sort. — Un temps.*)

JACQUES. — Maud, tu n'es pas contrariée?

MAUD. — Contrariée? De quoi?

JACQUES. — De rien, évidemment, de rien, je disais ça sans raison... sans aucune raison! Ça n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance. (*Il allume une cigarette.*)

MAUD. — Non... (*Elle tousse.*) Je vous en prie, ça me fait tousser.

JACQUES. — Pardon! (*Il jette sa cigarette.*)

MAUD. — Vous fumez des cigarettes de la régie, c'est intolérable!

JACQUES. — Vous fumez... Tu me vouvoies?

MAUD. — Je trouve inutile que tout le monde soit au courant de notre liaison.

JACQUES. — Mais il n'y a personne.

MAUD. — Il pourrait entrer quelqu'un... Et d'ailleurs c'est un pli à prendre.

JACQUES. — Décidément, si j'ai eu tort tantôt de te conter un petit mensonge, j'ai eu plus tort encore en t'avouant la vérité.

MAUD. — Ah! Je vous en prie, ne revenez plus là-dessus. Pour qui me prenez-vous?... Croyez-vous par hasard que je vous ai cédé parce que vous me disiez avoir fait la conquête de quelques-unes de mes amies? Me croyez-vous capable d'une pareille faiblesse, et vous imaginez-vous que c'est par une ruse aussi grossière qu'on peut s'emparer d'une femme comme moi? Je vous ai cédé... Voulez-vous savoir pourquoi je vous ai cédé?

JACQUES. — Dame! parce que tu m'aimes?

MAUD, *interloquée.* — Eh bien, naturellement. J'allais le dire, parce que je vous aimais.

JACQUES. — Ah! Maud! ma petite Maud, il ne faut pas m'en vouloir. Nous pourrons être très heureux... nous pourrons...

MAUD. — Je vous demande pardon... on téléphone.

JACQUES. — Ah ! bien !

MAUD, *au téléphone.* — Allo ! oui, j'écoute, oui, oui, c'est moi. Ce soir ? Mais naturellement, avec plaisir. J'ai M. Therland à dîner. Allo ! vous le connaissez ! Oui, certainement ; un gentil garçon. Nous dînons à huit heures. Comment, sept heures et demie. Nous allons au Vaudeville ? Avec plaisir, mon bon ami ! Allo ! ne coupez pas, Mademoiselle. Allo ! oui, ravissant. Je l'ai reçu, ravissant. Vous avez fait des folies. Alors à sept heures et demie... Je vous attends. (*Elle rit.*) Chut ! voulez-vous vous taire ? Pas par le téléphone. A tout à l'heure. (*Elle remet le cornet en place. A Jacques.*) Quel charmant homme !

JACQUES. — Qui ça ?

MAUD. — Le comte de la Souche. Vous le connaissez. C'est un être exquis.

JACQUES. — Il vient dîner, le comte de la Souche ?

MAUD. — Oui. Quelle heure est-il ?

JACQUES. — Comment ?

MAUD. — Je vous demande l'heure.

JACQUES. — Il est six heures moins vingt. Pourquoi ?

MAUD. — Pour savoir... et pour que vous ayez le temps de vous mettre en habit. Léopold a une loge pour le Vaudeville.

JACQUES. — Léopold ?

MAUD. — Oui, Léopold de la Souche. (*A Alphonse qui entre.*) Dites en bas que M. le comte vient dîner, nous serons trois. Qu'on serve à sept heures et demie précises.

(*Alphonse sourit, regarde Jacques puis sort.*)

JACQUES. — Alors, nous ne dînons pas à nous deux ?

MAUD. — Non.

JACQUES. — Et nous dînons avec Léopold.

MAUD. — Oui.

JACQUES. — Ça va être gai.

MAUD. — Mon cher, vous manquez un peut de tact. Je connais Léopold depuis dix ans, et vous, je vous... connais depuis une heure.

JACQUES. — Ah !

MAUD. — Enfin... s'il y a quelqu'un qui pourrait être ennuyé de ne pas dîner seul avec moi, c'est...

JACQUES. — C'est Léopold.

MAUD. — Jacques, regardez-moi ! Une fois pour toutes, je vous prie

de ne jamais me parler de Léopold. M. de la Souche est un parfait honnête homme.

JACQUES. — Oh ! je le crois innocent.

MAUD. — Il n'est pas homme, lui, à se vanter de bonnes fortunes imaginaires, il ne m'a jamais menti, lui, il ne m'a jamais conté qu'il avait été l'amant de Blanche, lui. Il ne m'a jamais dit, lui, que Gilberte...

JACQUES. — Oh ! zut ! Ecoutez !... Non !

MAUD. — Mon cher, si vous n'êtes pas content..., et d'ailleurs... quelle heure est-il ?

JACQUES. — C'est ça, mettez-moi à la porte.

MAUD. — Je vous demande d'aller vous habiller.

JACQUES. — Pour dîner avec le parfait honnête homme.

MAUD. — Oh ! Jacques, ne m'exaspérez pas.

JACQUES. — Je vous préviens que rien ne me fera dîner avec Léopold.

MAUD. — Alors, vous dînerez sans moi.

JACQUES. — Eh bien, c'est entendu.

MAUD. — Eh bien, bonsoir... (*Jacques va à la porte.*) Qu'est-ce que vous faites ?

JACQUES. — Vous m'avez dit bonsoir, je m'en vais.

MAUD. — Et vous reviendrez ?

JACQUES. — Quand vous n'aurez plus Léopol à dîner.

MAUD. — Vous êtes décidément un monsieur très chic. (*Jacques s'arrête.*) Vous compromettez des femmes que vous n'avez pas eues. Et pour une fois que vous réussissez à en avoir une... par ruse... par surprise... par violence... vous vous éclipsez aussitôt. (*Jacques s'approche.*) C'est joli, c'est galant, c'est propre... Je vous remercie, mon cher, j'aurais dû m'en douter.

JACQUES. — Voyons, Maud... ne t'emporte pas... Tu ne supposes pas que... tu comprend très bien... enfin, enfin, j'ai tort.

MAUD. — Vous m'avez fait... beaucoup de peine !!

JACQUES. — Eh bien, je vais rester.

MAUD. — Non, vous allez vous habiller.

JACQUES. — Oui, je vais m'habiller.

MAUD. — Et vous dînerez avec...

JACQUES. — Et je dînerai avec... oui.

MAUD. — Et vous serez aimable ?... Vous aurez le sourire.

JACQUES. — J'aurai le sourire et je serai aimable.

MAUD. — Donnez la patte. Tu es gentil.

JACQUES. — Eh bien, je file.

MAUD. — Pas tout de suite. Quelle heure est-il ?

JACQUES. — Cinq minutes de plus que tout à l'heure.

MAUD. — Alors, tu as encore cinq minutes ? Tu es pressé ?

JACQUES. — Oh ! voyons.

MAUD. — Tu peux fumer une cigarette.

JACQUES. — Non, ça te fait tousser.

MAUD. — Je tousse quand je veux, tu sais. Fume !

JACQUES. — Merci. Je n'ai plus envie.

MAUD. — Fume, est-ce entêté un homme !

(*Maud prend une cigarette dans un coffret, l'allume et la remet à Jacques. Silence.*)

MAUD. — Tu vas voir quelle délicieuse existence nous allons mener. Tu le crois, n'est-ce pas ?

JACQUES. — J'en suis sûr.

(*Silence.*)

MAUD. — Au fond, je suis très facile à vivre. Tu le crois, n'est-ce pas ?

JACQUES. — Oui, oui, oui !

(*Un silence.*)

MAUD. — Nous avons un sale caractère tous les deux. Et alors.

(*Silence. — Entre Alphonse.*)

JACQUES. — Nous sommes faits pour nous entendre.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, *plus* ALPHONSE.

ALPHONSE. — On apporte ceci pour madame. (*Il remet à Maud un paquet.*)

MAUD. — De la part de qui ?

(*Alphonse prononce des syllabes sans émettre de son.*)

MAUD. — Qu'est-ce que vous avez à grimacer ? Je vous demande de la part de qui ? (*Ouvrant le paquet.*) Ah !...

JACQUES. — Quoi ?

MAUD. — Rien.

ALPHONSE. — On a demandé s'il y avait une réponse. J'ai pris sur moi de dire qu'il n'y en avait pas.

MAUD. — Oui... C'est bien.

ALPHONSE. — Madame m'approuve?

MAUD. — Mais oui. C'est bien. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? C'est bien!

(*Alphonse sort.*)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* ALPHONSE.

MAUD, *regardant la photographie qu'elle a sortie du paquet.* — Pauvre petite!

JACQUES. — Quoi?

MAUD. — « A Madame Maud Gerfeuille, hommage d'admiration, d'amitié et de reconnaissance. » Pauvre petite!

JACQUES. — C'est une mauvaise nouvelle?

MAUD. — Voyez.

JACQUES. — Tiens!

MAUD. — Lisez.

JACQUES. — « A Madame Maud Gerfeuille, hommage d'admiration, d'amitié et de reconnaissance. »

MAUD. — Oui... Il y a « de reconnaissance ».

JACQUES. — De reconnaissance. Oui, il y a ça.

MAUD et JACQUES, *ensemble.* — Pauvre petite!

MAUD. — Elle était jolie.

JACQUES. — Elle l'est encore.

MAUD. — Elle a quelque chose de... quelque chose de si... Vous ne trouvez pas?

JACQUES. — Oui, de si tendre; c'est dans les yeux.

MAUD. — C'est dans la taille.

JACQUES. — Quelque chose de tendre dans la taille?

MAUD. — Je ne vous ai pas dit que ce fût quelque chose de tendre... Je vous ai dit que c'était quelque chose, et c'est dans la taille.

JACQUES. — Vous m'avez dit, elle a quelque chose de tendre dans la taille.

MAUD. — Je ne vous ai jamais dit ça.

JACQUES. — J'avais compris... (*Il laisse tomber la photographie.*)

MAUD, *se baissant vivement.* — Pauvre petite... Donnez-moi donc ça... Enfin, elle est adorable.

JACQUES. — Adorable.

MAUD. — J'ai décidément de grands remords. Je n'aurais jamais dû... vous surtout.

JACQUES. — Il est un peu tard.

MAUD. — Je vous remercie.

JACQUES. — Voyons. Vous ne me comprenez pas. Je me place à un point de vue tout moral.

MAUD. — Il est bien temps. (*Un silence.*) Du reste, vous serez le premier puni. Elle eût fait une femme délicieuse. C'eût été une liaison avantageuse, charmante.

JACQUES. — Oh! je ne regrette rien.

MAUD. — On dit ces choses-là. (*Petit silence. — Maud reprend la photographie.*) Quel est son prénom?

JACQUES. — Jacqueline.

MAUD. — Jacqueline...

JACQUES. — Mais on l'appelle Daisy.

MAUD. — Ah! Pourquoi?

JACQUES. — Je ne sais pas.

MAUD. — Daisy, c'est joli.

JACQUES. — Très joli. Pauvre petite! Pourvu qu'elle ne souffre pas trop.

MAUD. — Hein?... Oh!... (*Elle sourit.*)

JACQUES. — N'y comptez pas. Elle va souffrir énormément.

MAUD. — Oh!... énormément. Qu'en savez-vous?

JACQUES. — C'est vous-même qui me l'avez dit tout à l'heure. Cette enfant n'a qu'un but : m'épouser. Elle n'a qu'un rêve : me donner sa vie. Elle n'a qu'une ambition, qu'une ambition au monde, me rendre heureux.

MAUD. — Il n'est pas certain que la petite Thureau-Merville...

JACQUES. — Pardon, c'est vous qui me l'avez dit tout à l'heure. Elle m'aime. Il est indéniable qu'elle m'aime. Elle m'aime à la folie. Je parie qu'elle pleure tous les soirs.

MAUD. — Oh!... tous les soirs!

JACQUES. — Enfin... souvent. Dès qu'elle a vu ma carte, elle a pâli,

rougi, s'est levée. C'est vous qui me l'avez dit tout à l'heure... Eh bien, on ne pâlit pas... on ne rougit pas à volonté. Ce sont des preuves d'amour, cela, du plus fervent, du plus violent amour. Pauvre petite! Enfin... Enfin, je ne regrette rien.

(*Un temps.*)

MAUD. — Jacques? Quelle heure est-il?

JACQUES. — Six heures et demie. Pourquoi?

MAUD. — Allez vous mettre en habit.

JACQUES. — Oui.

MAUD. — Quittez cet air lugubre. Vous ne serez pas possible à dîner.

JACQUES. — Je vous assure.

MAUD. — Tachez de vous faire beau. Endossez votre gilet le plus blanc, votre habit le plus neuf. Choisissez chez votre fleuriste quelques jolies roses blanches, et à huit heures tapant...

JACQUES. — Vous avez dit sept heures et demie.

MAUD. — Et à huit heures tapant, allez dîner 35, rue du Colisée, chez votre beau-père.

JACQUES. — Comment!

MAUD. — Léopold et moi, nous boirons un verre de champagne à votre santé.

JACQUES. — Qu'est-ce que vous dites?

MAUD. — Je vais téléphoner à la petite Thureau-Merville pour la prévenir.

JACQUES. — Mais jamais de la vie. Mais vous n'y pensez pas!

MAUD. — C'est vous qui n'osez pas y penser.

JACQUES. — Ah! pardon. Rien dans mon attitude...

MAUD. — Mon pauvre ami. Je ne veux pas être cruelle. Cela me serait pourtant bien facile.

JACQUES. — Mais, c'est insensé! Je ne veux pas... je ne songe pas à me marier. Et d'abord, j'ai trente-quatre ans. Je ne suis plus assez jeune.

MAUD. — Mon ami, soyez galant. Nous avons le même âge.

JACQUES. — Ça n'a aucun rapport.

MAUD. — Ne nous faisons point d'illusions. Je ne vous étonnerai pas outre mesure en vous avouant que je ne souffre pas pour vous d'une passion tragique. J'ai un ami qui m'aime infiniment. Il y a une charmante jeune fille qui ne pense qu'à vous, ne gâtons

pas tous deux notre part de bonheur... Songeons à l'avenir... Soyons prudents... Nous sommes logés à la même enseigne... Vous, vous en avez encore pour dix ans, moi...

JACQUES. — Oh!

MAUD. — Moi... pour vingt... Non, non... Croyez-moi, mon ami... Disons-nous adieu et allez vous marier.

JACQUES. — Maud... on oublie déjà ce qui s'est passé.

MAUD. — Non... non... on n'oublie rien... Allons, quittons-nous gentiment, avec un joli regret... Des regrets valent mieux que des remords. Et j'en aurais, si vous restiez. Donnez-moi la main. C'est dit?

JACQUES. — C'est dit... mais mon amie... écoutez. C'est bien gênant c'est bien... Enfin, si Mlle Thureau-Merville me demande comment vous vous y êtes prise pour me ramener à elle?

MAUD. — Évidemment. Eh bien..., répondez-lui que c'est par la douceur.

JACQUES. — Je ris... je n'en ai pas envie... c'est vrai... j'ai l'impression... je ne sais pas... il faudrait peut-être... je suis très embêté.

MAUD. — Je vous plains de tout mon cœur.

JACQUES. — Vous vous moquez de moi.

MAUD, *un peu mélancolique.* — Il faut bien rire.

JACQUES. — Je voudrais que vous compreniez... que vous sentiez combien, en ce moment, je... enfin, je voudrais que vous sachiez à quel point je me sens... peiné... angoissé...

MAUD. — Mais oui..., je comprends..., mais que voulez vous! c'est la vie. (*Gentiment.*) Allez vous en!

JACQUES. — Voulez-vous me permettre de vous embrasser.

MAUD. — Oui... mais en fiancé.

JACQUES. — Ah! Maud, comment évoquerons-nous ce souvenir? Car ce n'est pas même un caprice, pas même une passade, et pourtant cette fugitive aventure a connu tout ce qui bouleverse l'amour : du mensonge, de la ferveur, de la colère, presque des larmes. Pour nous-mêmes, plus tard, quand nous revivrons nos émotions d'autrefois, comment appellerons-nous cette liaison d'une heure?

MAUD. — Mon ami, laissez-moi le beau rôle. Nous l'appellerons : la Bonne Intention.

RIDEAU

# LES
# TOILES D'ARAIGNÉES

COMÉDIE MODERNE EN UN ACTE

Créée à la Salle des Fêtes du *Journal*.

Tous droits réservés.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9150-5-01. — (Encre Lorilleux).

FRANCIS DE CROISSET & MAURICE DE WALEFFE

---

# LES TOILES D'ARAIGNÉES

COMÉDIE MODERNE EN UN ACTE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

## PERSONNAGES

ANDRÉ D'ARBELLES . . . . . M. HENRY MAYER,
de la Comédie-Française.

LA COMTESSE . . . . . Mme MARGUERITE CARON,
du Théâtre des Variétés.

# LES TOILES D'ARAIGNÉES

Trois heures l'hiver. Cabinet de toilette de la comtesse. A gauche, en pan coupé, la cheminée et deux fauteuils. Au fond, au milieu, la porte; entre la cheminée et la porte, un guéridon. A droite, devant la fenêtre, la table de toilette.

La comtesse, en toilette de visites, demi-deuil de veuve, achève de mettre son chapeau devant la glace de la table de toilette, se mire, puis sonne. Entre une femme de chambre.

## SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA COMTESSE.

La voiture est-elle attelée?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Faites avancer : je descends.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Bien, madame.

Fausse sortie.

LA COMTESSE.

Ah! voyez donc si le cocher a attelé le cheval bai. Je ne veux pas qu'on attelle le stepper gris lorsqu'il pleut. Il

s'enrhume toujours. Et, vraiment, cela finit par coûter un peu cher! Est-ce que le marchand est venu pour examiner les deux chevaux à vendre?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Il viendra ce soir, madame.

LA COMTESSE.

Si je n'étais pas rentrée, vous savez le prix, n'est-ce pas? Huit mille. (La femme de chambre sort... Seule et soupirant.) Encore un sacrifice qu'il faut bien que je fasse! C'est ennuyeux d'être économe!

Campée devant sa glace, des deux mains elle relève sa jupe et la fait froufrouter. Puis, elle se dirige vers la porte, quand la femme de chambre rentre et lui présente une carte sur un plateau.

LA COMTESSE, lisant.

André d'Arbelles! Ce monsieur attend?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Le portier a dit à ce monsieur que madame ne recevait pas! Mais il a vu le coupé attendant sous le porche, et il a insisté pour voir madame.

LA COMTESSE, après un instant d'hésitation.

Priez de monter. (La femme de chambre sort. Elle contemple la carte.) M. d'Arbelles, André d'Arbelles... Un beau nom et un joli nom! Ah! c'est un beau parti, M. d'Arbelles. (Se reprenant.) Ah! non! très désargenté maintenant par cette petite Folette des Variétés! C'est dommage! ah çà! voyons! Qu'est-ce que tout ça peut bien me faire?

Elle continue de boutonner ses gants sans s'asseoir. — André d'Arbelles, trente-cinq ans, grand, svelte, vêtu de nuances sourdes, l'œil bleu et clair. La bouche mince et rasée. Quelques rides aux coins des lèvres et des yeux. Distinction froide. Geste rare. Il s'incline en entrant et porte à ses lèvres la main de la comtesse.

## SCÈNE II

### LA COMTESSE, ANDRÉ D'ARBELLES

ANDRÉ.

Madame!

LA COMTESSE, montrant le cabinet de toilette.

Ah! mon cher d'Arbelles! Tout à fait ravie de vous voir! Nous allons faire mes visites ensemble!

ANDRÉ.

J'aime mieux pas. (Il tire sa montre.) A cette heure-ci, on trouve les gens chez eux.

LA COMTESSE.

Pauvre ami! Vous m'avez manquée de cinq minutes!

ANDRÉ.

Pas du tout! Vous, ce n'est pas les autres : vous êtes une amie, la plus belle, la plus cordiale des amies. Je viens vous faire mes adieux, je quitte Paris.

LA COMTESSE, descendant vers la femme de chambre.

C'est bien le cheval bai qui est attelé : faites attendre. (La femme de chambre sort. La comtesse remonte vers d'Arbelles.) Comment; vous quittez Paris! au moment de publier le second volume de vos études historiques sur *La Guerre de cent ans?* Le journal annonçait l'autre jour que vous aviez retrouvé des documents très neufs sur le Prince Noir.

ANDRÉ.

J'ai lu cela aussi dans le journal. Mais mes études historiques...! (Il achève sa phrase par un geste découragé.) L'histoire est

une grande vanité... Vous savez le fameux mot du combat des Trente : « Tu as soif : Bois ton sang, Beaumanoir. » Je l'ai entendu en Amérique dans un combat de boxe. Et il en est ainsi de tout... L'humanité, au cours des siècles, passe de temps en temps au magasin d'accessoires, et, sous les oripeaux rafraîchis, toujours les mêmes figurants reviennent en scène. Ah ! la science ! l'art ! Des hommes, des hommes toujours ! Quelle platitude !

LA COMTESSE.

Mais si vous quittez Paris, où allez-vous?

Elle s'assied à droite de la cheminée. Il s'assied à gauche, après avoir déposé son chapeau sur le guéridon.

ANDRÉ.

Je vais faire un voyage.

LA COMTESSE.

Vous serez ici à l'Hippique?

ANDRÉ.

Pardonnez-moi, je crois que je serai absent plus longtemps que ça.

LA COMTESSE.

Qui enlevez-vous?

ANDRÉ.

Personne.

LA COMTESSE.

Et Folette? La petite Folette des Variétés?

ANDRÉ.

Mais non.

LA COMTESSE.

Ah! elle est jolie!

ANDRÉ.

Où ça?

LA COMTESSE.

Quand ce ne serait qu'à la poitrine. Lorsqu'elle ôte son corset...

ANDRÉ, haussant les épaules.

Elle ne porte pas de corset...

LA COMTESSE.

Je l'ai aperçue un soir à votre bras. Vous sortiez ensemble d'un cabaret du boulevard. Tout en blanc, elle avait l'air de la fée mousseline, mais ses yeux noirs allaient à la fête! Est-ce que le roux de ses cheveux est naturel?

ANDRÉ.

Ne parlons pas de Folette, voulez-vous?

LA COMTESSE.

Vous êtes divorcés?

ANDRÉ.

Elle m'énerve. Elle gazouille trop et n'a pas de cervelle.

LA COMTESSE.

Alors, si vous partez, vous allez manquer le bal nègre chez les Delcastane? Un bal nègre! Le maillot noir est de rigueur.

ANDRÉ.

Collant, le maillot?

LA COMTESSE.

Oui, collant. En noir, est-ce indécent? Je suis contente que ce soit en noir, parce que, pour mon premier bal au sortir du veuvage, ce ne sera pas voyant.

ANDRÉ.

Oui, vous prendrez toutes le deuil de la Pudeur.

LA COMTESSE.

Si vous voulez! Tant pis pour ceux qui quittent Paris. Ils ne viendront pas l'enterrer!

ANDRÉ, sombre.

A quelle heure la mise en bière?

LA COMTESSE.

Vous avez de l'esprit, comme un fossoyeur, aujourd'hui. C'est votre départ qui vous rend aussi folâtre? Avouez que vous ne quittez pas Paris sans remords. Vous reviendrez pour le Grand-Prix! Non! Ah çà! vous allez donc enterrer votre vie de garçon?

ANDRÉ, gravement.

Oui, je vais enterrer ma vie de garçon.

LA COMTESSE.

Avec?

ANDRÉ.

Je ne sais pas encore avec quoi.

LA COMTESSE.

Comment. Avec quoi? Avec qui?

ANDRÉ.

Non. Je vous demande pardon pour cette faute de goût!

J'aime autant que vous l'appreniez par moi que par d'autres. Je ne voulais pas vous le dire en entrant ici. Mais vous êtes une femme d'esprit... Vous me comprendrez.

LA COMTESSE.

Ah çà ! qu'est-ce que vous allez faire ?

ANDRÉ.

Je vais me tuer.

LA COMTESSE, regardant par la fenêtre avec un soupir.

Ah ! oui ! c'est le temps... (Railleuse.) Et quel genre de suicide adoptez-vous ? car vous allez trouver quelque chose de spirituel. Il y a une mode à lancer !

ANDRÉ.

Je ne suis pas fixé. Il y a le revolver.

LA COMTESSE.

Malpropre le revolver ! Au cœur et à la tempe, on se manque. Il faut s'introduire le canon dans la bouche, et ces armes-là, on ne sait jamais où cela a traîné.

ANDRÉ.

Il y a le poignard.

LA COMTESSE.

Mélo.

ANDRÉ.

Le réchaud de charbon.

LA COMTESSE.

Oui, le mancenillier du pauvre ! Pourquoi pas le balcon avec le plongeon dans la rue ?

ANDRÉ.

J'habite au rez-de-chaussée.

LA COMTESSE.

Montez au cinquième.

ANDRÉ.

Il n'y a pas d'ascenseur.

LA COMTESSE.

Il vous reste l'eau, la Seine, une médaille de sauvetage pour un imbécile et un rhume pour vous. Et si vous réussissez à éviter le Terre-Neuve, la Morgue...

ANDRÉ.

Il y a le poison.

LA COMTESSE.

Vous, un habitué des grands cabarets parisiens! Je vous en défie, mon cher. (Elle se lève.) Vous êtes mithridaté. Non, il faut trouver quelque chose de mieux. (Avec une animation moqueuse.) Plongez-vous, Clarence désespéré! dans un tonneau de Malvoisie! Faites-vous assommer par une tuile, comme le roi Pyrrhus, par une poutre comme Cyrano, ou bien choisissez un homme de bonne volonté, un camarade de cercle, et combattez ensemble jusqu'à embrochement réciproque.

ANDRÉ.

Il n'y a plus d'amis.

LA COMTESSE.

Des hommes sont morts de rire en se faisant chatouiller la plante des pieds.

ANDRÉ, rêveur.

Mourir de rire. Vomir dans un rire une existence qu'on a tant bâillée ! (Changeant de ton.) Avez-vous parmi vos relations quelqu'un qui me ferait cette charité ?

LA COMTESSE, vivement.

Enfin, ce qui me rassure, c'est que vous n'avez pas encore trouvé la clef des champs éternels !

ANDRÉ, très calme.

Mon Dieu ! si ! C'est bien facile ! Une espagnolette, une cravate et une chaise qu'on renverse...

Il esquisse largement le geste du pied.

LA COMTESSE, effrayée.

Alors ? c'est sérieux ? Mon pauvre ami... vous êtes ruiné... Comment avez-vous fait pour vous ruiner ?

ANDRÉ.

Je ne suis pas ruiné.

LA COMTESSE, se rapprochant, puis se reculant légèrement.

Ah !... vous n'allez pas me faire croire que vous avez commis une chose... impardonnable ?

ANDRÉ.

Si je vous le disais, le croiriez-vous ?

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas homme à vous tuer par amour ?

ANDRÉ.

Hélas!

LA COMTESSE

Tant pis! Mais enfin... vous avez un motif?

ANDRÉ.

Oui, j'ai perdu la saveur de la vie.

LA COMTESSE, affirmative.

Vous êtes ruiné!

ANDRÉ, avec un peu d'impatience.

Mais non, je ne suis pas ruiné : mes fermages montent chaque année...

Jeu de physionomie de la comtesse, qui semble frappée par une idée subite. Elle sonne.

LA COMTESSE.

Alors, c'est par ennui?

ANDRÉ.

Non, par dégoût!

LA COMTESSE.

Dégoût de quoi?

ANDRÉ.

Des hommes. Des femmes. De mon héros Beaumanoir. De ma maîtresse Folette. De tout le monde!

LA COMTESSE, minaudant.

Passe d'être dégoûté de Folette!... Mais le reste de l'humanité est-il à ce point déplaisant? (D'Arbelles ne répond pas. La

femme de chambre soulève la tenture. Ordonnant.) Faites dételer. (La femme de chambre sort. Venant se rasseoir près du feu.) Ah! si j'étais de vous, je trouverais bien le moyen de vibrer encore. (Silence de d'Arbelles.) Il y a...

ANDRÉ.

Il y a?

LA COMTESSE, se levant.

Il y a le jeu... Pourquoi le soir ne faites-vous pas la partie au cercle! vous y avez de beaux joueurs...

ANDRÉ.

Mon Dieu, s'il fallait absolument entretenir quelqu'un, j'aimerais encore mieux entretenir des femmes que des hommes!

LA COMTESSE.

Lancez-vous dans la grande spéculation. Faites baisser le cours de la Rente!

ANDRÉ.

La Bourse? Je ne connais pas l'allemand.

LA COMTESSE.

Faites courir! Je vous donnerai mes couleurs. Ah! vous savez qu'elles ont fait les croisades!

ANDRÉ.

Et elles veulent faire les écuries? Ne les envoyez pas là dedans, allez!!

LA COMTESSE.

Réfugiez-vous dans le rêve. Fumez, dans les longues pipes chinoises, l'opium pétri en petites boules vertes par les plus

jolis doigts du monde. (Ses doigts rencontrent ceux de d'Arbelles qui les regarde.) Ah! Pas ceux-ci! Tenez! ce qui vous manque, c'est une foi. Convertissez-vous à quelque chose.

ANDRÉ.

A quoi?

LA COMTESSE.

Au Mahométisme.

ANDRÉ.

Et le harem? Non. Les rassemblements de plus de deux personnes me sont interdits. (Changeant de ton.) J'ai eu comme tout le monde la foi, quand j'étais petit. J'ai été élevé en province, en Poitou. Dans la chapelle du château, l'odeur de l'encens, la musique des orgues m'attendrissaient jusqu'aux larmes. On me laissait très seul. Je voyais rarement ma mère. J'étudiais avec un abbé chagrin. Mon seul bonheur était de m'égarer au fond du parc. Il y avait une statue de la Vierge dans une chapelle de verdure. Sa robe bleue est la seule robe qui traverse les souvenirs de mon enfance. Plus tard, le cheval, la chasse, le fleuret. Plus tard encore : Paris, les filles, le champagne. Un matin, trop écœuré, je frétai un yacht, et ce fut la fuite sur la mer. (Il se lève et marche sur la scène.) Des gens de toutes les couleurs et des âmes monochromes... Alors, j'ai préféré revenir à Paris. (Un temps.) ô! notre Paris! madame! la ville d'amour, comme disent ceux qui ne voient pas les cœurs sous les robes. Quel amour? L'amour de nos Parisiennes? Je les ai vues lutter de sourires pour la royauté d'un salon avec des avidités d'araignées se disputant un coin pour leur toile. Terribles toiles que les femmes tissent dans notre destinée, entre l'heure de notre naissance et l'heure de notre mort, quand, sortis des chrysalides de l'enfance, nous voulons voler vers la délivrance, vers le tombeau... La toile d'araignée est là, la toile ourdie

avec des regards, ourdie avec des sourires... Tu es pris, imbécile! Agonise patiemment, chaque jour un peu sucé, un peu vidé de ton orgueil natif, un peu diminué de tes noblesses premières, captif de la stupide araignée aveugle qui te retient dans la vie. Dans la vie! Malgré tes dégoûts! Malgré ton horreur! Dans la vie! Eh bien! je vais la crever, moi, la toile d'araignée, la crever d'un grand coup d'aile.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, que vous êtes compliqué. Et si vous tâchiez de devenir tout simplement un brave homme, un homme charitable? Devenez un philanthrope, tenez, comme moi. Moi, j'emporte toujours de la monnaie pour les pauvres. Je ne refuse jamais de leur faire l'aumône dans la rue, sauf peut-être quand ils sont trop laids et qu'ils me font peur.

ANDRÉ.

Nous sommes tous des pauvres. J'ai songé à faire une grande aumône. Je n'ai trouvé que ceci : montrer le chemin de la délivrance.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Madame la comtesse, le marchand est là pour acheter les deux chevaux. Il dit que les prix de madame lui conviennent.

LA COMTESSE, après un regard avec d'Arbelles et après un moment de réflexion.

Dites-lui que je ne suis pas encore décidée.

La femme de chambre sort.

ANDRÉ.

Vous allez vous défaire de vos chevaux?

LA COMTESSE.

M'en défaire, non pas! Les changer seulement. Pourquoi m'en déferais-je? Je veux les changer, voilà tout.

ANDRÉ.

Ah! pardon! j'avais mal compris. Eh bien! si vous voulez en acheter d'autres, Jacob m'a parlé d'une paire de trotteurs Orloff, superbes. En y mettant le prix, vous auriez là le plus bel attelage de Paris. Ils appartiennent à un Russe. Jacob m'avait donné l'adresse l'autre jour, mais il ne me faut plus que des chevaux noirs et qui marchent au pas. Je dois avoir encore cette adresse dans mon portefeuille.

Il cherche dans son portefeuille.

LA COMTESSE.

Ne cherchez donc pas. Vous êtes trop aimable. Je n'ai pas besoin d'Orloff.

ANDRÉ, toujours cherchant.

Mais si! mais si! Ah! j'ai vidé mon portefeuille tout à l'heure avant de sortir.

Il découvre son portefeuille vide où s'aperçoit seulement une grande enveloppe scellée de cire noire.

LA COMTESSE, montrant l'enveloppe close.

Et cela, c'est une lettre d'adieu, alors?

ANDRÉ.

Non. Cette lettre, c'est la dernière, celle qu'on n'envoie pas.

LA COMTESSE. Elle se penche pour lire la suscription.

Ceci... est... mon... testament. (Saisie.) Ah! mon ami! Vous aviez donc tout préparé en vue de cette folie.

Elle lui prend des mains l'enveloppe scellée qu'elle élève avec une grimace d'horreur.

ANDRÉ.

Oh! ce ne sont que des recommandations personnelles. Je me préoccupe de mon corps, non de mes biens. La fortune

passe à mon frère, l'attaché militaire qui est à Pétersbourg, et que je n'ai plus vu depuis six ans...

LA COMTESSE.

En voilà un qui portera votre deuil en rose. (Pendant que d'Arbelles regarde rêveusement le foyer, elle cache vivement la lettre dans son corsage.) Mais enfin, c'est affreux d'être triste comme cela ! Il y a tant de motifs pour ne pas haïr la vie. Vous avez dû rencontrer sur votre chemin des sollicitudes, des affections. On a dû vous aimer, et vous le dire. Vous êtes riche, et vous n'êtes pas vilain. Votre jeunesse a dû être enlacée par mille bras charmants. Mais vous avez connu des femmes légères ou des femmes coquettes. Il y avait plus de vanité que de tendresse dans les flatteries dont on vous entourait... Vous n'avez pas rencontré la femme qu'il vous aurait fallu. Ce qu'il vous faudrait, c'est une amie.

ANDRÉ.

Une amie ?

LA COMTESSE.

Une épouse, une épouse dévouée (Elle se lève.) et câline, qui mettrait des fleurs dans les chambres, et dans l'intimité du home, ce bruit des jupes qui glissent avec un froissement de soie plus délicieux que tous les silences. Vous êtes las des plaisirs énervés, des recherches maladives. (Elle vient derrière lui.) Il vous faut quelque chose de plus moëlleux, de plus enveloppant. (Elle pose, comme par mégarde, la main sur l'épaule de d'Arbelles, puis la retire.) Il vous faut un amour de grande sœur qui ait la flamme discrète d'une veilleuse de convalescent. (Un temps.) Tenez, ne vous tuez pas, venez me voir quelquefois en apportant des fleurs.

ANDRÉ.

Comme un fiancé ?

LA COMTESSE.

Vous êtes fou!... Vous verrez, je me chargerai de vous guérir. Et tenez, pour commencer, je ne ferai pas mes visites. Nous allons causer comme de vieux amis et je vais vous faire entendre raison. Aidez-moi! voulez-vous? (La comtesse se dépouille lentement devant la glace et passe à d'Arbelles, debout derrière elle, sa voilette, ses épingles, son chapeau, sa mantille. Puis s'éloigne en déboutonnant ses gants, se retourne et aperçoit d'Arbelles transformé en porte-manteau. Avec un éclat de rire.) Qu'est-ce que vous allez faire de tout cela? Tenez j'ai pitié de vous? Nous allons piquer les épingles, là... Le chapeau? Où allons-nous mettre le chapeau? (Il esquisse le geste d'en coiffer le verre d'une haute lampe.) Mais non. Pas là dessus! Quelle horreur! Donnez-le moi. (Elle le pose sur le guéridon.) Et le manteau? (même jeu.) Asseyons-nous là un moment. Vous savez que votre cas n'est pas incurable du tout? Pas du tout? Vous allez commencer votre cure dès ce soir. Et demain, et après-demain, et les jours suivants, vous reviendrez jusqu'à guérison complète. Vous verrez comme nous causerons gentiment à nous deux tous les soirs!

ANDRÉ.

Ne craignez-vous pas que votre malade soit un malade dont il faut désespérer.

LA COMTESSE.

Vous serez si bien soigné! Voyez-vous, il y a dans le cœur des femmes les plus frivoles une sœur de charité qui a mal tourné! Et nous ne sommes pas toutes frivoles! Croyez-vous que nous n'ayons pas le cœur vide au milieu de notre luxe comme vous au milieu de vos richesses? Ce qui nous manque à tous, c'est de nous intéresser les uns aux autres. Eh bien! moi, j'ai commencé. Je m'intéresse à vous, de tout mon cœur. Vous aussi vous finirez par vous intéresser à une femme, et ce jour-là vous serez sauvé.

ANDRÉ, lui prenant la main.

Vous êtes bonne.

LA COMTESSE, lui pressant les mains.

J'ai beaucoup de sympathie pour vous, tout simplement. (Elle se recule.) Mais, j'y pense, nous allons me compromettre horriblement. (Avec un cri d'effroi.) Ah ! ah !

ANDRÉ.

Qu'avez-vous ?

LA COMTESSE, montrant le feu.

Je viens de brûler le bout de mon soulier.

ANDRÉ.

Ah ! mon Dieu ! Oui, le cuir brûle. Il faut l'arracher. (Il s'agenouille et enlève précipitamment le soulier brûlé.) Vous n'avez pas de mal ?

LA COMTESSE.

Ah ! mon ami ! vous vous mettez tout en peine à cause de moi ! Ah ! vous avez chaud !

Elle lui tapote le front à coups menus, avec son mouchoir.

ANDRÉ, avec extase, respirant le mouchoir.

Oh !

LA COMTESSE.

Quoi ?

ANDRÉ.

Ce parfum.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

ANDRÉ.

Oh! rien!... une réminiscence. C'est délicieux!

LA COMTESSE.

Remettez mon soulier, voulez-vous?

ANDRÉ rechausse le pied avec lenteur, les yeux baissés.

Rendez-moi le testament.

LA COMTESSE.

Pourquoi faire?

ANDRÉ, les yeux toujours baissés.

Rendez-moi le testament.

Elle lui tend la lettre en souriant. Il la jette au feu.

LA COMTESSE, lui prenant les deux mains.

Ah! c'est bien ça, merci!

ANDRÉ, conservant ses mains dans les siennes, se levant.

Vous m'avez convaincu. (La regardant dans les yeux.) Oui, la vie est savoureuse. Oui, les jolis yeux sont doux à contempler! Les bouches sont roses, les cheveux sont fauves! La vie est une fleur entre les dents des femmes! Grâce à vous je reverrai les corps frêles et les jupes immenses qui laissent après elles une cascade de neige traîner sur les grands escaliers! Vous m'avez rendu les soirs pleins de douceur où les fauteuils rapprochés se tendent les bras au coin du feu, et les matins aux réveils triomphants quand l'or vaporisé du soleil pleut à travers les rideaux!... (Il se lève et serre avec émotion les mains de la comtesse.) Je vous dois la vie!

Il prend son chapeau.

LA COMTESSE.

Où allez-vous?

ANDRÉ.

Retrouver Folette.

Il sort.

LA COMTESSE, seule.

Ah ! ah ! le muffle !

FIN

APR 5 1916

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9150-5-01, — (Encre Lorilleux).